

ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES
CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

AVRIL 1952

N° 10

BULLETIN

SOMMAIRE :

	Pages
VICTOR HUGO ET LA POLOGNE (<i>S. Askenazy</i>).....	1
ETUDES POLONAISES DE LITTÉRATURE COMPARÉE — (<i>M. Brahmer</i>)	4
◆	
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES RELATIONS FRANCO-POLONAISES (<i>St. Wędkiewicz</i>).....	23
I.	
E.-J. Delécluze	24
Alphonse Daudet	25
Henri Murger	31
Charles Baudelaire	33
Études sur le Second Empire	37
Victor Duruy	41
Marie Kalergis	42
Maxime Du Camp	45
« Vive la Pologne, Monsieur ! »	47
Ferdinand de Lesseps	52
Louis Pasteur	55
Georges Feydeau	57
Anatole France	58
Marcel Proust	59
Maurice Barrès	61
Marthe Bibesco	66
André Maurois	71
André Gide	72
II.	
Nicolas Kopernik	75
Les Leszczyński en France	75
Les sectes juives en Pologne au XVIII ^e siècle	77
A.-F. Moszyński	78
Józef Sułkowski	79

8.P.4252



	Pages
J.-Z. Skrzynecki	80
Artur Zawisza (Czarny)	81
Andrzej Towiański	81
Zygmunt Krasiński	82
Tekla Bądarzewska	83
Bohdan Zaleski	83
Józef Lubomirski	83
Jan Matejko	84
J.-M. Hoene-Wroński	85
Julian Klaczko	87
Marie Krysińska	91
Jan Dzierżoń	94
Mécislas Golberg	95
Henryk Sienkiewicz	98
Maksymilian Kawczyński	99
Stanisław Przybyszewski	100
Józef Babiński	100
Albert Cimochoowski (Cim)	101
Jan et Edward Reszke	102
Alfred Poznański (Savoir)	102
Leopold Zborowski	102
Ludwik Marcoussis	103
Wojciech Kossak	103
Bronisław Malinowski	103
Konstanty Michalski	103

APPENDICE

A. Olympia Chodźko (biographie)	105
B. 1. « André Gide et Witold Wojtkiewicz » (<i>T. Żeleński-Boy</i>)	106
2. « Le Drame des Apparences » (<i>Jan Kott</i>)	109
3. Essai d'une bibliographie des traductions polonaises des ouvrages d'André Gide	110
C. Jan Dzierżoń (biographie)	111

L'ACTIVITÉ INTELLECTUELLE DES POLONAIS ÉTABLIS EN FRANCE :

Marie Ratuld-Rakowska (<i>B. Przegaliński</i>)	114
LA CRÉATION DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES	
Message du Congrès de la Science	120
Discours du prof. Kazimierz Nitsch	122
Discours du prof. Wacław Sierpiński	124
Discours du prof. Kazimierz Kuratowski	126
Résolution concernant la création de l'Académie Polonaise des Sciences	128
Loi du 30 octobre 1951 sur l'Académie Polonaise des Sciences	129
Le Bureau et les membres de l'Académie	140

VICTOR HUGO ET LA POLOGNE

Le 26 février 1952, il y a eu cent cinquante ans que naquit Victor Hugo. Notre Bulletin se propose de célébrer cet anniversaire par une série de contributions et d'articles ; cependant, d'ores et déjà, au seuil de cette année jubilaire, il souhaite manifester sa participation aux solennités qui se préparent en France en publiant un article inédit de Szymon ASKENAZY (24.XII.1867—22.VI.1935), l'éminent historien et diplomate polonais, honorablement connu à l'étranger par plusieurs de ses ouvrages traduits en français : nous songeons surtout à Dantzig et la Pologne (1919), Le prince Joseph Poniatowski (1921) et Napoléon et la Pologne (1925).

L'article que nous reproduisons ci-dessous, écrit en 1902 pour célébrer le premier centenaire de la naissance du grand poète et destiné alors à l'organe mensuel Biblioteka Warszawska, fut entièrement confisqué sur épreuves par l'ordre du censeur tsariste et ne parut jamais du vivant de l'auteur. Ce n'est que deux ans après la mort du maître que ses disciples décidèrent de publier cet inédit, vieux de plus de trente ans, et l'insérer dans le recueil d'études posthumes, publié en 1937 sous le titre Szkice i portrety (Essais et portraits, Varsovie, 1937, p. 168-171).

Le grand poète, dont la France et l'Europe entière célèbrent aujourd'hui solennellement le centenaire, réservait toujours son accueil le plus chaleureux aux affaires touchant la Pologne. Plus d'une page sublime en fait preuve dans son œuvre poétique, aussi rechercher ces témoignages, les graver à jamais au fond de notre mémoire reconnaissante, demeure la tâche et le devoir des spécialistes en littérature. Cependant, un génie de l'envergure de Victor Hugo s'offre à nous non seulement comme un phénomène littéraire, mais aussi comme un remarquable phénomène historique. Aussi est-ce dans les strictes limites du domaine historique que nous nous proposons de mettre en relief certains traits qui nous intéressent particulièrement dans cette noble figure. On vient justement de déposer sur notre table le recueil authentique, publié tout récemment, des discours et interventions publics prononcés par Victor Hugo (*Actes et Paroles*). Dans cette année jubilaire, il nous semble de la plus haute actualité d'en détacher les éléments qui se rattachent directement à la question polonaise.

Ayant, dès la fin de la Restauration, dépouillé son enthousiasme juvénile pour les Bourbons et, enflammé comme il l'était par les devises



nouvelles de la Révolution de 1830, Victor Hugo, dès le début de la monarchie de Juillet qui venait de liquider la Révolution pour son propre compte, se posa en ennemi décidé du gouvernement de Louis-Philippe. Aussi la censure orléaniste interdisait-elle, l'une après l'autre, les tragédies « séditieuses » du jeune poète. Celui-ci, dans des plaidoyers bien plus séditieux encore, prononcés devant le tribunal civil de Paris — surtout dans son fameux discours à propos de l'interdiction de sa pièce *Le roi s'amuse*, se permettait non seulement de ridiculiser les verdicts de la censure, mais encore de stigmatiser impitoyablement et sur toute la ligne le gouvernement de Juillet. Non content de critiquer la politique intérieure, il redoublait de véhémence pour flétrir la politique étrangère de Louis-Philippe. Aux activités du chef de la Maison d'Orléans, empreintes de mesquinerie, de couardise et d'hypocrisie, il opposait, dans des phrases pleines d'une fougue inspirée, la ligne politique grandiose de Napoléon qui avait marqué de traces indélébiles l'histoire de la France et de l'Europe entière. Prudent et pacifique, le gouvernement orléaniste ne trouva rien de mieux, pour amadouer le belliqueux poète romantique, que de lui tendre, en guise de rameau d'olivier, un brevet de pair de France. On espérait ainsi avoir remplacé le barde fougueux, qui s'était fait de la rhétorique une arme de choix, par un pair de France silencieux et discret. Mais on s'était trompé lourdement. A la première occasion, le cœur ardent du grand poète fit éclater les entraves qu'aurait pu lui opposer la raison.

L'occasion — en même temps que le premier discours de Victor Hugo à la Chambre des Pairs — naquit de la question polonaise. C'était en 1846. Les événements sanglants de Galicie, survenus en février, venaient de bouleverser l'opinion européenne. La politique perfide de Metternich avait étalé son ignominie au grand jour. A Paris, le poste de ministre des Affaires Etrangères était occupé par Guizot. L'érudit ministre-historien, et surtout l'adorateur dévoué de la princesse Liéven, était décidément le seul à demeurer entièrement aveugle et sourd aux nouvelles tragiques arrivant de Galicie. Il n'en voulait rien savoir et à plus forte raison se prononcer d'office à leur sujet. Il aurait préféré, et de beaucoup, les passer sous silence. Malheureusement, faire taire tous les membres du Parlement n'était point chose aisée. Au cours du débat sur le budget des fonds secrets, Montalembert, très noblement, donna libre cours à son indignation à propos du drame de Galicie. Il fut soutenu par le prince Ney. En répondant fort habilement à leurs interpellations, Guizot s'efforça d'escamoter le problème. Il s'employa à persuader l'Assemblée de ne pas s'immiscer dans les affaires, indifférentes par définition, des autres nations, il indiqua qu'il fallait plutôt savoir « dominer ses sentiments au profit des intérêts légitimes de son propre pays », qu'il valait mieux laisser plutôt en paix l'Autriche, Metternich et les Polonais, car c'est de cette manière, en se tenant coi, qu'on rendrait encore le plus grand service à ceux-ci et qu'on ferait en même temps preuve du maximum de sérieux, de sens moral et même d'humanité.

C'est alors, au cours de cette séance du 19 mars 1846, que, faisant suite à la réponse astucieuse de Guizot, soudain, sans que personne eût pu le prévoir, Victor Hugo monta à la tribune de la Chambre des

Pairs. Si Montalembert s'était inspiré dans son discours de l'esprit des lois fondamentales du christianisme, si le prince Ney avait fait vibrer la corde napoléonienne, Hugo, lui, parla au nom des plus nobles traditions qui font honneur à la France et à l'Europe.

Ces phrases sublimes, ces foudres lancées d'une main de poète ne devaient ni renverser Guizot, ni abattre Metternich. Le cabinet français observa dans l'affaire de Galicie la plus stricte neutralité. Le gouvernement de Vienne put procéder, en toute tranquillité, à l'annexion de la République de Cracovie. Et, cependant, la voix qui venait de faire vibrer la tribune de la Chambre des Pairs ne resta point sans écho. De la correspondance de Metternich il ressort combien le chancelier impérial autrichien fut piqué au vif par les débats du Parlement français. D'autre part, quelques jours à peine après les débats, encore sous le coup de l'impression reçue, Guizot, dans une dépêche adressée le 23 mars au comte Flahaut, ministre de France à Vienne, autorisait le diplomate à délivrer des passeports aux citoyens de Galicie, désireux de se réfugier en France. En outre, après un long délai et évidemment trop tard, celui qui avait été l'auteur érudit de *l'Histoire générale de la civilisation en Europe*, mais aussi le pilote, médiocre s'il en fut, de la politique étrangère française, se décida enfin à formuler, dans une autre dépêche, adressée le 3 décembre suivant au même diplomate, une protestation, d'ailleurs absolument inefficace, par laquelle il s'opposait à l'incorporation de Cracovie à la Couronne autrichienne.

Depuis, il arriva plus d'une fois à Victor Hugo de prendre la parole à propos de nombreuses questions touchant la Pologne. Exilé après le coup d'État du 2 décembre, il prononçait au cours de banquets annuels d'émigrés polonais des discours pleins de flamme, ou faisait parvenir aux organisateurs des témoignages de son indéfectible amitié. Il éleva la voix pour la dernière fois, il y a quelque quarante ans, pour évoquer nos nouvelles épreuves nationales, toujours dans le même esprit de noble sympathie et d'espoir pour l'avenir.

Aujourd'hui, en cette année où l'on célèbre le premier centenaire de sa naissance, rendons le plus sincère et le plus ému des hommages non seulement à l'incomparable génie poétique dont s'honore la France, mais encore au grand esprit, européen par excellence, que fut Victor Hugo.

SZYMON ASKENAZY

Varsovie, février 1902.

ETUDES POLONAISES DE LITTÉRATURE COMPARÉE

1939 - 1951

En Pologne, la « littérature comparée » n'a jamais fait l'objet d'un enseignement universitaire à part. Il existait bien dans certaines universités des chaires de caractère analogue, celles où l'on enseignait la « littérature universelle », mais c'est le plus souvent à titre personnel qu'on y nommait des écrivains et critiques d'élite, tels, au début du siècle, Ignacy Matuszewski (1858-1919) et Jan Kasprówic (1860-1926), tel, aujourd'hui, M. Jan Parandowski (cf. *Revue de lit. comp.* XXIII, 1949, p. 125).

Pendant la période de « l'entre-deux-guerres », ce sont surtout les historiens des littératures étrangères qui se sont intéressés aux questions de littérature comparée. Plusieurs d'entre eux prirent, dès le début, une part active aux travaux de la Commission Internationale d'Histoire Littéraire, ils assistaient aux divers congrès internationaux de l'époque et collaboraient d'une façon suivie soit aux différents organes périodiques, publiés dans ce domaine (la *Revue de littérature comparée* et le *Hélicon*), soit à la rédaction du *Répertoire chronologique* de Paul Van Tieghem.

Au cours des années de guerre et d'occupation, la philologie polonaise des langues modernes vivantes a subi des pertes singulièrement cruelles et qui, aujourd'hui encore, sont loin de pouvoir être réparées. Cette circonstance, à elle seule, a nécessairement entravé le développement et la poursuite des recherches dans un domaine qui requiert des érudits spécialisés grâce à une préparation de longue haleine. Quant aux survivants, aussitôt la guerre terminée, ils ont donné le meilleur de leurs forces à une foule de travaux urgents de réorganisation matérielle. Cependant une crise de principe ne tarda pas à se dessiner de plus en plus nettement : la controverse idéologique qui prenait naissance, en même temps qu'elle gagnait du terrain, tendait à devenir de plus en plus passionnée. Après avoir soumis à une critique sévère les méthodes d'analyse littéraire appliquées jusqu'à ce jour, on se mit en devoir d'établir un programme entièrement nouveau, fondé sur les principes de la doctrine marxiste et en voie de développement continu ; c'est le professeur Stefan Żółkiewski, nommé directeur d'un nouvel

organisme, l'Institut de la Recherche Littéraire, qui, dans ses essais (réunis récemment et publiés en un volume : *Stare i nowe literaturoznawstwo* — L'ancienne et la nouvelle notion de la littérature —, Wrocław, 1951) définit les lignes essentielles du nouveau programme.

La critique des résultats acquis jusque-là par l'histoire de la littérature de type « bourgeois », critique entreprise de plus en plus fréquemment par les représentants qualifiés de la nouvelle doctrine, ne tarda guère à s'en prendre également aux études de littérature comparée. Naguère, on leur reprochait assez souvent de ne pas accorder tout son prix à la personnalité propre de chaque écrivain et d'exagérer les influences littéraires d'auteur à auteur (notons, à cet égard, que l'ouvrage du prof. W. Borowy : « Sur les influences et interdépendances en littérature » : *O wpływach i zależnościach w literaturze*, 1921, avait aidé en son temps à dissiper bien des malentendus). Aujourd'hui l'on remarque que ces études ont eu une fâcheuse tendance à surestimer les influences étrangères, ce qui empêchait de dégager les sources profondément nationales de la création littéraire noyées sous le fatras d'une quantité d'éléments cosmopolites.

Aussi, quand on relit aujourd'hui les ouvrages parfois fort détaillés, consacrés aux sources littéraires d'essence « occidentale » où était venu puiser le Romantisme polonais, est-on amené à conclure que « toutes ces nombreuses études, étant donné qu'elles posent comme certain qu'un texte en influence un autre sans participer à aucune réalité autre que le papier, ne font que fournir une certaine quantité de matériaux à l'état brut » (Kazimierz Wyka, dans l'ouvrage collectif *O sytuacji w historii literatury polskiej*, — Sur l'état actuel de l'histoire de la littérature polonaise, Warszawa, 1951, p. 189). En effet, pour ne citer qu'un seul exemple, il est difficile de ne pas être frappé par les éléments caricaturaux qui imprègnent cette caractéristique de l'âge précoce du Romantisme polonais, due à la plume de l'un des érudits les plus actifs dans cette discipline : « Sur son chemin, elle (la littérature romantique) rencontra le gessnérisme et l'ossianisme qu'avaient précédé les *Nuits* de Young ; en matière de questions politiques et sociales, elle commença à s'inspirer timidement des idées de Rousseau en les remaniant à son usage ; petit à petit, elle apprit à se dégager progressivement de l'emprise qu'avait exercée sur elle l'école pseudo-classique française... ; sous la férule de Mme de Staël, elle se mit à un apprentissage de l'Allemagne... ; elle ne négligea pas d'y ajouter comme fond les décors ossianesques qui avaient déjà fait leurs preuves ; elle s'imprégna de l'esprit lyrique de Schiller et alla puiser à la source des Shakespeare, des Walter Scott et des Byron les prémices de son anglomanie... Ainsi va le développement de l'esprit collectif. »

Mal disposée par des assertions de ce genre, la critique de nos jours ne se prive point, on le comprendra sans peine, de parler de « déchainement spécifique » des études de littérature comparée, de « méthode stérile s'obstinant à dépister les influences et interdépendances », cette méthode qui avait accredité, entre autres, la légende ayant trait à la « perméabilité excessive aux influences » de Jules Słowacki.

Cependant ces déviations, si fréquentes et frappantes qu'elles puissent être, de même que les dangers visibles qui les accompagnent, ne sau-

raient constituer une base permettant de juger des possibilités réelles et des résultats positifs de toute une branche d'études littéraires, dont on a plus d'une fois déploré l'épithète, évidemment mal choisi, mais qui a passé dans l'usage : « nome equivoco, indubitabilmente infelice » (L. Foscolo-Benedetto, l'article : *Letteratura mondiale, Il Ponte*, febr. les « sourciers » mesquins de l'histoire littéraire, se sont renouvelées en 1946).

On n'ignore pas que les attaques dirigées depuis longtemps contre maintes occasions, que les susceptibilités nationales s'en sont mêlées en élevant parfois la voix, enfin, que plus d'un critique avait déjà formulé des doutes plus ou moins fondés à ce sujet. Ce n'est ici ni la place ni le moment de remettre une fois de plus ces problèmes en question. Il faut rappeler toutefois ce que les représentants les plus qualifiés de la littérature comparée, qui se défendent avec énergie de vouloir aboutir, à l'issue de leurs investigations et de leurs recherches, à un genre « d'œuvres dénationalisées », ont tenu à constater que « l'œuvre la plus digne d'occuper la culture européenne est d'abord celle qui représente le plus spécialement son pays d'origine » (*Revue de lit. comp.*, 1924, p. 167). Ils tenaient à souligner, sans équivoque possible, que la tendance qu'ils représentaient veut, dans la plus large mesure, tenir compte des conditions historiques présidant à l'éclosion des œuvres littéraires et se refuse à approuver les excès d'un esthétisme stérile, les libertés de l'impressionnisme critique et surtout à isoler les œuvres d'art des problèmes et des conflits sociaux qui les conditionnent. Ce qu'ils souhaitaient, c'est de « surprendre dans leur formation et leur devenir les œuvres que la critique impressionniste ou dogmatique prenait telles quelles, définitives, fixées, solides dans leur éclat ou leur médiocrité » (*Revue de lit. comp.*, 1921, p. 26). Il ne nous semble pas que ces principes puissent être négligés par les partisans des nouvelles méthodes de critique, même si c'est dans un esprit différent qu'ils jugent utile d'en tirer des conclusions.

Voilà pourquoi, libérée des déviations et des excès de toute sorte, aiguillée sans doute dans une direction nouvelle, l'étude des relations culturelles entre les nations trouvera désormais devant elle une voie ouverte et libre. Au moment où il s'agit, en appliquant des formules nouvelles, d'interpréter des époques entières, d'expliquer le développement de la littérature nationale au cours des siècles, l'histoire même de ce développement devra tenir compte de la totalité des facteurs, d'ordre intérieur ou extérieur ; si l'on souhaite apprécier à sa juste valeur son propre patrimoine culturel avec toutes les particularités qu'il comporte, on se gardera de l'isoler des autres civilisations contemporaines.

**

Avant d'entreprendre une revue où l'on tâchera d'analyser, l'un après l'autre, les différents secteurs de la littérature comparée qui, dans leur majorité, se trouvent placés au point de jonction de deux civilisations nationales, il convient d'évoquer au préalable quelques livres d'un caractère plus général. Dans leur majorité, ces ouvrages représentent, semble-t-il, le résultat de lectures, d'analyses et de recherches prolon-

gées grâce auxquelles des savants polonais ont pu remplir les longues journées et les veillées nocturnes dues aux rigueurs du régime d'occupation, lorsque celui-ci leur permettait de se réfugier dans l'étude.

Dans son *Alchemia słowa* (Alchimie du verbe, Varsovie, 1951) qui vient de paraître, Jan Parandowski a fait montre d'une connaissance encyclopédique de la littérature mondiale et des domaines apparentés, connaissance jointe à la riche compétence qu'il a pu acquérir au cours d'une longue vie d'artiste ; l'auteur des *Trois signes du zodiaque* est en effet l'un des maîtres de la prose polonaise contemporaine, rompu à tous les arcanes de l'essai littéraire. *L'Alchimie du verbe* nous entretient avant tout de l'effort créateur de l'écrivain que l'auteur suit pas à pas, depuis l'instant où celui-ci prend conscience de sa vraie vocation jusqu'aux joies, ivresses et déceptions qu'il rencontre sur le chemin de la gloire : il nous fait pénétrer à sa suite dans le cabinet de l'artiste, participer aux secrets du « laboratoire » littéraire et surprendre sur le vif la croissance mystérieuse et les métamorphoses de l'œuvre en gestation. Encore qu'il se soit refusé à encombrer son texte de notes et de renvois chargés d'érudition, Parandowski apporte au spécialiste de l'histoire littéraire une sérieuse contribution qui foisonne des exemples les plus variés, brille par la finesse de son raisonnement et ravit par les prestiges d'un style classique dans la plus complète acception du terme. Il reste cependant que le fait de considérer les problèmes de l'œuvre d'art « du point de vue de Sirius » et de concentrer l'analyse (circonstance soulignée d'ailleurs par le titre même du livre) sur la technique de l'écrivain ne laissera pas de soulever des réactions diverses : nous pensons surtout aux critiques de ceux qui, décidés à repousser le fantôme de « l'Art pour l'Art », prêtent toute leur attention aux conditions concrètes du milieu et du moment parmi lesquelles se forment les devoirs civiques et la mission sociale de l'artiste.

Dans un volume d'« Essais sur la philosophie de la littérature » (*Szkice z filozofii literatury*, Łódź, 1947), le professeur Roman Ingarden a réuni une dizaine d'études, conçues sans doute en marge de ses deux grands ouvrages (rédigés l'un en polonais, l'autre en allemand) concernant le problème de l'œuvre littéraire. L'auteur s'y intéresse aux modes de « communion » avec l'œuvre littéraire, aux différents moyens de concevoir la « vérité » dans les lettres, enfin à la tendance psychologique dans l'étude de la littérature. Dans son essai « Sur l'art et l'essence de la poésie lyrique » (*O kunsztzie i istocie poezji lirycznej*, 1948) le professeur Stefan Szuman traite surtout de la structure des poèmes lyriques et de l'art de traduire. Avec sa « Systématique des principaux courants de la recherche littéraire » (*Systematyka głównych kierunków w badaniach literackich*), Mme Stefania Skwarczyńska s'est efforcée de composer un guide objectif qui puise ses informations aux sources ; dans son recueil *Z teorii literatury* (De la théorie littéraire), elle a réuni quatre essais qui traitent de la genèse et du développement des genres littéraires, de l'épopée et du roman, de la structure de l'univers poétique. C'est avec beaucoup de finesse dans l'observation et en se fondant sur une riche collection de matériaux que Mme Lidia Łopatyńska a analysé la technique de l'œuvre dramatique (cf. *Prace Polonistyczne*, tome VI, 1948). Le même auteur nous propose une interprétation histo-

rique du « Journal intime » et étudie ses genres et ses métamorphoses (*Dziennik osobisty, jego odmiany i przemiany*, cf. *Prace Polonistyczne*, tome VII) en tenant surtout compte du domaine des lettres françaises.

Notons enfin l'ouvrage systématique — énumération et bibliographie — dans lequel le professeur Julian Krzyżanowski s'est attaché à analyser les principaux thèmes du conte populaire. L'étude s'occupe en principe du conte polonais, mais son auteur a eu soin de publier les résultats des recherches faites à l'étranger, en apportant ainsi aux spécialistes du folklore un matériel de comparaison fort appréciable. Les deux premiers volumes (où l'auteur n'a pas oublié de mentionner les adaptations littéraires des thèmes évoqués) ont déjà paru : le premier, consacré au « conte animalier », groupe environ 300 thèmes, le second, qui s'occupe du « conte magique », environ 500 thèmes (*Polska bajka ludowa w układzie systematycznym*, I-II, Warszawa, TNW 1947, cf. *Bulletin* du Centre Polonais de Recherches Scientifiques de Paris, fascicule 2, avril 1949, p. 42-43).

Créé il y a plus de deux ans, l'Institut de la Recherche Littéraire, dirigé par le professeur Stefan Żółkiewski, se développe à une cadence rapide. Se proposant de réaliser avec énergie un vaste programme de travaux de recherche et d'édition, projeté et fixé pour un certain nombre d'années, l'Institut a su, dès le début, rassembler la plupart des représentants actifs de la science littéraire et des domaines apparentés. Pour les années à venir, le plan prévoit un nombre important de publications, pour la plupart en voie de réalisation avancée, telles que manuels bibliographiques de base, éditions de textes d'écrivains anciens et modernes, études monographiques et manuels d'histoire littéraire qui seront en grande partie le résultat de travaux d'équipe ; citons parmi eux le « Lexique des notions littéraires » (*Słownik pojęć literackich*), rédigé par Mmes R.M. Mayen et M. Dłuska. Sur l'initiative de Mme St. Skwarczyńska, le centre de Łódź vient d'entreprendre la rédaction d'un « Lexique des genres littéraires », ouvrage encyclopédique d'importance puisqu'on n'y prévoit pas moins de 5.000 articles.

**

Si nous passons aux multiples influences de l'art antique sur les lettres polonaises, il nous faut constater que personne, au cours de ces années d'après guerre, ne leur a consacré d'études aussi exhaustives et pleines d'érudition que ne l'avait fait avant la guerre le professeur Tadeusz Sinko, grâce à ses monographies sur Słowacki ou sur Wyspiański. Dans ce domaine, bien des problèmes importants sollicitent encore le talent des chercheurs : rappelons la destinée passionnante d'un Horace ou d'un Virgile en Pologne, connue surtout par des fragments dont quelques-uns avaient réussi à intéresser un vaste public, témoin l'essai fort connu où le professeur I. Chrzanowski avait montré ce que représentait Virgile pour les Polonais après la perte de leur indépendance. On prépare, d'ailleurs, d'autres travaux susceptibles de trouver une plus large audience que celle des historiens de la culture polonaise. Ainsi Mme I. Dąmbska se propose de nous faire connaître la fortune de Platon en Pologne (cf. *Sprawozdania*, PAU, 1948, VII, et, dans le

Meander de 1947, une étude sur les échos platoniciens dans les milieux universitaires polonais du temps de la Renaissance), et M. W. Wasik vient de publier un aperçu sur Aristote en Pologne (*Sprawozdania*, PAU, 1950, II).

L'organe mensuel déjà mentionné, le *Meander* qui, paraissant sitôt la guerre finie dans les ruines de Varsovie, a su, grâce au zèle de ses rédacteurs, réunir les meilleurs spécialistes et amateurs du monde antique, a publié de nombreux essais et contributions relevant du domaine de la littérature « comparée ». Plus d'un de ces travaux ne se borne pas à indiquer les sources, tels l'article de Mme Gabriela Pianko sur « Mickiewicz et le monde antique » (*Mickiewicz a świat starożytny*, *Meander*, 1949), bilan utile des résultats acquis, et celui de Mme Lidia Winniczuk sur « L'élément antique chez Konopnicka » (*Antyk u Konopnickiej*, *ibid.*, 1950). Tandis que cet essai intéressera ceux qui s'occupent de la poésie polonaise aux XIX^e et XX^e siècles, d'autres articles du *Meander* traitent de questions contemporaines, comme celui de Mme S. Linowska (*Meander*, 1949), où sont analysées les pièces créées dernièrement sur les scènes françaises et polonaises et ayant pour sujet des thèmes antiques.

Il convient de mentionner ici les études qui viennent enrichir notre connaissance du large courant de l'humanisme européen. Citons tout d'abord le professeur Konrad Górski qui s'intéresse aux influences exercées par la tradition humaniste sur l'anti-trinitarisme polonais et dont les recherches permettront de définir le rayon d'action de la pensée d'Érasme de Rotterdam (*Studia nad dziejami polskiej literatury antytrinitarskiej XVI. wieku — Essais sur l'histoire de la littérature anti-trinitaire polonaise au XVI^e siècle*, Kraków 1949).

Pour les historiens de la poésie néo-latine, le traité de S. Skimina sur « L'œuvre poétique de Jan. Dantyszek » (*Twórczość poetycka J.D.*, Kraków 1948) dont il a édité, en 1950, les *Carmina*, est un modèle d'analyse philologique et une précieuse contribution. C'est dans le même esprit qu'a été étudiée la personnalité de Philippe Callimaque-Buonaccorsi, l'humaniste italien établi en Pologne (J. Garbacik, *Kallimach*, Kraków, 1948), dont les activités d'homme d'Etat et de diplomate, jointes aux préoccupations d'érudit et d'écrivain, ont été analysées. Le prof. K. Kumaniecki vient d'éditer (Warszawa, 1950) sa *Rhétorique* dont on a retrouvé récemment le manuscrit (cf. *Bulletin* du C.P.R.S. de Paris, août 1950, p. 14). Citons aussi la *Sarmacja* de Tadeusz Ulewicz (Kraków, 1950), ouvrage important qui retrace l'histoire de l'évolution et des changements qu'a subi progressivement, depuis l'époque antique à travers le Moyen-Age et la Renaissance, la notion traditionnelle de « Sarmatie ».

**

Passons aux influences réciproques des littératures nationales modernes. C'est à l'ensemble des recherches portant sur les relations culturelles entre la Pologne et l'Italie qu'il convient de décerner la palme. Les nombreux travaux traitant cette question sont le résultat d'une heureuse rencontre, datant d'avant 1939, des préoccupations personnelles d'un certain nombre d'érudits qui entreprirent des recherches

sans s'être concertés en vue d'une répartition préalable du travail. Ce défaut de plan commun n'a pas manqué évidemment d'avoir des conséquences assez regrettables.

Au cours de la même année 1949, il nous est parvenu presque simultanément deux bibliographies, précieux instruments de travail qui se complètent. Ce sont les ouvrages de Mmes Maria e Marina Bersano Begey (*La Polonia in Italia. Saggio bibliografico : 1799-1948*, Torino, 1949, Istituto di cultura polacca A Begey, Univ. di Torino, 296 pp.) et celui de Walerian Preisner (*Stosunki literackie polsko-włoskie w latach 1800-1939 w świetle bibliografii* — Les relations littéraires italo-polonaises entre 1800-1939 à la lumière de la bibliographie, Toruń, 1949, Travaux de la Société des Sciences de Toruń, 292 pp.).

Ces deux bibliographies, on l'a vu, n'explorent point le passé au delà du XIX^e siècle et sont de ce fait moins complètes que leur pendant français, *La Pologne en France* de Jan Lorentowicz ; quant à la *Bibliografia critica* de Seb. Ciampi, comme elle date de 1834-42, elle ne saurait aujourd'hui, plus de cent ans après sa parution, nous suffire, et cela même s'il s'agit des siècles antérieurs au XIX^e. Mmes Bersano-Begey ont limité leur travail aux publications italiennes se rapportant à la Pologne, tandis que M. Preisner a voulu enregistrer non seulement tout ce qu'on a en Pologne écrit sur l'Italie ou traduit de l'italien, mais encore les imprimés italiens concernant notre pays. Il a assumé de ce fait, inutilement croyons-nous, une partie de la tâche que l'on était en train de réaliser dans des conditions bien plus favorables à Turin, où les deux auteurs avaient à leur disposition toutes les collections nécessaires de livres et surtout de périodiques, inaccessibles en dehors des bibliothèques italiennes.

L'un et l'autre ouvrage est précédé d'une préface. M. Preisner paraît attacher une grande importance aux tables statistiques, fondées sur la chronologie, dont il a pourvu son livre. Cependant, indépendamment de l'impossibilité où se trouvait l'auteur de mettre à profit les matériaux italiens dans leur totalité, la méthode statistique, à laquelle il a fait appel, nous semble ici sérieusement sujette à caution. Elle vient souvent confirmer des faits de toute évidence (par exemple quand il constate, que le livre polonais le plus lu en Italie a été *Quo Vadis*, tandis que parmi les romans italiens publiés en Pologne, c'est *Il Cuore* d'E. de Amicis qui a battu les records de l'édition). Cependant, à appliquer cette méthode, il arrive trop souvent que la quantité nous fasse perdre de vue la qualité. Nous savons tous que, dans le domaine des échanges culturels entre nations, il n'est pas rare qu'un seul livre joue un rôle plus important que des centaines d'autres. Pourtant, il importe aussi, surtout à une époque où les excès de propagande de toute espèce tendent à devenir une règle générale, de distinguer nettement les faits résultant d'une initiative purement extérieure de tous ceux qu'on a le droit de reconnaître pour l'expression des besoins essentiels d'une société. Quant aux deux bibliographies, ni l'une ni l'autre ne se limite au domaine de la littérature, ni ne s'efforce d'être complète; toutes deux nous offrent un riche choix de matériaux, ne citant toutefois qu'occasionnellement des articles de la presse quotidienne. Ajoutons que l'ouvrage de M. Preisner gagnerait beaucoup, si

l'auteur consentait à réduire la dimension de certains chapitres (entre autres, celui qui rend compte des livres de piété populaires) et à en étoffer d'autres, celui, par exemple, qui traite du théâtre où manquent les compte-rendus de presse, indispensables si l'on veut connaître la fortune scénique de dramaturges de la valeur de Pirandello.

À côté de ces bibliographies de base, les années d'après guerre nous apportent également un livre qui embrasse d'un coup d'œil plus général l'histoire des relations culturelles entre les deux pays : il s'agit de *L'Italie et la Pologne au cours des siècles* (Lausanne, 1945, 204 pp.) de M. Alfons Bronarski. Établi en Suisse, le professeur Bronarski, qui a composé son ouvrage pendant la guerre, n'a évidemment pas pu profiter des nombreux travaux et sources publiés antérieurement en Pologne ; dans la bibliographie qui fait suite à son texte, on chercherait en vain les titres des ouvrages fondamentaux de MM. Windakiewicz, Ptaśnik, Loret, Pollak, Barycz, etc. L'ouvrage ainsi conçu nous offre malgré tout un récit intéressant qui peut donner au lecteur peu versé dans la matière une idée de la quantité de problèmes d'ordre divers qu'impliquent les rapports culturels réciproques entre les deux nations. L'auteur a illustré son livre par une anthologie de traductions de textes d'écrivains polonais à partir du XVI^e siècle. Malgré les objections quant au choix des pièces traduites (tel celui du poème des *Écrivisses* de Kochanowski, consistant en un jeu de mots !), malgré les erreurs vénielles qu'on trouve dans la partie historique, le livre d'A. Bronarski apportera au lecteur non-spécialisé une série d'informations utiles et d'accès facile.

C'est dans les derniers jours du mois d'août 1939 que s'est achevée l'impression du livre de Mieczysław Brahmér *Z dziejów włosko-polskich stosunków kulturalnych* (Aperçus sur l'histoire des relations culturelles italo-polonaises). Les ruines calcinées de Varsovie en ont conservé, par miracle, une cinquantaine d'exemplaires. Pourvu d'un résumé en italien, ce recueil comprend une série d'essais concernant diverses périodes d'un long passé littéraire. L'étude liminaire, qui nous donne un bref aperçu des destinées des lettres italiennes en Pologne, avait déjà paru précédemment en italien : *La letteratura italiana in Polonia* (Roma, 1937, Istituto per l'Europa Orientale). Les autres articles nous parlent des rapports culturels qu'entretenait avec l'Italie le roi Jean Sobieski, et dépouillent la riche moisson poétique inspirée par la victoire de Vienne que le héros polonais remporta sur les Turcs en 1683. L'historien des troupes théâtrales ambulantes en Italie trouvera dans ce recueil plus d'un renseignement sur la *commedia dell'arte* dans l'ancienne Pologne, ainsi qu'une analyse détaillée de la paraphrase polonaise des dialogues de François Andreini *Le bravure del Capitano Spaventa*. Dans les derniers chapitres, l'auteur nous a montré, entre autres choses, comment l'image de Venise s'est reflétée dans les lettres polonaises (il a pu tenir compte de la correspondance française de Kajetan Wegierski, datant de 1779 et encore inédite) ; enfin il suit la trace des thèmes polonais dans la poésie du Risorgimento italien et présente quelques-uns des témoignages attestant l'énorme popularité de *Quo vadis* auprès du public de la Péninsule.

Les mêmes problèmes, touchant les relations culturelles italo-polo-

naises, occupent une place importante dans un ouvrage collectif qui, préparé dès avant la guerre, ne fut publié que dix ans après : il s'agit des « Études sur l'histoire de la civilisation polonaise » (*Studia z dziejów kultury polskiej*, 1949). Dans ce recueil, Ignacy Zarębski analyse un opuscule pédagogique datant de 1467, dédié au prince Casimir, fils du roi de Pologne et adapté du traité italien qu'Aeneas Silvius Piccolomini avait offert au prince Sigismond de la Maison d'Autriche. Henryk Barycz nous entretient des études italiennes du fameux polémiste et pamphlétaire polonais, Stanislas Orzechowski. Bogusław Leśnodorski aperçoit dans les écrits de Krzysztof Warszawicki, auteur d'un ouvrage intitulé *De optimo statu libertatis* et datant de 1598, des éléments de la doctrine de Machiavel, tandis que Zygmunt Wolf évoque les carnets de route de quelques voyageurs italiens qui parcoururent la Pologne au XVII^e siècle. Dans les comptes-rendus de la Société des Sciences de Wrocław (1948), le prof. Tad. Lewicki s'est intéressé à la personne de Luigi Pio di Savoia, lui aussi voyageur italien vivant vers 1650 et probablement agent diplomatique du Vatican.

Władysław Pociecha qui, dans le même recueil, avait esquissé la caractéristique de quelques personnalités italiennes influentes vivant à la cour de Sigismond I^{er} vient, à l'issue de longues années d'études et de recherches, de faire imprimer les deux premiers volumes d'une vaste monographie qui sera pour l'historien de la civilisation de la Renaissance d'une importance capitale; il s'agit du livre : *Królowa Bona: 1494-1557. Czasy i ludzie Odrodzenia* — La reine Bona. Temps et hommes de la Renaissance (Poznań 1949). En revisant catégoriquement à la base les jugements portés jusqu'ici sur les activités de cette princesse de la famille des Sforza et en soulignant le rôle nettement positif qu'elle joua sur le trône de Pologne, W. Pociecha suscitera certainement une vive discussion dont les échos se sont d'ores et déjà fait entendre. Abstraction faite des résultats de cet échange de vues qui répondra à la question de savoir si l'influence qu'exerçait la forte personnalité de la reine n'a point été surestimée, tout spécialiste des problèmes polono-italiens trouvera dans cette monographie une quantité de matériaux intéressants mis par l'auteur au grand jour ainsi que les conclusions qu'il a réussi à formuler.

A ce groupe de travaux publiés en Pologne reste liée la série de publications éditées dernièrement en Italie. Citons d'abord deux conférences de Stanisław Kot qui rappellent l'activité des grands centres universitaires et intellectuels de Venise et de Bologne (*Venezia vista dai Polacchi nel corso dei secoli*, Venise, 1947; *Le relazioni secolari della Polonia con Bologna*, Bologne, 1949). Parue récemment, la brochure de Ryszard Lewański qui s'est efforcé de mettre en valeur avant tout les archives bolonaises de la nonciature de Ranuzzi (1671-73) nous semble promettre par son titre (*Storia delle relazioni fra la Polonia e Bologna*, Bologne, 1951) plus qu'elle ne tient et ne s'élève guère au-dessus du niveau d'une thèse universitaire de licence. La philologie italienne n'a point oublié les récents centenaires de Mickiewicz et de Sienkiewicz. L'un des recueils publiés à cette occasion et qui ne groupe que les écrits des polonistes italiens (MM. G. Maver, E. Damiani, M. Bersano-Beggy dans *Mickiewicz e l'Italia*, Naples, 1949) comprend, entre

autres, la conférence du professeur G. Maver sur le rôle que Mickiewicz joua à Rome en 1848 ainsi que, dû au talent d'E. Damiani, un essai sur l'histoire de la notoriété de Mickiewicz en Italie. *La fortuna di Mickiewicz in Italia* fait aussi le sujet de la thèse de doctorat que M. B. Chiavazza a présentée d'abord à l'Université de Turin et ensuite à l'Académie Polonaise des Sciences et Lettres (*Sprawozdania PAU* 1949, II). L'autre volume (*Centenario di Sienkiewicz : 1846-1946*, Rome, 1946) offre un bel exemple de collaboration italo-polonaise ; à côté de traductions et d'essais sur l'œuvre du grand romancier, on y trouve les résultats des recherches de Mme Marina Bersano-Begay sur la notoriété de l'auteur de *Quo vadis* en Italie. Dans ces deux recueils, le texte est suivi d'une bibliographie. L'étude de Mme Emma Detti : *Margaret Fuller Ossoli e i suoi corrispondenti* (Florence, 1942) nous a fait connaître également des lettres de Mickiewicz.

En Pologne, le prof. Roman Pollak a continué ses études sur la traduction de *l'Orlando furioso* d'Arioste que les lettres polonaises du XVII^e siècle doivent à Piotr Kochanowski (*Sprawozdania PAU*, 1946 X. et 1948 VI). *Paszkwil staropolski w epoce Renesansu* — Le pamphlet vieux-polonais au temps de la Renaissance (*Sprawozdania PAU*, 1948 V) du prof. T. Grabowski se trouve naturellement lié à la ville de Rome. Bien qu'elle soit riche en événements, personne n'a encore entrepris d'esquisser l'histoire de Gian-Battista Marino en Pologne, mais Julian Lewański vient d'y ajouter un épisode marquant en publiant un extrait de l'élégante traduction de *l'Adone* que nous a laissée un poète anonyme de l'époque. L'un des spécialistes les plus actifs des relations culturelles italo-polonaises, le prof. Henryk Barycz, auteur entre autres d'un ouvrage des plus détaillés sur les Polonais ayant fait des études à Rome, n'a pas quitté son domaine favori en publiant un essai sur « La pensée et la légende de Machiavel dans la Pologne des XVI^e et XVII^e siècles » (*Myśl i legenda Machiavella w Polsce w. XVI i XVII* dans la revue mensuelle *Nauka i Sztuka*, 1946, II). En Pologne, ce problème n'avait été traité jusque-là que d'une manière sporadique, comme dans l'essai déjà mentionné de B. Leśnodorski. En approfondissant la question, il apparaît que la connaissance effective des écrits de Machiavel dans les milieux cultivés de la Pologne de l'époque n'était, en fin de compte, qu'assez superficielle. En revanche, sa légende trouva rapidement crédit dans les camps idéologiques les plus éloignés : Jésuites, représentants de la Réforme, partisans du pouvoir absolu puisaient, chacun à sa manière, dans la doctrine de Machiavel des arguments commodes de lutte politique. Du fait de cette légende, l'adepte moyen de la fameuse « liberté dorée » polonaise voyait dans la personne de l'homme d'Etat florentin l'incarnation même du Malin rompu à des astuces diaboliques. Mettant à contribution l'inventaire et les collections en partie conservées de la bibliothèque de la famille Pinocci, Mieczysław Brahmaer a réussi à dégager les principaux problèmes intellectuels qui pouvaient intéresser une famille de patriciens italiens établie dans la Pologne du XVII^e siècle; d'autre part, dans sa préface au premier volume d'un choix de pièces de Goldoni (celui-ci comprend *La Vedova scaltra* et *Gl'Innamorati*, Wrocław 1951, traduction de Mme Zofia Jachimecka), il a donné une idée des principaux liens qui

rattachent le dramaturge vénitien à la Pologne, sujet qui vaut décidément la peine d'une étude à part.

« Mickiewicz et Dante » — ce titre d'un important mémoire de Zygmunt Sitnicki éveille en nous des espérances d'autant plus vives que ce problème avait déjà été évoqué dans d'autres ouvrages consacrés au poète de *Pan Tadeusz*, en premier lieu dans la grande monographie du prof. Kleiner. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas su se garder de mentionner des ressemblances sujettes à caution ni de s'évader du cercle des analogies d'ordre superficiel. En revanche, les essais de Waclaw Kubacki concernant Mickiewicz se distinguent par l'imprévu de leurs conceptions critiques et par le libre jeu de leurs associations historiques et littéraires; on vient de publier son étude *Arcydramat Mickiewicza* — (L'archidrame de Mickiewicz, Kraków 1951) où il analyse la III^e partie des *Aïeux*. En faisant clairement ressortir tout ce que Mickiewicz doit à l'héritage du « Siècle des lumières » et en proposant, à partir de cette donnée, une nouvelle interprétation de la pensée et de l'art du grand poète, W. Kubacki n'a pas manqué de souligner le rôle, auparavant passé plutôt inaperçu, qu'avait joué dans la Pologne de l'époque l'œuvre de Metastasio (voir *Metastasiana* dans le *Pamiętnik Literacki* de 1950, ainsi que l'essai sur Ranieri Calzabigi publié dans le recueil *Pierwiosnki polskiego romantyzmu* — Le printemps du romantisme polonais, Kraków, 1949). Tadeusz Ulewicz a su dégager de la poussière des manuscrits une intéressante adaptation, datant de 1840, des *Tombeaux* d'Ugo Foscolo; nous la devons au vénérable talent du patriarche de l'émigration polonaise, J. U. Niemcewicz, qui y avait introduit plus d'un motif cher au cœur de tout patriote polonais (*Sprawozdania* PAU, mai 1947). C'est enfin l'époque moderne qu'a choisi d'explorer l'infatigable prof. H. Barycz qui, se fondant autant sur la biographie que sur l'œuvre de Stefan Żeromski, a su montrer ce que l'Italie avait représenté dans la vie du grand romancier de la génération précédente (*Stefan Żeromski a Włochy* dans l'organe mensuel *Życie i myśl*, 1951, 3-4).

*
**

Moins riche et moins variée est la série d'études concernant les relations culturelles franco-polonaises; cependant il n'est pas douteux que ce groupe de problèmes fera très prochainement l'objet de recherches entreprises sur une plus vaste échelle. Depuis la guerre, deux grandes périodes littéraires viennent, étant donné le processus fondamental de réformes idéologiques déclenché dès cette époque, occuper le premier plan de l'actualité: le XVIII^e siècle, dit « Siècle des lumières », qui coïncide avec le déclin de la République et, d'autre part, la période du « positivisme » que l'on fait commencer dès la chute de l'insurrection de 1863. Enfin, c'est de plus en plus nettement que se dessine aujourd'hui un retour au Romantisme, cet élément crucial et toujours vivant de la tradition nationale qui a donné le jour aux chefs-d'œuvre les plus sublimes de la poésie de langue polonaise, à des œuvres qui ne perdent rien de leur splendeur même si l'on essaie d'adopter pour les juger un point de vue entièrement nouveau. Indépendamment de la méthode adoptée, il faut toujours s'efforcer de définir avec précision les liens

aussi multiples que variés qui reliaient alors la Pologne à la vie spirituelle des autres nations; la France, en particulier au cours du « Siècle des lumières » et de l'époque positiviste, y avait incontestablement tenu un rôle de premier plan. Aussi les plus compétents des critiques représentant les nouveaux courants de la recherche littéraire demandent-ils avec insistance que l'on mette en pleine lumière le rôle joué en Pologne par de grands écrivains comme Molière, Voltaire et Rousseau, ainsi que par les grands romanciers réalistes du XIX^e siècle. Les études antérieures touchant ces auteurs avaient, certes, su rassembler une quantité de matériaux précieux, cependant elles ne sauraient suffire à édifier, ne serait-ce qu'à titre provisoire, une synthèse qui puisse nous satisfaire complètement.

Voici ce qu'écrit, dans une étude intitulée « Pour une synthèse nouvelle du Siècle des lumières en Pologne », M. Jan Kott (cf. *Pamiętnik literacki*, 1950, p. 619-620 et 625) :

« Les critiques positivistes ne voyaient dans l'essor dynamique pris par les lettres polonaises au temps du roi Stanislas Auguste qu'un vaste processus consistant à recevoir et imiter les conquêtes de la civilisation occidentale, celles de l'Ecole classique française en premier lieu, et non pas celles du XVIII^e siècle français et anglais... Au sein de la civilisation de ce XVIII^e siècle, on avait négligé de voir l'antagonisme de base existant entre le réalisme bourgeois et le classicisme d'essence féodale, de constater la décomposition de la poétique classique que suivait la naissance de genres littéraires nouveaux : le roman et le drame bourgeois. L'on ne discernait ni la lente formation, au sein de la classe bourgeoise, d'un programme révolutionnaire, ni la critique « petite-bourgeoise » du progrès du capitalisme. Depuis Boileau et Racine jusqu'à Diderot et Rousseau, il n'était, partout et toujours, question que de l'Ecole classique française. »

Et l'auteur continue en passant aux arguments :

« Les poètes Niemcewicz et Krasicki prennent pour modèle Boileau : non pas le Boileau créateur de la poétique classique, mais l'auteur des épîtres et des satires qui nous offrent un tableau en même temps qu'une critique de la société féodale. Il nous semble que ce seul exemple suffira amplement à démontrer qu'on n'a pas le droit d'employer les notions d'« Ecole classique » et de « Siècle des lumières » indifféremment l'une pour l'autre. Le courant classique français pénètre en Pologne en même temps qu'une critique fort prononcée de la civilisation féodale exprimée dans les œuvres créées au « Siècle des lumières ».

La thèse du prof. Jean Fabre qui, sans doute, ne tardera pas à paraître, mettra en valeur sur un vaste fond de « civilisation comparée » les nombreux liens qui rattachaient le roi Stanislas-Auguste et sa cour à la vie intellectuelle et artistique de l'Europe. Préparant sa thèse depuis des années, M. Fabre a choisi de suivre la voie où travaille — pour ne citer que les noms de MM. Cazin, Jobert, Backvis, Stender Petersen et Rose — tout un groupe de spécialistes étrangers qui se sont penchés avec une attention particulière sur la culture du « Siècle des lumières » polonais.

Mentionnons, pour ne pas quitter le XVIII^e siècle, quelques essais qui en étudient le détail. Nous nous bornerons de rappeler en passant les nombreuses remarques dont le prof. W. Borowy avait enrichi les pages de son ultime ouvrage : *O poezji polskiej w wieku XVIII* (Sur la poésie polonaise au XVIII^e siècle) et qui nous parlent p. ex. des médiocres adaptations de Molière que nous devons à U. Radziwiłłowa et W. Rze-

wuski, ou encore de la dette contractée par Naruszewicz envers les *Satires* de Boileau. Mais attirons l'attention sur *Le Jay en Pologne* (*Sprawozdania* PAU, 1949 II), une contribution du prof. Pigoń à l'histoire du théâtre scolaire au XVIII^e siècle, ainsi que sur la « Diffusion de la langue française en Pologne à l'époque des rois de la maison de Saxe », l'essai de Józef Birn, jeune érudit mort au camp de concentration d'Oświęcim (cf. le fascicule précédent de ce *Bulletin*); l'article de Birn, où l'on discerne la trace de projets plus ambitieux, rappelle fort à propos la nécessité de pousser à fond l'étude de la connaissance et de l'enseignement des langues étrangères dans la Pologne ancienne. N'oublions pas deux ouvrages (présentés également dans le n° 9 de ce *Bulletin*) : le « J.-J. Rousseau philosophe de la démocratie sociale » du prof. Antoni Peretiatkowicz (Poznań 1949) et « La Révolution Française vue par l'opinion publique polonaise » (Varsovie 1948) de Mme Helena Rzadkowska. Dans ce dernier ouvrage, qui cite abondamment les périodiques polonais de l'époque, l'auteur ne s'est pas contenté de combler un vide, mais il nous a fait entrevoir des horizons plus vastes qui font penser à la thèse connue de Paul Hazard sur *La Révolution française et les lettres italiennes* (1910).

C'est ici qu'il faut mentionner un genre à part : la poésie de circonstance, les tracts anonymes, circulant surtout en manuscrits que l'on retrouve aujourd'hui, où l'on peut discerner le courant puissant de la « poésie jacobine ». Rien que le motif du *Ça ira* donne en Pologne le jour à une quantité de versions distinctes. Le premier qui ait entrepris de mettre en œuvre cette abondante moisson, d'inspiration en grande partie satirique, est M. Jul. Nowak-Dłużewski, auteur de plusieurs études de base, entre autres de *Satyra polityczna Sejmu Czteroletniego* (La satire politique durant la Diète de Quatre Ans, 1933). M. Dłużewski a trouvé de nos jours des continuateurs (cf. *Poezja antytargowicka i jakobińska* — La poésie jacobine et dirigée contre Targowica, de Roman Kaleta, *Pamiętnik literacki*, 1950; *Poezja polskich jakobinów* — La poésie des jacobins polonais, de Jan Kott, *Nowa Kultura* 1951, n° 27 et ss.). Mlle Krystyna Korzon a recueilli attentivement tous les « Polonica dans l'*Encyclopédie* de Diderot » (*Pam. Literacki*, 1950). De même, on s'occupe activement de retrouver les sources du nouveau drame bourgeois qui s'est fortement inspiré de Diderot (notons en passant que le même volume du *Pamiętnik Literacki* contient une étude, due à la plume de Grzegorz Sinko, sur la tragi-comédie de Józef Andrzej Załuski, « L'humanité qui a pitié »). Ne dédaignons pas de changer de paysage avec le prof. Tadeusz Mikulski qui nous entretient des « Contes orientaux » de Krasicki : avec précision et finesse, il établit que l'évêque polonais a emprunté les thèmes de son livre principalement au recueil d'*Apologues orientaux* (1764) de Billardon de Sauvigny.

Passons maintenant au XIX^e siècle. M. B. Kielski esquisse un parallèle entre le *Jocelyn* de Lamartine et le poème *W Szwajcarii* de Słowacki dans une étude qui nous fait souhaiter une analyse plus poussée du retour de certains thèmes qui apparaissent fréquemment dans la littérature romantique (*Prace Polonistyczne*, Łódź, 1948). Le prof. Borowy recherche les points communs entre « La III^e partie des *Aieux* et le théâtre français » (*Dziadów część trzecia a teatr francuski*), en insistant

sur le rôle que joua, à l'époque, un répertoire reflétant les événements du jour, et notamment *Les soirées de Neuilly* (*Sprawozdania* de la I^{re} section de la TNW, 1949; cf. aussi dans le n° 4-6 des *Rzeczy teatralne* de 1950 l'article de Br. Horowicz sur « Adam Mickiewicz et le Cirque olympique »). Z. Markiewicz s'intéresse au rôle qu'a joué « Le monde polonais dans l'œuvre et la vie de Prosper Mérimée » (*Sprawozdania* PAU, 1948 IV), tandis que Kalikst Morawski (*ibid.*, 1950 III) s'est appliqué à présenter la critique littéraire de Veillot ainsi que sa connaissance des lettres étrangères. Mme Kulczycka-Saloni a tenu à confronter « La Poupée » (*Lalka*) de Prus avec l'œuvre d'Alphonse Daudet (*Prace polonistyczne*, *ibid.*). Dans sa monographie sur les *Paysans* de Reymont, Mme Maria Rzeuska analyse longuement les rapports qui relient le grand roman rural polonais à *La Terre* de Zola; elle conclut que c'est bien à l'auteur de *Germinal* que l'épopée de Reymont doit les lignes générales de sa composition ainsi que sa manière de représenter l'attitude de l'homme envers la terre. C'est dans le même esprit que, dans l'ouvrage *Na nowych drogach* (Sur les voies nouvelles, Kraków, 1948), où elle étudie l'œuvre d'Eliza Orzeszkowa, Mlle M. Romankówna cite, parmi tant d'autres, plus d'une fois le nom de George Sand. L'auteur de *La mare au diable* est encore citée par le même essayiste, en même temps que Fourier, et l'école des Saint-Simonistes, dans une autre étude concernant Narcyza Zmichowska. (« Sources et évolution des opinions de Zmichowska sur l'émancipation des femmes », *Sprawozdania* PAU, 1950, VIII).

Le naturalisme français vient de connaître, lui aussi, un regain d'actualité. Plusieurs romans du chef de l'école, Zola, à commencer par *Germinal* et *Au bonheur des dames*, ont paru dans des traductions nouvelles et très soignées; on nous annonce d'autre part une nouvelle version des *Corbeaux* de Becque qui tentera sans doute un de nos jeunes metteurs en scène. Tout récemment aussi, M. J. Nowakowski a entrepris d'analyser la polémique littéraire passionnée que provoqua dans la Pologne de l'époque la naissance du naturalisme. (« La controverse autour de Zola en Pologne » — *Spór o Zolę w Polsce*, Wrocław, 1951). L'auteur considère la polémique qu'a déclenchée chez nous le naturalisme comme le fragment d'une controverse idéologique plus importante et s'efforce de démontrer « jusqu'à quel point l'attitude qu'on adoptait à l'égard du naturalisme est devenue un critère idéologique et un catalyseur dans le processus de décomposition de la société capitaliste ». Il est utile de remarquer la rapidité avec laquelle le naturalisme français parvient en Pologne et la quantité d'échos qu'il y éveille. Dans ce concert de voix, celle de Sienkiewicz ne fait pas défaut, mais c'est surtout aux essais d'Antoni Sygietyński, remarquables par la finesse de l'analyse critique, qu'il convient de décerner la palme.

Nous apprenons, enfin, qu'une bibliographie des traductions d'œuvres de la littérature française en polonais, entreprise dès avant la guerre, est en voie d'être bientôt terminée.

*
**

L'intérêt qu'ont toujours éveillé en Pologne les grands classiques des lettres espagnoles a redoublé au cours des années d'après-guerre. Cette

vogue aurait pris encore plus d'ampleur, n'étaient les difficultés cruellement évidentes auxquelles se heurtent à chaque pas ceux qui s'efforcent de retrouver des textes castillans sur les rayons de tant de bibliothèques pillées et, avant tout, ceux qui ont la lourde charge d'en renouveler l'assortiment. Les théâtres de Pologne ont pourtant réussi à monter — et ceci dans des traductions entièrement nouvelles — plusieurs pièces de Lope de Vega dont il y a longtemps que les œuvres n'avaient point affronté les tréteaux de nos scènes. Notons aussi que le public cracovien a pu admirer naguère *El Alcalde de Zalamea* de Calderon dans une nouvelle version poétique — la troisième ! — du traducteur de Lope, le poète L. H. Morstin; de son côté, le public de Varsovie a applaudi durant deux saisons *Don Gil de las calzas verdes*, la comédie de Tirso de Molina, adaptée par Julian Tuwim sous le titre *Zielony Gil*.

Profitant de la vogue des drames de Lope de Vega, les spécialistes du sujet ont consacré au « phénix des génies » ainsi qu'aux autres coryphées du théâtre espagnol toute une série d'articles de critique : notons surtout parmi eux l'essai de Mme St. Skwarczyńska sur les métamorphoses de la *Celestina* de F. de Rojas (*Twórczość*, 1947, X) et celui de Mme Ciesielska-Borkowska sur « Lope, théoricien de l'art dramatique » (*Sprawozdania* PAU, 1950 VI). C'est également à ce genre qu'il convient de rattacher le traité sur *La question des sources de la tragédie de Lope de Vega « El rey sin reino »* (Kraków 1950), que vient de faire paraître (en français) Mme Maria Malkiewicz-Strzałkowa (le dernier fascicule de ce *Bulletin* a publié sa contribution concernant Asnyk et Baudelaire). Résumons rapidement les principales conclusions de l'étude de Mme Strzałkowa. Même, lorsqu'il s'attaquait à un sujet exotique et plaçait l'action de sa pièce dans un cadre inconnu de lui, Lope ne se contentait pas de donner libre cours à la fougue de son imagination de poète, mais, malgré le rythme précipité de sa création, il s'efforçait toujours de puiser aux sources qui lui étaient accessibles. S'il arrive cependant que ce qu'il fait représenter sur la scène n'a que très peu de rapports avec la vérité historique telle que nous la connaissons aujourd'hui, ce fait ne s'explique nullement par la fantaisie du grand dramaturge, mais bien par les données inexactes ou fausses qu'il lui arrivait de trouver dans les ouvrages consultés.

En marge du 400^e anniversaire de la naissance de Cervantes, rappelons la vive discussion qui s'est déroulée autour de *Don Quijote* et de ses traductions polonaises; force fut à tous de constater, à cette occasion, qu'aucune des traductions parues jusqu'à ce jour ne saurait être considérée comme satisfaisante. Les échos de cette controverse ont résonné encore jusque dans les plus récentes livraisons de nos hebdomadaires (cf. l'opinion de M. Jerzy Borejsza dans *Nowa Kultura* du 8.VII. 1951). Ce sont surtout le prof. Borowy et Mlle Kr. Niklewicz qui ont pris part à cette discussion (cf. *Sprawozdania* de la 1^{re} section du TNW., 1949), ainsi que Mme St. Ciesielska-Borkowska, auteur de la plus récente des adaptations polonaises de *Don Quijote*; bien qu'il manque un peu de nerf et ne soit malheureusement que fragmentaire, c'est, du point de vue philologique, incontestablement le plus sérieux des essais en vue d'adapter à notre langue le chef d'œuvre espagnol (*Sprawozdania* PAU, 1949 V). En attendant que soit terminée la monographie qu'elle prépare sur

Cervantes, Mme Z. Szmydtowa vient de nous livrer récemment trois contributions sur les destinées polonaises du grand écrivain : *Don Kiszot w Polsce w pierwszej połowie XIX wieku* (Don Quijote en Pologne pendant la I^{re} moitié du XIX^e siècle, *Sprawozdania PAU*, 1948 II), *Cervantes w krytyce ostatniego ćwierćwiecza* (Cervantes vu par la critique du dernier quart de siècle, *Sprawozdania* de la I^{re} section du TNW, 1949), et l'étude sur « Słowacki et Cervantes », publiée dans *Pamiętnik Literacki* (1949). Mlle H. Blumówna, enfin, vient de nous donner une contribution sur « Don Quijote dans l'art polonais » (*Sprawozdania PAU*, 1950 IX). Mlle K. Niklewicz a présenté un recueil manuscrit de nouvelles italiennes et espagnoles dans une traduction polonaise datant du XVII^e siècle. L'auteur du manuscrit qui contient, entre autres, l'histoire de Roméo et Juliette avait puisé surtout dans les recueils de Bandello et de Montemayor. Cette traduction invitera sans doute les spécialistes à tirer au clair la genèse compliquée, s'il en fut, de la *Belle Pasqualine* (1665), le roman fantastique de Samuel Twardowski.

*
**

Le prof. Wacław Borowy, dont on n'a pas fini de déplorer la disparition récente, était sans doute le spécialiste qui connaissait le mieux les phases successives et les formes qu'a revêtues au cours des siècles l'histoire des relations culturelles entre la Pologne et l'Angleterre. Les nombreux matériaux, qu'il avait patiemment réunis en vue de publier une monographie de base, ont été détruits pendant la guerre; un seul fragment, de moindre importance et ne concernant d'ailleurs pas les questions littéraires, a été retrouvé et publié dans l'ouvrage déjà cité *Essais sur l'histoire de la civilisation polonaise*. Les problèmes concernant la crise culturelle résultant du passage du Moyen-Age à la Renaissance ont retenu l'attention de Przemysław Mroczkowski (*Ostatnie blaski świata rycerskiego. Analiza socjologiczno-literacka* — Les dernières splendeurs de la Chevalerie. Analyse sociologique et littéraire, dans *Życie i Myśl*, 1950, 5-6) qui, tout en se fondant sur Chaucer, n'oublie point d'évoquer Boccaccio. M. Witold Chwalewik s'est attaché à plusieurs reprises à définir les rapports qui, en Grande-Bretagne autant que sur le continent, relient la Renaissance à l'époque précédente; il a cherché notamment une interprétation, originale sous bien des rapports, du texte de Shakespeare. En analysant les métamorphoses sémantiques des mots et des expressions shakespeariens, M. Chwalewik s'efforce, non sans une certaine malice, d'arriver à une compréhension plausible et historiquement confirmée de passages obscurs aux yeux du lecteur moderne et qu'on avait interprétés jusqu'ici un peu au petit bonheur; sa méthode consiste à replacer ces expressions dans le contexte laborieusement reconstruit de l'anglais de l'époque élizabéthaine (*To be or not to be: próba nowej interpretacji monologu Hamleta* — Essai d'une nouvelle interprétation du monologue d'Hamlet, *Sprawozdania PAU*, 1949 VI; *Poemat Szekspira o Feniksie i Gołębiu* — Le poème de Shakespeare sur le Phénix et la Colombe, *ibid.*, 1950 VI). Les études réunies par Jan Kott dans son volume *Szkola klasyków* (L'Ecole des classiques, 1950), notamment celles qui sont consacrées à Defoë et à Swift, contiennent

plus d'une remarque dont le spécialiste des origines du roman contemporain devra tenir compte. « Les rapports entre la Pologne et l'Angleterre au temps de la Réforme et au XVIII^e siècle » (*Związki Polski z Anglią w epoce Reformacji i Oświecenia*) font le sujet d'une communication du prof. T. Grabowski (*Sprawozdania* de la Société des Amis des Sciences à Poznań, 1948). Mlle St. Landówna suit les traces de « La légende de Byron en Pologne » (*Legenda o Byronie w Polsce — 1816-63*) et évoque les métamorphoses que subit aux yeux de l'opinion publique polonaise la personnalité et l'idéologie de l'auteur de *Manfred*. Le mémoire sur *Sheridan and Kotzebue* que Grzegorz Sinko a publié en anglais (Wrocław, 1949) traite un sujet typique de littérature comparée. Le problème compliqué du « polonisme de Conrad » qui avait, déjà avant la guerre, fait couler beaucoup d'encre revient sous la plume de Mme A. Świdorska (*Sprawozdania* PAU, 1948 X).

**

On sait que les anniversaires nous offrent l'occasion d'un examen de conscience vis-à-vis des grands maîtres de la littérature. Le bi-centenaire de Goethe, célébré en 1949, vient de nous en apporter une preuve de plus. Mlle Zofia Ciechanowska qui, avec une conscience digne d'éloges, rassemble depuis fort longtemps les matériaux qui serviront à l'histoire de Goethe dans les lettres polonaises, a jugé l'occasion propice pour en détacher quelques études; ce sont *Twórczość Goethego w Polsce* (*Twórczość*, 1949 VII), „*Faust*” *Goethego w Polsce* (*Sprawozdania* de la I^{re} section du TNW, 1949) et *Bibliografia Goethego w Polsce* (travail annoncé dans *Sprawozdania* PAU, 1950 III). Comme date à partir de laquelle les lettrés allemands commencent à éveiller l'intérêt des milieux intellectuels polonais, l'auteur propose l'année 1814 (à peu près), et le fameux livre de Mme de Staël n'a sans doute pas été étranger à cette vogue. Cependant ce n'est pas Goethe, mais Schiller qui tient à cette époque la vedette. En Pologne, comme dans d'autres pays, c'est grâce à *Werther* — connu tout d'abord par des adaptations françaises — que le public a pris contact avec l'œuvre de Goethe, encore que ce livre n'ait exercé qu'une faible influence sur les destinées du roman polonais et soit plutôt devenu un modèle de pathos déclamatoire qui permettait de donner libre carrière aux accès de désespoir personnel ou national. Ce n'est qu'aux environs de 1825 qu'on peut parler d'un « accueil » véritable de Goethe. En Pologne, ainsi que dans la plupart des pays en dehors de l'Allemagne, il n'y a que deux de ses chefs d'œuvre *Werther* et *Faust* qui aient connu un succès durable. *Faust* — conclut Mlle Ciechanowska — veille sur le berceau du Romantisme polonais, l'assiste au cours de son développement pour l'accompagner, enfin, jusqu'au tombeau de son épigonalisme. Ce chef-d'œuvre a retenu l'attention de plus de trente traducteurs, parmi lesquels treize ont réussi à traduire toute la pièce ou du moins toute la I^{re} partie. Délaisse à l'époque du symbolisme et de la « Jeune Pologne », *Faust* a connu un regain d'actualité dans la Pologne de l'entre-deux-guerres. (On note pendant cette période six traductions nouvelles qui ont provoqué une polémique passionnée).

Parmi les autres travaux concernant les lettrés allemandes, conten-

tons-nous de mentionner celui de Z. Zygulski sur « Krasinśki et Hebbel » (*Pamiętnik Literacki*, 1947) et de Józef Piprek sur « G. Hauptmann et les Slaves » (*Sprawozdania* de la Soc. des Sciences de Wrocław, 1948).

*
**

Les rapports suédo-polonais ont été étudiés par deux auteurs : Bol. Skarzyński s'est intéressé à la période de 1939-1945 (*Twórczość*, 1947 XII) tandis que P. Pilichowski recense les livres et manuscrits emportés en Suède pendant les guerres du XVII^e et du début du XVIII^e siècle. (*Sprawozdania* de la Soc. des Amis des Sciences à Poznań, 1945-46).

*
**

Il était à prévoir que les études concernant la littérature russe et les lettres slaves en général, ainsi que les relations reliant les peuples slaves entre eux, connussent aussitôt la guerre finie une véritable renaissance.

On n'a pas manqué de se pencher sur la question du séjour de Mickiewicz en Russie, en mettant à contribution des matériaux entièrement inconnus qui nous montrent ce problème sous un jour tout à fait nouveau (cf. la série d'articles parus en 1947 et 1948 dans *Twórczość*, *Kuźnica*, *Odrodzenie*, mais surtout les deux ouvrages de Leon Gomolicki : *Dziennik pobytu Adama Mickiewicza w Rosji 1824-29* : Journal du séjour de M. en Russie, 1949, et *Mickiewicz wśród Rosjan* : M. parmi les Russes, 1950). La nouvelle édition augmentée de l'ouvrage de Marian Toporowski sur « Pouchkine en Pologne » (1950) fournit une excellente base bibliographique à tous ceux qui souhaiteraient étudier plus avant ce problème. Marian Jakóbiec qui s'était intéressé au rôle des « Artistes polonais dans l'entourage de Pouchkine » (*Sprawozdania* de la I^{re} section du TNW, 1949) a étudié ensuite l'influence que les lettres russes ont exercé sur les Polonais à l'époque du positivisme (essai publié dans le I^{er} volume de l'ouvrage collectif *Pozytywizm*, Wrocław, 1951, qui contient également le mémoire de Leon Gomolicki sur « Le positivisme polonais vu par la critique russe » — *Pozytywizm polski w świetle krytyki rosyjskiej*). Le prof. Marian Szyjkowski a résumé dans un bref opuscule le résultat de ses travaux concernant la participation des Polonais dans la renaissance nationale tchèque au XIX^e siècle, sujet qu'il avait traité auparavant d'une manière plus détaillée dans une monographie en trois volumes, publiée en tchèque. M. Jakóbiec a fait l'historique des relations culturelles polono-yougoslaves (*Sprawozdania* de la I^{re} section du TNW, 1948), tandis que M. Hleszcik s'est intéressé aux lettres polonaises en Yougoslavie (*Pamiętnik Literacki*, 1947). Des études de plus en plus poussées concernant le monde slave, entreprises selon un plan longuement mûri et discuté en toute connaissance de cause par un groupe de spécialistes, nous apporteront certainement une série de nouvelles contributions, et ceci dans les délais les plus brefs. On nous annonce, entre autres, une nouvelle édition du poème *Le Dit de la campagne d'Igor* dont Mme A. Obrębska-Jabłońska se propose d'esquisser l'histoire dans la science et la poésie polonaise.

Jetons enfin un coup d'œil rapide sur les horizons exotiques de

l'orientalisme, ne serait-ce que pour mentionner l'ouvrage de B. Baranowski : *Znajomość Orientu w dawnej Polsce do XVIII w.* (La connaissance de l'Orient dans l'ancienne Pologne jusqu'au XVIII^e siècle, Łódź, 1950), et, du même auteur, *Najdawniejsze polskie przekłady z literatury orientalnej* (Les plus anciennes traductions polonaises d'œuvres de la littérature orientale, Łódź, 1947).

**

La revue que nous venons de présenter au lecteur revêt, du fait même de ses dimensions, le caractère d'une énumération hâtive et par trop incomplète. Nous osons pourtant espérer que, même sous cette forme trop brève, elle aura réussi à prouver au lecteur que la quantité de travaux publiés dans la Pologne d'après-guerre, qui méritent, à titres divers, d'éveiller l'attention des spécialistes de la « littérature comparée », est loin d'être négligeable. N'oublions pas que toutes ces études ont été imprimées dans des conditions particulièrement difficiles, à une époque où la capitale polonaise ainsi que des provinces entières, réduites en cendres, relevaient à peine de leurs ruines, une époque où la grande pitié des bibliothèques de Pologne dévoilait à chaque pas des pertes cruelles et où les échanges culturels se trouvaient extrêmement limités. Vaste et varié demeure le choix des ouvrages mentionnés au cours de cette revue, — depuis les résumés succincts et les essais imparfaitement dégrossis jusqu'aux monographies qui représentent le fruit de toute une vie de labeur. Non moins variés se trouvent être les critères et les méthodes appliqués. Et cependant, bien que l'on doive indubitablement les compléter, y ajouter ou changer plus d'un détail, ou que l'on soit amené à les envisager d'un œil différent, tous ces travaux représentent une somme imposante non seulement de matériaux, d'érudition et de labeur, mais aussi de conclusions historiques et critiques dont la génération scientifique, qui nous suit, pourra, peut-être, à l'aide de nouveaux instruments, tirer un profit certain, même si elle prend le contrepied des données acquises par ses prédécesseurs.

Rappelons que l'une des devises qui ont inspiré le plus fortement les séances du I^{er} Congrès de la Science Polonaise (qui vient d'avoir lieu en été 1951, à Varsovie) exprimait la volonté de ne rien laisser perdre, tout en adoptant des principes méthodologiques nouveaux, des éléments qui, dans l'héritage scientifique d'un passé ancien ou récent, n'ont jamais cessé de représenter des valeurs positives.

Varsovie, juillet 1951.

MIECZYSLAW BRAHMER,
Professeur à l'Université de Varsovie.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES RELATIONS
FRANCO-POLONAISES

Depuis l'année 1947, le Centre Polonais de Recherches Scientifiques de Paris s'est donné pour tâche, entre autres, de réunir des matériaux pouvant servir à l'histoire des relations franco-polonaises, surtout dans le domaine de la science, de la littérature et des arts. Il s'agit en premier lieu de dresser la bibliographie des livres et articles parus après la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire des publications qui n'ont pas été comprises dans l'ouvrage de Lorentowicz et Chmurski *La Pologne en France*, dont le troisième et dernier volume est sorti au mois de mars 1941.

Dans mes *Notes bibliographiques*, prises au fil de lectures et en marge des travaux scientifiques plus importants que je suis en train de préparer, j'ai mis à contribution surtout les livres et articles publiés entre 1939 et 1951 en n'ayant recours qu'à titre exceptionnel aux publications parues antérieurement. Ces *Notes*, faisons-le remarquer tout de suite, n'ont nullement la prétention d'épuiser le sujet traité : elles demandent au contraire à être dûment complétées, et cela d'autant plus que dans les bibliothèques publiques de Paris l'accès des ouvrages récemment parus est loin d'être chose aisée.

Dans le présent fascicule de notre *Bulletin*, je fais paraître un certain nombre de contributions prêtes à être publiées : la première partie comprend des notes disparates et concernant les XIX^e et XX^e siècles, la seconde s'occupe de problèmes relatifs aux écrivains, artistes et savants polonais ou français d'origine polonaise. D'autres *Notes bibliographiques* paraîtront bientôt et seront réparties en quatre chapitres plus systématiques : 1) les XVII^e et XVIII^e siècles ; 2) Chateaubriand, Lamartine, Stendhal ; 3) la période de 1830 à 1851, en tenant spécialement compte de la Révolution de 1848 ; 4) Le Second Empire et la Commune de Paris.

Grâce aux efforts conjugués du Centre Polonais de Recherches Scientifiques de Paris et de l'Institut de Philologie Romane de l'Université de Cracovie, on a pu dresser une bibliographie concernant *Balzac et la Pologne*. Elle paraîtra dans un proche avenir.

ÉTIENNE-JEAN DELÉCLUZE (1781-1863)

La personne du peintre Étienne-Jean Delécluze, disciple du grand David, mais surtout critique d'art éminent, connaisseur de Dante et de Pétrarque, enthousiaste de la civilisation et des paysages italiens, est mise en pleine lumière dans la thèse exhaustive qu'a publiée en 1942 (éd. Boivin) M. Robert Baschet : *E.-J. Delécluze — témoin de son temps*. Cef ami de Stendhal (cf. Henri Martineau, *Petit dictionnaire stendhalien*, Le Divan 1948, p. 172-174), très lié avec de nombreux écrivains et artistes de son temps, nous a laissé des mémoires littéraires fort intéressants. Il n'y a pas d'allusions à des Polonais qu'il aurait connus dans ses *Souvenirs de soixante années* (1862), non plus que dans la thèse de Robert Baschet que nous venons de mentionner, à part un détail insignifiant : sur une aquarelle de Delécluze (reproduite d'ailleurs dans l'ouvrage cité, p. 40) on aperçoit « un enfant déguisé en Polonais ». Enfin, il n'est pas question de la Pologne ni des Polonais dans le très curieux *Journal de Delécluze : 1824-1828* (Grasset, 1948), publié également par M. R. Baschet.

Il existe pourtant une œuvre de Delécluze qui revêt aux yeux du public polonais une certaine importance, c'est son *Carnet de route d'Italie* (1823-1824) : *Impressions romaines*, texte inédit, publié avec une introduction et des notes par M. R. Baschet (Boivin, 1942), moins parce que le nom d'un certain « comte polonais » — Cosacowski, par ailleurs inconnu, s'y trouve mentionné assez souvent (p. 78, 82, 91, 94 et aussi p. 192, bien que l'on ait oublié de le noter à l'« Index des noms de personnes ») (1) que parce que, fait intéressant, les impressions romaines de Delécluze concordent plus d'une fois avec celles que note, quelques années plus tard (1826-1827), la comtesse Anna Potocka (cf. son *Voyage d'Italie*, publié par Casimir Stryjeński chez Plon en 1899). M. R. Baschet, qui n'a pas manqué de faire le rapprochement, cite avec raison maints passages extraits du *Voyage* de l'aristocrate polonaise dans les commentaires au texte du *Carnet de route* de Delécluze qu'il a édité.

Rappelons enfin que le poète polonais Zygmunt Krasiński, dans la lettre qu'il adresse de Nice au peintre Ary Scheffer, exprime son indignation à propos des remarques critiques que Delécluze avait publiées dans le *Journal des Débats* à l'occasion de l'exposition du tableau de Scheffer représentant Sainte Monique. Krasiński constate, entre autres, que « cet homme ne comprend rien à votre Monique, pauvre homme... » (cf. L. Wellisz, *Les amis romantiques : Ary Scheffer et ses amis polonais*, Paris, Ed. du Trianon, 1933, p. 56 ; M. Wellisz a reproduit également dans « Les Notes », p. 121-123, le passage de l'article de Delécluze ayant trait à Ary Scheffer).

(1) Je trouve que P. Duvergier de Hauranne, dans sa lettre à Stendhal datée du 14 juin 1824, fait aussi mention d'un Kosakowski (cf. Henri Martineau, *Cent soixante-quatorze lettres à Stendhal, 1810-1842*, Le Divan, 1947, t. I, p. 63).

ALPHONSE DAUDET

L'année 1940, année du centenaire de la naissance d'Alphonse Daudet, fut pour la France une année terrible, et c'est déjà en pleine période d'occupation allemande que l'on célébra (le 8 décembre, à la Comédie-Française) le jubilé de l'écrivain.

Aussi les études publiées à l'occasion de ce centenaire furent-elles peu nombreuses : il faut citer surtout les pieux hommages que consacrèrent au romancier ses deux fils : Léon a publié *Quand vivait mon père : souvenirs inédits* (Grasset, 1940), Lucien nous a donné une *Vie d'Alphonse Daudet* (Gallimard, 1941). Célébré après la Libération, le cinquantenaire de la mort de l'auteur des *Lettres de mon moulin* a joui d'une plus large résonance : on a fait paraître deux ouvrages qui essaient de donner une synthèse de l'œuvre de Daudet : *Alphonse Daudet — peintre de la vie de son temps* de Y.-E. Clougenon (J.-B. Janin, 1946) et *Alphonse Daudet* de Georges Benoît-Guyod (Tallandier, 1947), et on a publié, fragmentairement, sa correspondance : cf. p. ex. les *Lettres familiales*, annotées par Lucien Daudet (Plon, 1944), et la *Correspondance inédite d'Alphonse Daudet et de F. Mistral*, éditée par J. Vèran dans la revue *Hommes et Mondes* d'avril 1948. On peut espérer dans un proche avenir la publication d'autres parties de la correspondance de Daudet avec ses amis, en particulier du lot de lettres dont la Bibliothèque Nationale a fait l'acquisition en 1950 (cf. *Le Monde* du 21.1.1950).

La thèse de doctorat (Faculté des Lettres de Montpellier) de Mlle Yvonne Martinet sur *La jeunesse d'Alphonse Daudet* (1939, 834 pp.) n'apporte que peu de contributions nouvelles. En revanche, M. Jacques-Henry Bornecque, professeur à la Faculté de Lettres de Caen, dans son ouvrage qui évoque *Les années d'apprentissage d'Alphonse Daudet* (Nizet, 1951), nous allègue, sur la vie et l'œuvre de Daudet entre 1840 et 1866, une quantité de faits et de détails inconnus qu'il a réussi à puiser dans des documents, des lettres et des ouvrages inédits jusqu'à ce jour.

On sait qu'il est devenu difficile d'apprécier de façon objective les mérites littéraires d'Alphonse Daudet ainsi que les qualités de son caractère. Tandis qu'à l'étranger les ouvrages de Daudet — tels que *Lettres de mon moulin* ou *Contes du lundi* — sont, depuis longtemps, inscrits sur la liste des textes classiques français, lus et commentés dans les écoles, — dans sa patrie il n'est pas rare de se heurter à une dépréciation, plus ou moins prononcée, du rôle que cet écrivain a joué dans l'histoire des lettres françaises. Il y a à ce sujet un article fort caractéristique dû à la plume de M. Auriant sur *Le double visage d'Alphonse Daudet*, publié dans *Maintenant* (n° 8, 1948, p. 73-106). M. Auriant approuve, dans leur presque totalité, les jugements sévères qu'ont portés à l'époque des adversaires de l'auteur du *Nabab*, tels que Huysmans ou Mirbeau, et il s'efforce ainsi d'invalider la « légende » d'Alphonse Daudet, créée selon lui de toutes pièces par sa femme et ses fils. (1)

(1) Dans son étude sur les *Lettres de mon moulin* (Sfelt, 1946, p. 123-158), M. Georges Beaume nous a présenté de manière exhaustive tous les

Il ne nous appartient guère d'élever la voix dans une discussion qui tend à donner à Daudet, dans la hiérarchie des écrivains français, la place qui lui revient. Nous nous proposons seulement de rappeler ici son attitude vis-à-vis des nations slaves et de la Pologne en particulier.

L'article de M. Milan Markovitch, *Alphonse Daudet et les Serbes*, publié dans la *Revue de littérature comparée* (tome XXI, 1947, p. 543-563) et fondé principalement sur le roman *Les Rois en exil*, nous semble, s'il s'agit des Slaves méridionaux, avoir épuisé la question (les articles de M. Markovitch, écrits en serbe et concernant le même sujet, sont cités dans *Bibliography of comparative literature* de F. Baldensperger et W.-F. Friederich, p. 699).

Daudet ne témoignait aux Russes aucune sympathie. Dans leur caractère national, ce qui le frappait avant tout, c'était leurs penchants marqués pour le « nihilisme », un « nihilisme » pris évidemment dans l'acception qu'on donnait à ce mot dans certains milieux occidentaux de l'époque. (2) On se rappelle l'épisode de *Tartarin sur les Alpes* qui a pour héros deux « nihilistes ». Quant au dernier roman de Daudet, *Soutien de famille* (1898), qui contient une critique véhémement des vices politiques de la III^e République (ce livre a, d'ailleurs, incliné le gouvernement français à renoncer au projet d'honorer la mort de Daudet par des obsèques nationales, cf. Lucien Daudet, *Lettres familiales d'Alphonse Daudet*, Plon, 1944, p. 220), l'auteur y fait intervenir plusieurs types de « nihilistes » russes : Mademoiselle Castagnozoff, « fille d'un grand marchand de grains d'Odessa..., lourde, courte, sans âge ni sexe, la peau fanée... » (p. 33-35), ainsi que le sinistre Lupniak, « un assassin authentique qui se glorifiait devant nous d'avoir mis le feu au château d'un général-gouverneur de district en Petite Russie et de l'avoir brûlé vif, lui, sa femme, ses trois enfants... » (p. 68).

Quand Daudet baptisa *Isba* un des pavillons de sa propriété de

aspects du problème litigieux de la collaboration littéraire de Paul Arène aux *Lettres*.

Le lecteur étranger — et sans doute plus d'un lecteur français — sont en droit d'attendre de la part de M. Yves Gandon des explications plus détaillées : l'auteur de la plaquette intitulée *Cent ans de jargon ou De l'écriture artiste au style canaille* (J. Haumont, 1951, p. 12) porte le jugement suivant sur l'art de l'auteur du *Nabab* : « Un des styles les plus détestables qui soient est celui d'Alphonse Daudet, avec sa sentimentalité de pacotille, ses phrases-lombrics, ses descriptions chahutées, ses exclamations, ses clins d'yeux et ses appels de pied au lecteur ».

(2) Pour comprendre l'expression *nihiliste* dans le sens où l'emploie Daudet, il sera utile de se reporter à l'article de Guy de Maupassant intitulé *L'invention du mot nihilisme*, publié dans *Le Gaulois* du 21 novembre 1880 et repris dans ses *Œuvres Complètes* (Librairie de France, tome XV, 1938, p. 35 et suiv.). L'auteur fait remarquer que Tourguénev sentait nettement monter en Russie la vague révolutionnaire et croître les influences des milieux d'extrême gauche : « Dans son roman *Pères et enfants* il constate la situation morale de cette secte naissante, et, pour la désigner clairement, il inventa un mot : *les nihilistes* » (cf. aussi, à ce sujet, la nécrologie de Tourguénev publiée par Maupassant dans *Le Gaulois* du 5 sept. 1883 (*Œuv. compl.* XV, 91).

Anatole Leroy-Beaulieu remarque avec raison que « peu de dénominations ont prêté à plus d'équivoque que ce terme de *nihilisme* » (cf. *L'Empire des Tsars et les Russes*, tome I, 1890, p. 182).

Champrosay, il ne le fit nullement par sympathie pour la langue russe, mais pour définir, conformément aux usages de l'époque, le style architectural de son pavillon. (3)

Lucien Daudet évoque aussi la « russophobie » de son père et mentionne l'antipathie qu'il ressentait à l'égard du tsar Alexandre III ; elle expliquerait, selon lui, le refus du romancier d'assister aux cérémonies d'inauguration du pont de Paris qui porte le nom du souverain russe (*Vie d'A. Daudet*, p. 269. (4)

L'attitude de Daudet vis-à-vis des lettres russes n'est pas facile à dégager. Dans son livre (*Quand vivait mon père*) Léon Daudet nous affirme que des œuvres de Tolstoï, telles que *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* étaient les livres de chevet du romancier. (5) Nous n'ignorons pas, d'autre part, que la seconde phase, la période « mystique » de la vie et de l'œuvre du grand Russe lui était demeurée plutôt étrangère ; c'est ainsi que dans *Soutien de famille* le verbe « tolstoïser » est employé plutôt dans un sens péjoratif.

On fait parfois allusion à l'aversion non déguisée dont Daudet aurait fait preuve à l'égard de l'œuvre de Dostoïevski (cf. Charles Mantoux, *Alphonse Daudet et la souffrance humaine*, Marseille, 1941, p. 267). Il convient peut-être de modifier cette opinion. Nous savons que le grand livre qu'est *Crime et châtiment* avait laissé à l'auteur de *Jack* une impression bouleversante, le faisant renoncer au projet d'un roman dont l'argument aurait été un fait divers réel qui n'était pas sans rappeler le crime perpétré par Raskolnikov (cf. Lucien Daudet, *Vie d'Alphonse Daudet*, p. 207). Dans *La petite paroisse* (édit. de 1895,

(3) Le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg attribue l'introduction de ce mot à Xavier de Maistre (2^e édition, 1950, p. 331) ; c'est aussi l'opinion de M. A. Dauzat (*Dict. étym.*, 7^e éd., p. 415).

Dans les souvenirs de Francis Jourdain qui viennent de paraître (*Né en 76*, Éd. du Pavillon, 1951, p. 99) l'auteur évoque : « ...l'Isba de Daudet — la maisonnette dans laquelle il allait quotidiennement se réfugier pour travailler. »

Pierre de La Gorce décrivant les pavillons construits pour loger l'Exposition Universelle de Paris, en 1867, nous parle « de toutes sortes de constructions, p.ex. des relais de poste ou isbas russes » (*Histoire du Second Empire*, tome V, 1901, p. 198).

(4) Cependant, Daudet s'intéressait vivement aux questions touchant la Russie et les Russes. En sa qualité de secrétaire du duc de Morny il avait, sans aucun doute, eu l'occasion de se familiariser avec ce sujet, d'autant plus que son patron avait épousé une aristocrate russe, la princesse Sophie Troubetskaïa. D'ailleurs, le duc de Morny fréquentait beaucoup l'aristocratie russe et polonaise (p.ex. le salon de la princesse Radziwiłł, née Oroussov) ; son mariage qui eut lieu à l'église catholique de Saint-Petersbourg fut célébré sous les auspices de l'archevêque de Mohylov, Mgr. Wacław Żyliński, prélat d'origine polonaise (cf. Robert Christophe, *Le duc de Morny*, Hachette, 1951, p. 133-154).

A propos du roman « russe » de Victor Cherbuliez, *Le comte Kostia*, il faut également noter l'enthousiasme que ce livre fit naître chez Daudet ; il l'exprima dans la *Chronique Rimée* (publiée dans le *Figaro* de mai et juin 1863, sous le pseudonyme de Jean Froissart ; cf. A. Daudet, *Œuvres complètes*, Éd. Ne Varietur, tome XII, 1930, I, p. 101).

(5) Cf. aussi Léon Daudet, *Souvenirs* (éd. Nouv. Librairie Nationale, tome I, 1920, p. 418).

p. 332 et suiv.) on peut lire une condamnation de la mauvaise influence qu'avaient sur l'esprit des lecteurs les romans de Dostoïevski : « Je lui en veux d'avoir mis la pitié russe à la mode..., j'entends cette pitié injuste qui ne va qu'aux coquins et auxourgandines, qui nous attendrit exclusivement sur les détresses du baigne et autres mauvais lieux, comme si le malheur n'était touchant que dans les crimes et dans l'abjection. C'est ce que j'appelle la pitié russe... ». En citant ce passage, on néglige souvent de lire la suite d'où il ressort clairement que Daudet ne voyait pas la source de cette « pitié russe » en Russie même, mais dans les œuvres d'écrivains français tels que Victor Hugo, Mme George Sand, Eugène Sue et d'autres hérauts de l'idéologie née de la révolution de 1848. (6)

Avec Tourguénev, Daudet avait noué des contacts assez resserrés et appréciait hautement ceux de ses romans qu'on avait traduits en français. On connaît son article sur Tourguénev, écrit en 1880 pour le *Century Magazine* de New-York et que nous pouvons aisément retrouver aujourd'hui dans ses *Quarante ans de Paris* (Genève, La Palatine, 1945, p. 267-278). Malheureusement l'amitié des deux écrivains n'avait guère de chances de durer et l'on ne saurait la comparer aux liens véritablement fraternels qui reliaient Flaubert à son « bon Moscove », connus d'autant mieux aujourd'hui que Gérard Gailly vient de publier *Lettres inédites de Gustave Flaubert à Tourguénéff* (Monaco, Edit. du Rocher, 1946). Les contacts de Daudet avec l'auteur des *Eaux printanières* eurent un triste épilogue : en 1888, un certain Isaac Pavlosky, secrétaire de Tourguénev s'était avisé de publier ce que son patron (mort en 1883) pensait de Daudet ; voici ce que l'on peut y lire : « Daudet ! quelle nullité !... il ne fait qu'imiter Dickens... et comme homme, quel caractère ! c'est un méridional très rusé et très pratique, un faux bon enfant qui sait fort bien faire ses affaires. » L'écrivain français réagit immédiatement en exprimant ses sentiments dans une note qu'il ajouta à son article sur Tourguénev, réimprimé en 1888 dans ses *Souvenirs d'un homme de lettres* : « Tourguénev, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout ; comme homme, le dernier des hommes... Je le vois dans ma maison, à ma table, le bon Slave, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... » (7)

**

Alphonse Daudet fit connaissance avec la question polonaise et les Polonais par l'intermédiaire de Mme Olympia Chodźko, dont il trans-

(6) Dans les *Petits Cahiers* de Daudet, on peut lire les deux appréciations suivantes de la mentalité russe : « Le Russe pousse son idée jusqu'aux plus extrêmes conséquences » (cf. *Œuvres complètes*, XVI, 296), et plus loin : « A côté de ces Slaves, nous sommes, nous du Midi de France, hermétiques à l'émeri, de vrais Saxons » (*ib.* XVI, II, p. 57).

(7) Rien de surprenant que le véhément Léon Daudet qualifie le romancier russe d'« homme perfide » (*Souvenirs*, Ed. Nouv. Libr. Nat., I, 1920, p. 418), d'individu « sournois et envieux », et même d'« assez mauvais bougre » (*Quand vivait mon père*, p. 16).

Cependant, on sait que plusieurs amis d'Alphonse Daudet ne prêtèrent,

crit le nom « Chodsko » (orthographe reprise, d'ailleurs, par presque tous les biographes du romancier) et qu'il persiste à appeler abusivement « Madame la comtesse », se conformant, sans le savoir peut-être; à l'observation de Balzac qui, dans *La cousine Bette*, fait déjà remarquer que, pour les Français, « tous les Polonais sont comtes ». (8)

Dans un feuilleton plein de verve, écrit en 1879 pour le périodique *Nouveau Temps* de Saint-Petersbourg et repris depuis dans son recueil *Trente ans de Paris* sous le titre *Les salons littéraires*, l'auteur de *Sapho* évoque, entre autres, « le salon de Madame la comtesse Chodsko » qui se trouvait « rue de Tournon au troisième, dans trois petites pièces froides et pauvres dont les fenêtres donnaient sur la cour ». A l'époque où paraissait son feuilleton, la maîtresse de maison vivait encore, ce qui n'empêcha pas Daudet de faire d'elle un portrait assez cruel : « Elle avait dû être fort belle : c'était maintenant une grande dame droite et sèche, à l'air dominateur et presque méchant ». Quant à son mari, l'érudit Léonard Chodźko, Daudet nous le montre comme « un bon vieux savant qu'on voyait peu et qui ne comptait guère », qui « à minuit sonnait, avec la régularité d'un coucou, apparaissait, un bougeoir à la main, sur la porte, promène sur la société un regard circulaire, baraguine d'un fort accent slave un *bonjour Moussiou* à des gens qu'on lui présente et qu'il ne connaît pas, puis disparaît mécaniquement, dans les plis d'une portière. »

Dans ses *Souvenirs d'un homme de lettres* Daudet évoque une fois de plus le salon de Madame Chodźko pour expliquer la genèse de son roman *Les Rois en exil*. En parlant des jeunes Polonais qui se préparent à partir le lendemain pour le front, il évoque « le bal polonais chez la comtesse Chodsko, bal de départ et d'adieu, donné en l'honneur de ces jeunes gens dont beaucoup ne devaient pas revenir ». M. Markovitch n'a pas oublié de citer ce passage, mais il fait erreur en pensant que le bal en question était donné dans le salon parisien des princes Czartoryski (cf. *Revue de littérature comparée*, 1947, p. 551). C'est autre part, dans un autre de ses ouvrages qu'Alphonse Daudet évoque l'hôtel des princes Czartoryski (l'hôtel Lambert) : dans *Soulien de famille* l'un des héros du livre, « indicateur » à la solde de la police russe, déclare : « ...j'ai eu des invitations pour les soirées de l'hôtel Czartoryski dans l'île Saint-Louis qu'on soupçonnait un centre nihiliste : je n'ai jamais rien pu découvrir » (éd. 1898, p. 278).

Daudet fait également allusion à des Polonais dans ses autres romans.

pas foi à l'authenticité des opinions de Tourguénev sur l'auteur de *Sapho* et y reconnurent des propos inventés de toutes pièces par Isaac Pavlosky (cf. *Œuvres complètes* d'A. Daudet, Ed. Ne Varietur, XII, 75-84).

(8) Dans son *Alphonse Daudet* (London, 1894, p. 180-181), M. Robert Harborough Sherard ne peut que répéter la fausse orthographe en écrivant « Madame Chodsko », qu'il évite cependant d'appeler « comtesse ». Il juge fort élogieusement les activités d'historien de son mari, mais lui donne à tort le prénom « James ».

De son côté, le professeur J.-H. Bornecque, dans l'ouvrage mentionné plus haut, reproduit l'erreur traditionnelle en parlant du « comte polonais Chodsko », nom qu'il orthographe soit « Chodsko » (168), soit « Chodszko » (169), bien que l'Index de son ouvrage nous donne la transcription exacte : « Chodźko » (532).

Dans *Les Rois en exil* (p. 303) il mentionne « un riche Polonais, le comte Potnicki » et dans *Soutien de famille* (p. 345), il introduit « une longue fille mince, les yeux pâles, le sourire méchant..., une Polonaise, de cette Pologne en trois morceaux... ».

Une opinion de Daudet sur la musique de Chopin se trouve dans les *Notes sur la vie* : « Dans la musique de Chopin, tous les traits rapides, contournés, enjolivés, semblent des brandebourgs : jolie musique à brandebourgs noirs » (éd. Ne Varietur, XVI, II, p. 12). Les « mazurkas de Chopin » sont mentionnées dans le roman *Soutien de famille*.

Daudet avait, semble-t-il, l'occasion de faire allusion aux Polonais dans ses *Lettres à un absent* qui datent de 1871 et concernent, entre autres, le siège de Paris et la Commune. Il y est question incidemment de « lanciers polonais », de « veste polonaise à brandebourgs » et de « mantes polonaises », mais l'auteur n'y cite pas un seul nom polonais. (9)

Dans l'histoire des relations d'Alphonse Daudet avec la Pologne et les Polonais, il faut surtout mettre en relief le rôle important que fut appelé à jouer dans les débuts parisiens du futur auteur du *Nabab* le salon de la rue de Tournon, puisque c'est dans cette demeure polonaise qu'il put connaître certains milieux littéraires et scientifiques de la capitale. Ce rôle a été également souligné dans l'article déjà cité plus haut de *Maintenant* (1948, p. 75) par M. Auriant qui compte, il est vrai, le salon des Chodźko au nombre des « salons comiques », mais mentionne cependant, comme fréquentant les réceptions qu'on y donnait, des personnalités qui ne furent pas sans exercer d'influence sur la carrière de Daudet. Le frère d'Alphonse et son contemporain, Ernest Daudet, n'a pas oublié, dans *Mon frère et moi, souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1882, p. 200), d'évoquer les soirées des Chodźko, mais Léon et Lucien, dans les biographies consacrées à leur père, les ont passées sous silence.

Pour terminer ces pages sur Daudet et la Pologne, est-il nécessaire de rappeler, lorsqu'il est question d'une propagande raisonnable de la Pologne en France, les grands mérites de ce Léonard Chodźko que l'auteur des *Lettres de mon moulin* a, nous venons de le voir, légèrement tourné en ridicule. Cet érudit a publié en France un grand nombre de livres et d'opuscules concernant l'histoire, la géographie et la politique ; parmi eux, il en est deux qu'il n'est pas rare de voir mentionner de nos jours : ce sont : le *Recueil des traités et conventions concernant la Pologne* publié (en collaboration avec le comte de Noailles) sous le pseudonyme du comte d'Angeberg, et *La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée*. Quant à la biographie du savant polonais, il est facile de la trouver aussi bien dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* (vol. IV, 168) que dans le *Dictionnaire Universel*

(9) On n'ignore pas que Daudet a assisté au début de la Commune; dans sa *Confession d'un Homme de trente ans*, il a tenu en effet à avouer « Si je n'ai pas crié : Vive la Commune !, il s'en est fallu de bien peu ». Les opinions du romancier sur la Commune de Paris ont été analysées par Y.-E. Clogenson (*op. cit.*, p. 31 et suiv.; 100 et suiv.) et par Yvonne Martinet (*La Jeunesse d'Alphonse Daudet*, 1939, p. 709).

des Contemporains de G. Vapereau (éd. 1880, I^{re} partie, 428-429). La dernière édition (1949) du *Nouveau Larousse Universel* cite, elle aussi, Léonard Chodźko, bien qu'elle passe sous silence les noms des autres membres connus de cette famille, jusqu'à celui d'Alexandre, orientaliste de talent et successeur de Mickiewicz à la chaire du Collège de France.

Comme le lecteur français aurait quelque difficulté à trouver des informations plus détaillées sur la personne de Mme Olympia Chodźko, nous citons dans l'« Appendice » l'essentiel de sa biographie, publiée dans le *Polski Słownik Biograficzny* (Dictionnaire Biographique Polonais, vol. III, 389-390).

HENRI MURGER

Dans son article sur *Les Salons littéraires*, publié en 1879 et repris en 1888 dans *Trente ans de Paris*, après avoir cité Henri Murger parmi ceux qui fréquentaient les soirées littéraires données rue de Tournon par Mme Olympe Chodźko, Alphonse Daudet ajoute : « Murger, disait-on, très impressionné de la comtesse polonaise, l'avait peinte dans sa *Madame Olympe* ». D'autres biographes de Murger répètent, après Daudet, cette information, cependant aucun d'eux n'apporte de preuves à l'appui de cette hypothèse. Il est indéniable que dans la nouvelle de Murger *Madame Olympe* (cf. *Scènes de la vie de jeunesse*, 1851, p. 193-271), on trouve plus d'un détail indiquant que l'auteur a pu penser, pour un de ses personnages, à l'historien Léonard Chodźko; il y est en effet question d'un érudit « qui se livrait à des travaux scientifiques et historiques » et « qui était toujours cloîtré dans sa bibliothèque ». Mais il est plus difficile d'établir si le portrait, qu'avait tracé de son héroïne l'écrivain, se rapporte à Mme Chodźko, et, dans l'affirmative, dans quelle mesure ce portrait se rapproche de la réalité, c'est-à-dire du modèle. Murger écrit que « Madame la comtesse Olympe était patronnesse de toutes les fêtes de bienfaisance », mais aussi « l'une des plus habiles ouvrières en scandale qui soit dans le monde », « une femme méchante », « un vrai brûlot diffamatoire »; non contente de calomnier, cette aventurière passait sa vie à courir les liaisons galantes de sorte que « pour elle, l'amour (était) devenu un art ».

Notons que dans le texte de sa nouvelle, Murger ne fait aucune allusion à la Pologne ni aux Polonais : Madame Olympe est de nationalité allemande, son mari, le savant historien, Hongrois.

Il nous est impossible d'établir aujourd'hui avec certitude si Murger a réellement fréquenté le salon de Madame Chodźko, nous savons toutefois par ailleurs qu'il a noué et entretenu avec les Russes et les Polonais des relations d'amitié. L'écrivain, dès son jeune âge, connut la vraie misère d'où il réussit à s'échapper en acceptant le poste de secrétaire (ou de copiste) que lui offrait le comte Jacques Tolstoï. On ne saurait dire exactement de quelle nature étaient les services demandés au jeune homme par son employeur, cependant nous n'ignorons pas aujourd'hui que le comte Tolstoï, peut-être écrivain de talent, n'avait pas choisi Paris uniquement comme lieu d'un séjour d'agrément ou d'études esthétiques. En effet, le gouvernement des Soviets a publié, en 1922, certains documents, gardés jusque-là dans les archives russes, d'où il ressort

clairement que le comte Tolstoï assumait à Paris les fonctions d'agent secret du gouvernement de Saint-Petersbourg. Dans les rapports, dus au zèle de l'aristocrate slave, nous pouvons lire quelques allusions à Murger où il est question de ses fonctions de « copiste » et de sa remarquable application au travail : « il vient chaque jour prendre mes ordres et exécuter mes commissions; je lui donne cent francs par mois; il est fort dévoué et utile, surtout au moment actuel. »

Ces révélations ont fait l'objet, dans les journaux littéraires de Paris, d'une vive discussion dont le but était d'établir quelle fut la nature exacte des services rendus par Murger à son protecteur russe. M. Boris Mirkine-Guetzévitch a accusé l'auteur des *Scènes de la vie de bohème* de s'être employé, au cours des dernières années de la Monarchie de Juillet, à recueillir pour le compte du gouvernement russe des informations sur l'atmosphère politique en France à la veille de la Révolution de 1848. Cependant Murger a trouvé aussitôt des défenseurs, en premier lieu M. G. Montorgueil, qui ont fait remarquer combien inexact était ce que Tolstoï savait sur son secrétaire (le diplomate prenait par exemple Murger pour « un intime de Victor Hugo et d'autres célébrités »), et en sont arrivés à conclure que le jeune homme, modeste copiste, ignorait tout des activités secrètes exercées par Tolstoï et que son travail, purement technique, se bornait à tenir à jour une partie de la correspondance de son patron. Cette opinion est partagée par deux des plus récents biographes de Murger, MM. Marius Boisson dans *Les Compagnons de la Bohème* (J. Tallandier, 1929, p.15-16) et André Warnod dans *La vraie Bohème de Henri Murger* (Paul Dupont, 1947, p. 41-47) (1).

(1) Cf. F. Zaidel et C. Krasnyi, *Rewolucija 1848 g. wo Francii : Donesenija J. Tolstogo* (Leningrad, 1925 ; sur Murger cf. p. 140-141), ainsi que E. Tarlé, *Donesenija J. Tolstogo iz Pariza w III Otdelenie Literaturnoe Nasledstwo*, tome 31-32, 1937 ; on n'y trouve aucune mention sur Murger, mais plusieurs remarques concernant l'émigration polonaise : Wladyslaw Zamoyski, Towianski, le général Skrzynecki et Mickiewicz, cf. p. 600-601, et Makryna Mieczyslawska, p. 607-608.

Sur le rapport du comte Tolstoï concernant l'instruction publique en France en 1842, cf. André Mazon, dans les *Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle*, 1914, p. 65-73.

Notons que les amis de Murger étaient au courant du poste qu'il occupait chez son mécène russe. Dans *Souvenirs et portraits de jeunesse* (1872), Champfleury définit brièvement le comte Tolstoï comme « un grand personnage russe » (p. 93) et A. Schatné (dans ses *Souvenirs de Schannard*, 1886) comme « un philologue distingué » (p. 166).

Cependant Murger ne semble pas s'être signalé par un mépris excessif pour l'argent, même s'il lui fallait pour le gagner mettre son talent au service d'un régime d'oppression, en ce temps où tant d'écrivains préparaient le « Printemps des Peuples ». En effet, Murger composa, en 1841, à l'occasion du mariage du fils du tsar Nicolas avec la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt, un long poème panégyrique qui ne fut tiré, il est vrai, qu'à quelques exemplaires; son titre était : *À Sa Majesté l'Empereur Nicolas, autocrate de toutes les Russies*. A propos de ce poème et de la récompense attribuée à Murger, cf. l'article de Pierre Dufay dans le *Mercure de France* du 1^{er} avril 1922 (p. 38) et le livre d'André Warnod (*op. cit.* p. 93-99).

On sait d'ailleurs que Henri Murger était sincèrement épouvanté par les succès des hommes en blouse en train de faire la révolution de 1848 ;

Parmi les nombreux amis de Henri Murger, il y a eu un Polonais, authentique à ce qu'il paraît, dont on n'a point conservé le nom, mais que les biographes de l'écrivain s'accordent à désigner par le prénom de « Karol », forme polonaise de « Charles ». A. Schanne, après avoir constaté qu'il était « d'origine slave par sa mère », le baptise « professeur de moka », car il avait appris à ses amis à savourer du café qu'il savait préparer à merveille (2); l'auteur ajoute qu'« il est mort à Constantinople, comme magister de lecture et d'écriture » (*op. cit.*, p. 53-54). M. Georges Montorgueil évoque, lui aussi, « cet indéfinissable personnage, Karol, de nationalité imprécise, juif errant de l'impécuniosité », et ajoute : « peut-être avait-il fabriqué de la fausse-monnaie » (*op. cit.*, p. 124). (3)

On peut retrouver à peu près les mêmes informations chez M. Boisson (*op. cit.*, p. 14-25) qui définit le Polonais comme « un type achevé de bohème authentique », et chez A. Warnod (*op. cit.*, p. 131-132 et 212), tandis que dans leur ouvrage, *The Legend of the Latin Quarter : Henry Murger and the birth of Bohemia* (London, W.H. Allen, 1946, p. 48-61), MM. A. Moss et E. Marve nous apportent à ce sujet de plus amples détails : ils nous apprennent entre autres que « Karol was working on a masterpiece to be entitled : *Poland, my Poland !* », et parlent de l'amitié que nourrissait pour Karol le fameux photographe et aéronaute Nadar (de son vrai nom Félix Tournachon) qui jouait à l'époque un certain rôle parmi le petit groupe des « Buveurs d'Eau », fréquenté assidûment par Murger. Nadar, influencé par Karol, « spoke — comme le constatent nos deux érudits anglais — on the wrongs of Poland until all the other drinkers were weary of the subject » (*op. cit.*, p. 52, cf. aussi p. 101-102).

CHARLES BAUDELAIRE

Dans son ouvrage sur *Les Écrivains devant la Révolution de 1848* (PUF, 1948), M. Jean Pommier ne fait pas allusion à Baudelaire, jugeant, sans doute, que le rôle assez peu important que le poète eut à jouer au cours de la Révolution de Février n'eut pas de répercussions notables sur son œuvre littéraire. L'éminent spécialiste de Baudelaire a eu, certes, raison de ne pas trop insister sur les opinions politiques du poète. On n'ignore pas, cependant, que Baudelaire a approché d'assez près la politique et qu'il tenait à se faire dans cette matière une opinion personnelle. Le paragraphe de *Mon cœur mis à nu*, qui commence par les mots « Mon ivresse en 1848... », a été cité maintes fois, et l'on pourrait aisément retrouver divers passages touchant à la politique dans les autres écrits

à cette époque, il confiait à son ami, Philibert Audebrand, ce qui suit : « Mon cher, si l'on formait dans la ville un arrondissement qui serait uniquement habité par des réactionnaires, j'irais y poser mon nid »

(2) Docteur Cabanès, dans son livre *Autour de la vie de Bohème* (1938, p. 45 et ss.), dans le chapitre : « Quelle était la maladie de Murger », remarque que l'écrivain « pour entretenir sa veille, usait du café jusqu'à l'abus », et conclut que « le caféisme, c'est-à-dire l'intoxication par le café, ne fut pas sans influence sur la maladie, dont il allait être atteint, et sur sa mort prématurée ».

(3) Dans sa thèse de doctorat sur *La Jeunesse d'Alphonse Daudet* (1939, p. 226), Mlle Yvonne Martinet reprend à son compte cette dernière hypothèse.

du poète ; il suffit de citer M. Henri Peyre qui en a rassemblé un certain nombre, sous le titre général de « Politique, Démocratie, Progrès, France », dans un des chapitres de son anthologie des *Pensées de Baudelaire* (J. Corti, 1951, p. 71-78), ainsi que MM. Jacques Crépet et Georges Blin qui ont consacré aux idées politiques de l'écrivain un commentaire exhaustif, contenu dans les « Notes » aux *Journaux Intimes (Fusées, Mon cœur mis à nu, Carnet)* de Baudelaire (J. Corti, 1949, p. 214, 218).

Les matériaux, rassemblés et publiés par MM. J. Mouquet et W.-T. Bandy dans leur ouvrage sur *Baudelaire en 1848* (Emile-Paul, 1946), ne semblent guère avoir ajouté d'éléments nouveaux à tout ce que nous savions déjà de l'attitude du poète au cours des événements de 1848. (1)

Cependant les auteurs ont eu l'heureuse idée de nous faire connaître la série d'articles retrouvés dans les douze numéros de *La Tribune Nationale*, organe dont, au cours des mois d'avril à juin 1848, Baudelaire (on peut lire son nom imprimé sur la manchette) fut secrétaire de la rédaction. Il est moins facile d'établir quels sont, parmi les articles réimprimés, ceux où nous serions en droit de reconnaître la « griffe » du poète. En effet, lorsqu'ils ont reproduit les articles en question, les éditeurs se sont fondés plutôt sur leur intuition que sur des données objectives.

L'attention du lecteur polonais sera sollicitée avant tout par l'article du vendredi 26 mai 1848, dans lequel Lamartine est l'objet de violentes critiques à propos de son attitude empreinte de soi-disant amitié pour la Pologne. Voici le passage en question :

« Reste la Pologne que vous voulez reconstituer ; mais c'est ici surtout que vous devez au pays des explications catégoriques.

Quand on a l'honneur de parler à une assemblée souveraine et que de la décision qu'on lui demande peut sortir l'embrasement du monde, on lui doit la vérité tout entière.

Pourquoi n'avez-vous pas dit pour quelle Pologne vous allez engager au moins la force morale de la France ? Pour quelle Pologne vous allez nous tenir en armes ? Est-ce pour la Pologne des serfs à émanciper ? Est-ce pour la Pologne des seigneurs à réintégrer dans leur patrie et dans leurs droits féodaux ?

Si c'est pour les serfs polonais, retenez vos négociateurs et au besoin vos armées prêtes à partir, car les serfs polonais répudient votre intervention. Ignorez-vous qu'ils n'attendent que de la création d'un empire slave cette émancipation que l'empereur Nicolas leur donnera comme vous et mieux que vous, avec les seigneurs de moins ?

Si ce sont les émigrés dont vous poursuivez la réintégration, étrange système que celui qui vous fera, au nom de la République française, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, soulever la guerre européenne, et compromettre l'or et le sang de la France pour l'établissement d'une féodalité polonaise. »

Les éditeurs de ce texte ne l'attribuent pas à Baudelaire, cependant un fait demeure certain : ce sont MM. Cajani, administrateur, et Baudelaire, secrétaire de la rédaction, qui, comme l'indique la manchette, ont pris la responsabilité de ce numéro du journal.

(1) Cf. François Porché, *Baudelaire : Histoire d'une âme* (Flammarion, 1944, p. 126 et ss.) ; D.O. Evans, *Le socialisme romantique* (M. Rivière, 1948, p. 44) ; J.V.D. Linden, *Revue d'histoire littéraire de la France* (1947, p. 276-277) ; Henri Peyre, *Connaissance de Baudelaire* (J. Corti, 1951, p. 58) ; *Maintenant* n^{os} 9-10 (cahier consacré à la Révolution de 1848), *passim* (cf. l'Index, p. 502).

Dans l'édition des *Œuvres complètes* de Charles Baudelaire, publiée par la librairie L. Conard, ont paru, en 1947 et 1948, les quatre volumes de sa *Correspondance générale*, recueillie, classée et annotée par Jacques Crépet. Dans cette correspondance, les allusions se rapportant à la Pologne et aux Polonais sont fort rares. Nous allons les commenter brièvement au cours de cet article. A deux reprises, dans sa lettre du 30 déc. 1858, adressée à Poulet-Malassis, et dans celle du 1^{er} janvier 1859, écrite à Alphonse de Calonné (*Correspondance*, II 248-249 et 251-252), l'auteur des *Fleurs du Mal* évoque les ennuis qu'a causés à Poulet-Malassis, en sa qualité de libraire-éditeur, ainsi qu'à Louis Lacour, auteur des commentaires, la publication, entreprise en 1858, des *Mémoires du Duc de Lauzun*. Ladite édition, la première qui soit « conforme au manuscrit », avait non seulement essuyé le feu de critiques particulièrement sévères qui lui reprochaient de donner en pâture au public des détails outrageants « pour la morale et les bonnes mœurs », mais encore incité la famille des princes Czartoryski, résidant en Ile-Saint-Louis, à l'Hôtel Lambert, à intenter aux éditeurs un procès en diffamation : ceux-ci, au dire des demandeurs, avaient par leur publication manqué gravement à la mémoire de la princesse Isabelle Czartoryska, née Fleming (1746-1835), femme du Général-staroste des Terres de Podolie et mère du prince Adam, qui, prétendant au trône de Pologne, fut incontestablement l'une des personnalités le plus marquantes de l'émigration polonaise en France.

Nous nous dispenserons d'entrer dans le détail de cette affaire, très peu importante en soi, d'autant plus que les curieux pourront trouver toutes précisions voulues aussi bien dans la préface — intitulée « Tribulations d'un éditeur », que Louis Lacour avait écrite pour la seconde édition des *Mémoires* incriminés, que dans l'ouvrage *Autour de Baudelaire* de Pierre Dufay, où l'on trouve, entre autres, une caractéristique de l'ami que fut pour Baudelaire Poulet-Malassis (Paris 1931, éd. du Cabinet du Livre, p. 57 et ss.) et, enfin, dans le commentaire de Jacques Crépet pour l'édition de la *Correspondance générale* du poète (cf. aussi P. Josserand dans le *Mercur de France*, 1^{er} juillet 1937, p. 80-85).

Il subsiste pourtant certains points de détail qui appellent des précisions. Des commentaires publiés par J. Crépet il ressort que c'est dans l'édition de 1858 des fameux *Mémoires du Duc de Lauzun* qu'« étaient donnés, pour la première fois, les noms de certaines grandes dames qui avaient accueilli les hommages de leur auteur ». Pourtant la première édition des *Mémoires*, faite par Barrois l'Ainé en 1822, imprimait déjà en toutes lettres le nom de la princesse « Chartoriska », celui de l'ambassadeur Reppine, etc. (p. 118 et ss., 169 et ss.). Il était donc naturel que toutes les éditions ultérieures du fameux ouvrage reproduisissent également sans abréviations les noms propres mentionnés par le mémorialiste. (2)

(2) a) *Mémoires de Lauzun*, éd. Les Œuvres galantes (1923, p. 95 et ss.); b) l'édition préparée par Edmond Pilon (H. Jonquières et C^e, 1928, p. 116 et ss.); c) l'édition faite par Albert Flament (Firmin-Didot, 1929, p. XV et ss.).

Voici comment Baudelaire, dans sa lettre du 1^{er} janvier 1859 à Alphonse de Calonne, commente l'attitude adoptée par les fils du prince Adam Czartoryski : « Comment des jeunes gens aussi haut placés ne comprennent-ils pas que personne ne trouvera déraisonnable que leur grand-mère ait aimé un officier français ? Cela ne déshonore pas ». Le poète des *Fleurs du Mal* n'a pas discerné, semble-t-il, les véritables motifs de l'assignation intentée par la famille des princes polonais contre son éditeur. Nous ne croyons pas qu'il s'agit des passages évoquant la liaison de la belle princesse avec Lauzun, mais plutôt de ceux rappelant les relations assez cordiales qu'entretenait, selon le mémorialiste, la puissante famille des Czartoryski avec Repnine, l'ambassadeur de Catherine II à Varsovie, qui était tombé amoureux fou de la princesse Isabelle.

Notons enfin que les historiens français sont loin d'être les seuls à nous avoir entretenu ouvertement des aventures galantes de l'aristocrate polonaise (3) ; les érudits de Pologne n'ont pas jugé nécessaire, eux non plus, de passer sous silence la jeunesse romanesque de la princesse Isabelle (4) qui d'ailleurs devint plus tard une respectable matrone, épouse et mère de famille accomplie, modèle des femmes patriotes polonaises.

**

Nous trouvons, dans une lettre que Baudelaire adressait le 24 septembre 1853 à Narcisse Ancelle (*Correspondance générale*, I 216-217) un passage qui présente bien plus d'intérêt à nos yeux, puisqu'il se rapporte à la personne du philosophe polonais Joseph-Marie Hoene-Wroński. En voici le texte exact :

« ...Pourriez-vous me rendre le service suivant ? J'ai besoin de faire quelques recherches relatives à certaines parties des doctrines de Wronski. Vous savez que ses livres sont introuvables. Pourriez-vous les emprunter à Mme Wronski pour *une quinzaine* de jours ? Vous pourriez dire que c'est pour un de vos amis qui a une grande curiosité de ces matières, et dans le cas où Mme Wronski refuserait de les prêter, lui demander si elle veut les vendre. Comme je suis sans le sol, vous auriez, dans ce cas, la bonté de *répondre de ma solvabilité*.

Les livres en question sont : *Réforme du savoir humain*, deux volumes in-4°. Un des volumes contient la partie mathématique, l'autre, la philosophie.

Notons d'autre part que l'édition de 1858, qui valut à Poulet Malassis un procès, aussi bien que celle de 1928, présentée par Edmond Pilon, ont, pour toutes les précisions touchant la famille Czartoryski, eu recours aux ouvrages historiques de Léonard Chodźko.

(3) Cf. la préface d'Edmond Pilon à son édition des *Mémoires* ou la monographie sur *Le Duc de Lauzun* que nous devons à la plume de R. de Gontaut-Biron (Plon, 1937, p. 33-48). Le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* (1869, tome V 739) mentionne dans l'article, consacré à la famille Czartoryski, les passages des *Mémoires de Lauzun* touchant la princesse Isabelle et Repnine.

(4) Cf. p. ex. le *Polski Słownik Biograficzny* (1938, t. IV 242) qui cite la première édition (de 1822) des *Mémoires de Lauzun* comme source pouvant servir à l'histoire des jeunes années de la princesse. Voir aussi *Adam Czartoryski* de Marcei Handelman (édition posthume, Varsovie 1948, tome I, p. 9 et ss.) où l'on trouve une excellente caractéristique des mœurs corrompues de la haute société européenne au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle; voir également *Księżę Adam* (Le prince Adam) de Marian Kukiel (Paris 1950, p. 13) dont l'auteur rappelle que la princesse avait été dans sa jeunesse « l'héroïne de tristes liaisons ».

En second lieu : *La Théorie mathématique de l'Économie politique*. Remarquez bien que tel n'est point le titre de l'ouvrage. Je sais seulement qu'un des ouvrages de Wronski contient la *théorie en question*. Je crois que c'est contenu dans une brochure in-4°. Mais il me semble que Mme Wronski doit deviner de quel ouvrage j'ai besoin. Enfin, demandez à Mme Wronski comment, *généralement*, on doit s'y prendre pour se procurer des ouvrages de son mari, par exemple *Le secret politique de Napoléon et Le faux napoléonisme*. »

Dès avril 1928, dans un article publié en polonais dans la revue *Przełqd Współczesny* (tome XXV, p. 3-22), Fernand Baldensperger, le grand spécialiste des littératures comparées, avait attiré (p. 18-20) l'attention sur la lettre en question, témoignage de la curiosité que Baudelaire portait à la philosophie de Hoene-Wronski. Ce problème a été également traité par J. Crépet et G. Blin dans leurs savants commentaires à l'édition des *Journaux intimes* (José Corti, 1947, p. 217 et 404); par Benjamin Fondane dans son *Baudelaire et l'expérience du gouffre* (P. Seghers, 1947, p. 98); par J. Mouquet et W.-T. Bandy dans *Baudelaire en 1848* (Emile-Paul, 1946, p. 46) et, enfin, de la manière la plus détaillée, par A. Rolland de Renévillle dans une étude publiée dans *Les Cahiers d'Hermès* (La Colombe, 1947, tome I, p. 176-179).

ETUDES SUR LE SECOND EMPIRE

1) Marcel BLANCHARD, *Le Second Empire* (Collection Armand Colin, n° 258, 1950).

L'auteur nous avertit, dès son avant-propos, qu'à son avis « l'essentiel pour l'histoire est moins d'être impartial que d'être sincère » (1), il juge donc quelquefois les événements du point de vue subjectif; il admire Napoléon III pour avoir fait progresser « l'équipement matériel et le développement industriel » de la France (2) mais confesse « une détestation résolue pour sa politique extérieure, mal définie et mal assise et aux conséquences à jamais déplorables pour la patrie française ».

Les remarques de M. Blanchard sur l'attitude de Napoléon III à l'égard de la question polonaise ne sortent pas des cadres traditionnels (p. 79 et 154-155).

(1) Cf. l'aveu de M. Henri Guillemin : « Ce livre est véridique. Je me suis appliqué à ce qu'il le fût minutieusement. Il n'est pas impartial. D'historien sans partialité, je n'en connais point lorsqu'il s'agit d'événements qui n'ont pas cessé de nous concerner ». (*Le Coup du 2 Décembre*, Gallimard, 1951, avant-propos).

(2) Il fait pourtant remarquer que la classe ouvrière n'a pas été gagnée aux idées du nouveau régime (p. 150-153). On trouvera, dans ce domaine, des matériaux abondants dans l'ouvrage de M. Georges Duvéau, *La vie ouvrière en France sous le Second Empire* (Gallimard, 1946) dont voici la conclusion : « L'Empereur voudrait gouverner pour les masses et avec l'aide des masses, il a lui-même gardé les traditions de 1789; mais, non sans raison, il se préoccupe du loyalisme de la classe ouvrière et, finalement, il bride les ouvriers plutôt qu'il ne collabore avec eux. Il souhaite les instruire, car il est homme de progrès, mais il redoute une instruction de caractère strictement laïque, celle-ci risquant de rendre les masses rebelles au pouvoir. » (p. 549.)

Cf. l'opinion de M. H. Guillemin (*op. cit.*, p. 436) : « Le gang de Napoléon III eût été impuissant s'il n'avait su se faire admettre, se faire porter par les possédants qui virent en lui une *bande*, certes coûteuse,

2) Maurice ALLEM, *La Vie quotidienne sous le Second Empire* (Hachette, 1948).

L'auteur n'a pas consacré dans son ouvrage de chapitre spécial au problème des étrangers établis en France à cette époque. Les Polonais reconnaissent volontiers pour compatriote un certain Sikorski qui, à côté d'un nommé Schumacher, « était parmi les bottiers les plus réputés » (p. 136) (3), en revanche, ils préfèrent n'avoir rien de commun avec la fameuse Thérèse Lachmann, Mme de Païva, appelée plutôt par tout le monde *la Païva*, celle qui devait épouser plus tard le comte prussien Guido Henckel von Donnersmarck. Propriétaire d'un luxueux hôtel particulier, situé en bordure des Champs-Élysées, elle avait connu intimement de nombreux gens de lettres parisiens (Th. Gautier, Sainte-Beuve, Taine, Ponsard, Augier parmi d'autres), mais n'en négligeait pas pour autant les intrigues politiques et peut-être même servait d'agent secret (cf. le roman de Léon Daudet, *Le Drame des Jardies*, 1924). Née à Odessa ou à Moscou, il est fort douteux que la Païva ait été « une juive polonaise », comme le suggère M. Allem. (4)

3) Charles-H. POUTHAS, *Démocratie et capitalisme* (Collection *Peuples et Civilisations*, Alcan 1941, 2^e édition, 1948).

L'ouvrage concerne la période 1840-1860, et on n'y trouve que peu d'allusions à la guerre de Crimée (p. 492 et 494). La question polonaise est, d'après le prof. Pouthas, « l'un des problèmes éternels » qui se sont posés au cours du XIX^e siècle (p. 74), et le nom de « la Pologne » est un des « noms magiques » dans l'histoire des partis politiques français (p. 101).

mais prête à tout et capable de leur procurer ce qu'ils cherchaient anxieusement depuis février 1848 : un gouvernement *fort* qui rétablît *sur ses bases la société ébranlée*, autrement dit qui leur procurât le silence obéissant et le travail à bon marché de cette classe ouvrière faite pour assurer leur opulence. »

(3) Il est vrai que Sikorski n'est pas mentionné dans la liste des « bottiers à la mode », dressée par Henri d'Almèras (*La Vie parisienne sous le Second Empire*, A. Michel, 1933, p. 105) qui, par contre, consacre quatre pages (375-378) au réfugié polonais, Markowski (mort en 1882), qui, en qualité de professeur de danse, était connu dans tout Paris sous Napoléon III.

(4) Cf. la note de M. Daniel Halévy, insérée dans le tome I^{er} des *Carnets* de Ludovic Halévy (1935, p. 77). Le commentateur fait venir la Païva de Moscou et, s'il nomme le comte von Donnersmarck « un grand seigneur de Pologne », il prend évidemment en considération le fief silésien de l'aristocrate allemand. Il est vrai que von Donnersmarck épousa en deuxièmes noces une Polonaise « agréable et fine » d'après le témoignage d'Elisabeth de Clermont-Tonnerre (*Mémoires*, tome II, 1929, p. 16-17).

Sur la Païva cf. encore Frédéric Loliée, *La Païva — la légende et l'histoire* (Tallandier, 1920; « une juive moscovite », p. 9; « elle aurait vu le jour à Moscou », p. 10; cependant, dans *La Fête impériale*, Tallandier, 1935, : « une juive polonaise née sur les confins de la Prusse et de la Russie », p. 97); cf. aussi Gaston Jollivet, *Souvenirs de la vie de plaisir sous le Second Empire* (Tallandier, 1927, p. 156 ss.); Marcel Boulenger, *La Païva* (édit. M. P. Trémois, 1930; « elle naquit dans le ghetto de Moscou », p. 10).

4) Paul HENRY, *Napoléon III et les peuples* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont, fascicule II, 1943).

L'auteur, grand spécialiste du problème des nationalités (cf. à ce sujet son petit ouvrage publié, en 1937, chez Armand Colin) ainsi que des questions concernant les origines du royaume de Roumanie (cf. sa thèse sur *L'abdication du prince Cuza et l'avènement de la dynastie des Hohenzollern au trône de Roumanie*, Alcan, 1930), nous propose dans son livre un essai d'appréciation critique de la politique adoptée par Napoléon III à l'égard des peuples italien, roumain, allemand, grec et polonais. M. Paul Henry n'a pas adopté les thèses hardies de M. Gheorge Bratianu (*Napoléon III et les nationalités*, Droz, 1934, qui considère l'aide accordée par l'empereur aux nations assoiffées d'indépendance et mûries déjà pour leur unité nationale comme la ligne de force de sa politique et même comme un des buts essentiels de son règne, but que le monarque n'avait pas réussi à atteindre, étant donné les inconséquences et le caractère indécis de ses actes) — il étudie cependant avec sympathie les efforts faits dans ce domaine par les gouvernements successifs du Second Empire, mais n'est pas d'accord avec les historiens qui voient dans la protection accordée aux nationalités opprimées d'Europe une des causes principales de la chute de l'Empire en 1870.

M. P. Henry a consacré à la question polonaise de nombreuses pages où nos tendances patriotiques sont analysées avec une évidente bienveillance. Il considère Alexandre Walewski, ministre des Affaires Etrangères, avant tout comme un Polonais, en faisant ressortir que celui-ci « désirait faire quelque chose pour sa patrie, la Pologne » (p. 50).

5) Pierre RENOUVIN, *La Politique extérieure du Second Empire* (ouvrage dactylographié, publié en 1940). Cf. p. 86-90 et 223 : la question polonaise et le Second Empire (« sauf quelques vagues démarches diplomatiques, les Polonais n'ont eu aucun appui », p. 90; « dans la question polonaise, la politique de Napoléon III se traduit par des paroles, mais par aucun acte effectif », p. 93).

6) Adrien DANSETTE, *Deuxième République et Second Empire* (A. Fayard, 1942); la Pologne a été abandonnée, cependant que « l'Italie était autrement chère à Napoléon III » (p. 184). Sur la question polonaise en 1863, cf. également p. 272-274.

*
**

Voici trois monographies consacrées à trois éminents collaborateurs de Napoléon III, et conçues toutes trois sinon dans un esprit apologétique, du moins avec la ferme intention de mettre en relief les éléments positifs de leur activité ministérielle et de trouver, lorsqu'il s'agit des erreurs qu'ils ont pu commettre, des circonstances atténuantes.

1) Robert SCHNERB, *Rouher et le Second Empire* (A. Colin, 1949).

Rouher critique, en 1863, *Le Moniteur* qui avait, avec l'autorisation de Drouyn de Lhuys, publié un communiqué du Comité national polonais (p. 131), et repousse, en janvier 1864, le risque d'une rupture avec la Russie à propos de la question polonaise (p. 179). Son arrivée au ministère d'État coïncide avec la chute de Walewski qui, lui, était enclin à entreprendre une action en faveur de la Pologne. Rouher écrivit au

ministre démissionnaire à ce sujet que « la guerre, quelle qu'elle soit, n'est du goût ni de la bourgeoisie ni des populations des campagnes... et que la Chambre... a les plus profondes répugnances pour elle » (p. 179-180). Avec Baroche, Rouher prit part à l'interrogatoire de Berezowski, immédiatement après l'attentat du 6 juin 1867, et en porta le résultat à Napoléon III et Alexandre II (p. 196).

Sa fille, Louise Rouher, mariée au baron de Baulny, savait « huit langues dont l'hébreu » (p. 290) et avait publié une version française de *Quo Vadis* de Sienkiewicz (1).

Nous ne saurions donner ici de plus amples précisions à propos de la remarque de M. R. Schnerb qui la concerne : « Elle traduit des romans français dans un journal polonais de Varsovie » (p. 290).

2) Pierre SAINT-MARC, *Emile Ollivier : 1825-1913* (Plon 1950).

L'auteur nous fait suivre par le détail la vie et les actes de celui qui fut « brillant avocat, sociologue averti, homme politique d'une immense culture et d'une admirable éloquence, animé des idées les plus généreuses, écrivain de race et historien remarquable ». L'ouvrage passe sous silence les opinions d'Ollivier touchant la Pologne et la question polonaise, mais évoque (p. 3) les sentiments polonophiles du père de l'homme d'État, Démosthène (1799-1884). Cependant le vif intérêt que le dernier président du Conseil du Second Empire avait toujours porté à la cause polonaise est généralement connu (bien que cet intérêt ne fût pas accompagné de sentiments bienveillants pour les aspirations polonaises) : il suffit de rappeler les nombreux passages se rapportant à ce problème dans sa grande monographie sur *L'Empire libéral*, par exemple les passages consacrés dans les volumes I et II à l'insurrection polonaise de 1830 et, surtout, dans le vol. VI (1901), les centaines de pages où sont longuement analysées l'insurrection de janvier et la question polonaise au cours des années 1863 et 1864. (2)

(1) Cette traduction a paru par extraits dans *Le Correspondant* (années 1896 et 1897) et, sous forme de livre, a été éditée à Einsiedeln (Suisse) en 1900 et illustrée par un dessinateur viennois, M. Rothang (cf. Maria Kosko, *La Fortune de « Quo Vadis » en France*, Paris 1935, p. 43). Mme Rouher de Baulny a traduit également le curieux *Journal* de Françoise Krasińska, datant de la moitié du XVIII^e siècle (éd. Emile-Paul, 1903), ainsi qu'une des nouvelles de Sienkiewicz : *Sur ses pas (Pójdźmy za Nim)*, publiée dans *Le Correspondant* de 1894.

(2) Nous choisirons, au hasard, une caractéristique des nobles polonais : « la noblesse polonaise charmante, spirituelle, héroïque, non moins ignorante, sensuelle, privée de bon sens » (VI 40); le jugement sévère qu'il porte sur l'insurrection de 1863 : « Voilà ce qu'a gagné la Pologne à écouter les émigrés et les révolutionnaires » (VI 485); l'approbation donnée à la politique du comte Aleksander Wielopolski : « La Pologne ne sera rachetée de son erreur de 1863 que quand elle aura élevé une statue à ce grand homme sur la plus belle place de Varsovie; il était dans le vrai en considérant l'union avec la Russie comme la seule garantie contre le péril véritable de la Pologne, la germanisation » (VI 486).

La publication de ce volume de *L'Empire libéral* excita l'indignation et de vives protestations de bien des Polonais, surtout des réfugiés polonais en France (cf. *Bulletin Polonais*, Paris, du 15 décembre 1901, p. 319-323).

3) Constantin de GRUNWALD, *Le Duc de Gramont : gentilhomme et diplomate* (Hachette, 1950).

Cet ouvrage tient plus de l'histoire diplomatique que de la biographie. M. de Grunwald trace un tableau synthétique de la politique étrangère du Second Empire et essaie de démontrer que Gramont n'a nullement été le principal responsable de la déclaration de guerre en 1870, mais a servi de bouc émissaire pour disculper les véritables auteurs de cette aventure désastreuse.

Au sujet de l'action de Napoléon III en faveur des insurgés polonais, et de la duplicité de la diplomatie autrichienne en 1863, cf. le jugement de Grunwald, p. 140-141. L'auteur mentionne les entretiens de Gramont, alors ambassadeur à Vienne, avec le prince Léon Sapieha et le comte Adam Potocki (p. 236) et attire l'attention du lecteur sur la personne de Julien Klaczko (p. 248).

VICTOR DURUY (1811-1894)

Dans son ouvrage sur *Deuxième République et Second Empire* (A. Fayard, 1942, p. 231), M. Adrien Dansette présente l'ensemble des réformes scolaires réalisées par Victor Duruy comme « une œuvre immense » et appelle leur initiateur « le plus grand ministre de l'Instruction Publique du XIX^e siècle ». C'est avec une sympathie non moins prononcée que, dans son livre consacré à *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant le Second Empire* (Domat, 1948, p. 39), M. Georges Duveau apprécie les activités de l'historien-ministre ; ayant cité l'une après l'autre les principales initiatives de Duruy — telles que « l'enseignement spécial », destiné aux jeunes gens désireux de faire une carrière commerciale ou industrielle, ainsi que l'enseignement laïque pour jeunes filles, innovation vivement critiquée par le clergé français avec Mgr Dupanloup en tête (1), il ajoute : « Duruy est populaire auprès d'un grand nombre d'ouvriers (...), il n'est certes pas *peuple* par ses manières, mais il peut penser *peuple*... , il possède un instinct populaire assez sûr » (2)

Victor Duruy comptait au nombre des amis sincères de Pologne. C'est lui qui est à l'origine du décret du 8 avril 1865, par lequel l'École Polonaise des Batignolles fut reconnue comme « établissement d'utilité

(1) Dans *Monsieur Fabre*, le film d'Henri Diamant-Berger présenté sur les écrans parisiens à l'automne 1951, signalons un épisode de la vie du célèbre entomologiste français qui demeure lié à la période de son enseignement à Avignon et aux réformes du ministre Duruy : après la chute du Second Empire, le directeur du collège et certains conseillers municipaux s'érigent en censeurs de la méthode pédagogique de Fabre, décidément trop laïque à leur gré et contraire à la tradition nationale et religieuse ; en définitive, ils le contraignent à démissionner.

(2) On trouvera dans les *Lettres à la Princesse de Sainte-Beuve* (1873) plusieurs énonciations au sujet de Duruy — ministre ; elles sont plutôt défavorables au commencement (p. 79) pour devenir élogieuses ensuite (en 1865, cf. p. 142, 173 et 186). Et voici ce qu'en dit André Bellessort : « Duruy a été le plus grand ministre de l'Instruction publique que nous ayons eu depuis 1848 » (*La Société française sous Napoléon III*, 1932, p. 109).

publique » ; c'est lui également qui, ainsi que le relate Arsène Houssaye, fut un partisan chaleureux de la création « entre l'Allemagne et la Russie d'un État-tampon qui eût été la Pologne reconstituée et neutralisée » (cf. *Le Journal* du 2 décembre 1894). (3)

A l'occasion de sa mort, survenue le 25 novembre 1894, le *Bulletin Polonais* de Paris (n° du 15 décembre 1894, p. 277-278) a cité le discours que le savant historien avait prononcé au mois d'août 1861, au cours de la cérémonie annuelle de la distribution des prix à l'École Polonaise des Batignolles, discours où, évoquant les manifestations patriotiques qui venaient de se dérouler à Varsovie, Duruy avait exprimé la grande sympathie qu'il portait au peuple polonais et sa foi dans la résurrection de la Pologne. En voici quelques passages de ce discours : « Le temps est aux grandes choses. D'un bout à l'autre de l'Europe j'entends un tressaillement confus et comme des voix qui sortent du milieu des ruines. Les peuples immolés veulent revivre ; Lazare frappe de la tête contre les pierres de son sépulcre pour le soulever... La Pologne, elle aussi, ressuscite. Elle remonte à la vie, avec cette force lente et calme des choses nécessaires et fatales. Point de cris stridents, ni de menaces violentes, point de colères emportées, ni d'émeutes tumultueuses ; mais le vide, qui se fait autour de l'étranger, mais les femmes, les enfants qui s'agenouillent, qui prient et qui meurent. Ah ! depuis quinze siècles, plus beau spectacle n'a été donné au monde. »

« Vous ne savez pas comme l'épée s'ébrèche à frapper des femmes et comme le sang des enfants qui rejaillit sur les forteresses fait crouler les plus épaisses murailles. Si cette conspiration du martyr s'étend à tout votre peuple, d'une manière ou d'une autre, il est sauvé. »

« Vos grands exilés qui naguère sont descendus dans la tombe, le noble Czartoryski, le savant Lelewel et tous ceux dont une voix amie vous rappelait tout à l'heure les noms, ont vu, avant de fermer les yeux, luire à l'Orient cette aurore nouvelle. Ils avaient mérité cette consolation suprême, parce qu'ils avaient fait leur tâche. A vous, enfants, d'accomplir maintenant la vôtre ; la France vous regarde avec amour, et la Pologne compte que chacun fera son devoir. » (4)

MARIE KALERGIS

Les biographes de Mme Marie Kalergis ont souligné plus d'une fois les sentiments de sympathie dont elle a fait preuve à l'égard du prince Louis-Napoléon Bonaparte : « Elle pressentait la victoire de Louis Bonaparte et elle applaudit au coup d'Etat » — déclare M. Constantin Photiadès dans la monographie qu'il lui a consacrée sous le titre *La*

(3) Sur « la politique des Etats-tampons » prônée par Duruy, cf. ses *Notes et Souvenirs* posthumes (1901, t. I, p. 92 et suiv. et t. II, p. 118 et suiv.).

(4) Dans les *Notes et Souvenirs* de Duruy la question polonaise est passée sous silence, à l'exception de quelques phrases indirectes concernant l'examen de la politique étrangère de Napoléon III (t. II, p. 112 et suiv.). Détail caractéristique : après avoir raconté la rencontre fortuite d'une Polonaise, mariée à un officier autrichien et, en dépit de ce mariage, hostile au principe monarchique, Duruy y reconnaît le signe du « nihilisme slave » (t. I, p. 91-92).

Symphonie en blanc majeur : Marie Kalergis (Plon, 1924, p. 131). Il est pourtant fort peu probable qu'elle ait pris une « part active au coup d'Etat du 2 décembre », comme le suggère dans son article du *Mercur de France* (1^{er} mai 1928, p. 614), M. Anatole Vinogradov. (1)

Fille du général russe Frédéric Nesselrode (frère lui-même du chancelier de l'empereur Nicolas I^{er}) et d'une Polonaise, Tekla Nałęcz-Górska, Marie Kalergis (née à Varsovie en 1822 et décédée dans cette ville en 1874) peut-elle être considérée comme Polonaise plutôt que comme Russe, ainsi que le proposent certains historiens ? Reportons-nous au portrait synthétique que nous offre de sa personne Constantin Photiadès qui la déclare : « allemande de naissance en tant que Nesselrode, grecque par son mariage, russe d'éducation et polonaise de cœur par sa mère » (*op. cit.*, 168) ; l'auteur ajoute « qu'elle n'était jamais forte dans la langue polonaise », tout en admettant que « le sang maternel finit par l'emporter sur les influences contraires, puisque ses actes et ses paroles portent incontestablement l'empreinte de la Pologne » (p. 17), et il conclut enfin : « Si elle gardait pieusement, au tréfonds de son cœur, un amour impérissable de la Pologne, toute sa culture cosmopolite se révoltait contre l'atmosphère trop nationale de Varsovie... Elle voulait fondre les Polonais en une seule nation slave avec les Russes » (p. 203). (2)

L'intéressant personnage de Marie Kalergis a été évoqué au cours de ces dix dernières années dans plusieurs ouvrages français et polonais.

La réimpression du IV^e volume du *Journal* du comte Rodolphe Aponyi, que M. Charles Samaran a publié sous le titre *De la Révolution au Coup d'Etat* (Genève, 1948, p. 112-113) nous apporte, entre autres, un passage concernant le poème de Théophile Gautier célébrant les charmes de la belle Slave que l'auteur appelle « blanche comme le clair

(1) Hâtons-nous de dissiper à cette occasion un malentendu évident dans l'intéressante étude de M. Vinogradov. L'auteur, se fondant sur une lettre de Stendhal datée du 1^{er} novembre 1834 et publiée dans sa *Correspondance inédite* (édition de 1855, p. 196), croit pouvoir y suggérer que Mme Kalergis aurait personnellement connu l'auteur de *La Chartrreuse de Parme*. Faisons remarquer que, en 1834, la jeune Marie Nesselrode, âgée de douze ans à peine, demeurait dans le palais de son oncle paternel, le chancelier impérial, résidant à Pétersbourg. Elle n'épousa Jean Kalergis qu'au cours de l'année 1839, ainsi donc « la comtesse de K. », mentionnée par Stendhal, n'a aucun rapport avec le nom du futur mari de Mlle Nesselrode.

(2) Les milieux polonais la considéraient comme Russe dès avant son second mariage (en 1863, elle épousa le colonel russe Serge Moukhanow, d'abord préfet de police à Varsovie et nommé, en 1868, « président des théâtres et des palais impériaux » de la capitale polonaise). En effet, dans l'hebdomadaire polonais de Paris, les *Wiadomości Polskie*, bien connu des historiens de notre émigration en France, on peut lire, dans le n^o 40 du 3 novembre 1860, une note rendant compte du bal donné à l'époque au Château de Varsovie ; parmi les « dames moscovites » qui se rendirent à ce bal (boycotté par la société polonaise), on retrouve les noms de « madame Kotzebue, Platonow et Kalergis ».

de lune », « madone des neiges » et « un sphynx blanc que l'hiver sculpta ». (3)

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, M. Edouard Krakowski, dans son étude sur *La Société parisienne cosmopolite au XIX^e siècle et C. K. Norwid* (édit. Mercure de France, 1939) résuma en deux pages (p. 19-20) les informations plus détaillées concernant Mme Kalergis qu'il avait réunies dans un de ses précédents ouvrages : *Trois destins tragiques : Stowacki, Krasiński, Norwid* (édit. Firmin Didot, 1931, p. 167-197). Au cours de ces pages, M. E. Krakowski évoque « le culte passionné, mystique, platonique » que le poète et peintre polonais, Norwid, vouait à Mme Kalergis, « une de ces grandes romantiques cosmopolites qui charmèrent l'Europe de 1840 à 1860 ».

Adam Skalkowski, l'éminent historien que nous venons de perdre en 1951, cite dans son dernier ouvrage : *Aleksander Wielopolski* (Poznań, 3 vol., 1947) à plusieurs reprises les passages de la correspondance du marquis Wielopolski qui se rapportent à Mme Kalergis ; celle-ci, en effet, ne ménageait point son concours à l'homme d'État qui avait prôné la politique de rapprochement polono-russe (cf. tome III, p. 88, 116, 118, 142, 355). (4)

Dans l'ouvrage posthume du prof. Marcei Handelsman : *Adam Czartoryski* (Varsovie, 1950), on peut lire, à propos de Mme Kalergis, la caractéristique suivante : « Elle était un personnage vraiment à part : belle femme, artiste, née Nesselrode, nièce du chancelier impérial russe, elle voulait paraître Polonaise et nous a rendu maintes fois, dans des circonstances fort pénibles, des services appréciables. On peut trouver naturel qu'aux yeux des Polonais aussi bien que des Russes, son rôle ait dû paraître plutôt équivoque, cependant elle avait adopté comme règle de ne jamais refuser son aide aux Polonais. Plus d'une fois, elle nous fit avertir, plus d'une fois elle fit parvenir où il fallait des informations utiles. Se sentant comme chez elle dans les cercles de la bohème artiste, c'est grâce à sa position exceptionnelle dans ce milieu qu'elle réussissait, en tenant le rôle particulièrement délicat qui était le sien, à servir les visées politiques du prince Czartoryski » (*op. cit.* tome III, p. 223).

(3) Dans l'édition complète du *Journal* de Rodolphe Apponyi ce passage se trouve dans le vol. IV, publié en 1926 (p. 245-246) ; le même volume mentionne à deux reprises le salon parisien de Mme Kalergis.

Quant à l'atmosphère politique du milieu qui fut celui du comte Rodolphe Apponyi et de son cousin (le comte Antoine, à partir de 1826 ambassadeur d'Autriche à Paris) il sera utile de consulter l'ouvrage de Jules Bertaut *Le Faubourg Saint-Germain sous l'Empire et la Restauration* (Tallandier, 1949, p. 280-299, le chapitre intitulé : *Un salon ultra : chez les Apponyi*).

La Symphonie en blanc majeur de Gautier parut dans la *Revue des deux mondes* du 15 janvier 1849 et, en 1852, dans les *Emaux et Camées* (cf. Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Th. Gautier* (1887, t. I, p. 408) et René Jasinski dans l'introduction aux *Poésies complètes* de T. G. (1932, t. I, p. LXXXII).

(4) Dans le recueil de lettres de Mme Kalergis, publié par La Mara (Leipzig, 1907), le nom de Wielopolski apparaît à maintes reprises (cf. le « Namenverzeichnis », p. 327).

En automne 1950, on a présenté sur les écrans de la capitale polonaise un film historique intitulé *Pierwsza warszawska* (« Une première à Varsovie »). Madame Kalergis y est représentée sous les traits d'une mélomane, protectrice du grand compositeur polonais Stanisław Moniuszko. L'action du film se concentre autour de la première représentation (le soir du 1^{er} janvier 1858) de l'opéra de Moniuszko *Halka* qui, de nos jours encore, continue à être considéré dans notre pays comme l'opéra national polonais par excellence, l'œuvre musicale dont on peut comparer l'importance historique à celle que possède aux yeux du peuple tchèque *La Fiancée vendue* de Smetana et pour les Russes *La Vie pour le Tsar* de Glinka.

Et pour terminer, voici l'opinion de Victor Hugo, écrite en octobre 1850 et publiée pour la première fois par Henri Guillemin dans *Pierres* de Victor Hugo (Genève, Ed. du Milieu du Monde, 1951, p. 108-109) : « Mme Kalergi est une belle Russe à la mode, blanche et gaie, grande comme un grenadier avec des fossettes comme Mme de Pompadour, jouant du piano avec les plus belles mains du monde, ayant pour situation politique d'être amoureuse de Cavaignac, fille naturelle de M. de Nesselrode, femme d'un grec condamné aux galères pour viol, passant pour espionne, recevant la meilleure compagnie de Paris. Elle classe les gens. Le jeudi, elle reçoit Thiers, Molé, Montalembert; le vendredi, Cavaignac et les républicains. Elle a un jeudi blanc et un vendredi rouge. Elle recherche fort les écrivains et les artistes. D'Orsay me disait : — L'empereur de Russie a ici trois espionnes : Mme Narschkin, qui espionne le faubourg Saint-Germain, Mme de Liéven, qui espionne les burgraves et le faubourg Saint-Honoré, et Mme Kalergi, qui espionne les républicains et les artistes ».

MAXIME DU CAMP

Maxime Du Camp (1822-1894) est un écrivain qui est loin d'avoir obtenu les suffrages de la critique littéraire et historique. On lui reproche son égoïsme et son arrivisme, son manque de loyauté vis-à-vis de ses amis, ainsi que — défauts graves pour un mémorialiste — son mépris de la vérité et son esprit partial lorsqu'il s'agit de juger les événements historiques dont il fut le témoin. Loin d'être sans valeur, ses ouvrages historiques sont écrits avec un certain talent littéraire, encore faut-il les lire avec beaucoup de circonspection et ne pas oublier de comparer leur contenu avec les appréciations d'autres auteurs contemporains, attachés à nous transmettre la vérité de façon plus fidèle.

Quant à l'attitude de Du Camp à l'égard de la question polonaise, on ne saurait, malgré certains passages assez flatteurs de son œuvre, la considérer comme amicale et sincère. Dans ses *Souvenirs de l'année 1848* (1876), c'est avec hauteur et mépris qu'il parle des manifestations en faveur de la Pologne qui furent à la base de la fameuse « journée du 15 mai » : les révolutionnaires s'en seraient servis tout simplement comme prétexte, étant donné que, comme le constate Du Camp, « la cause polonaise a constamment servi d'arme offensive à toutes les oppositions contre tous les gouvernements » (p. 151).

Les opinions de Du Camp au sujet des événements de la Commune de Paris de 1871 demeurent tristement célèbres. « Les faits de la Commune échappent à la politique et appartiennent exclusivement à la criminalité », voilà ce qu'on peut lire dans la préface de son ouvrage sur *Les Convulsions de Paris* (1878-1880), et c'est un jugement analogue qu'il porte dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle* (t. II, 268), édités en 1949 à titre posthume : « ...cette aventure digne de figurer dans le récit des exploits de Cartouche et de Mandrin ». Dans son important ouvrage qui retrace l'*Histoire de la Commune de 1871*, Prosper-Olivier Lissagaray qualifie Du Camp d'« insulteur de la Commune », constate que cet ouvrage tellement loué en France par les milieux de droite, ne contient que « des inventions, des calomnies, des ordures » et n'est au fond que « le grand collecteur de mille latrines réactionnaires » (cf. le livre de Lissagaray, éd. 1947 chez Rivière, p. 382-385). (1)

Il est tout naturel que les quatre gros volumes des *Convulsions de Paris* contiennent des allusions au rôle que jouèrent les Polonais pendant les 73 jours de la Commune. L'index des noms cités, publié en fin du vol. IV, comprend un nombre important de noms polonais, transcrits pour la plupart de manière inexacte (presque toujours « le général Wrobleski » pour « Wróblewski », « Rozadowski » pour « Rozwadowski », etc.). Du Camp consent, il est vrai, à louer les Polonais pour leur « bravoure extravagante qui ressemblait à un défi perpétuel contre la mort » (à propos du colonel Okołowicz, IV, 65) et pour leurs connaissances stratégiques (« le Polonais Wrobleski, le seul des généraux de la Commune... qui montra quelques talents militaires », I, 101), cependant il n'hésite point à les compter dans la catégorie des « scélérats cosmopolites » (II, 429). Enfin Du Camp mentionne, en la confirmant, la version de toute évidence calomnieuse, d'après laquelle le général Jarosław Dombrowski aurait joué pendant la Commune le double jeu et tenté même d'abandonner les rangs des fédérés qu'il avait menés au combat (vol. I, 122-125; III, 221; IV, 364 et ss).

Dans ses *Souvenirs littéraires* (1882), l'auteur ne cite aucun écrivain polonais. Dans le premier volume (p. 106 ss.) on trouve une allusion aux échos qu'éveilla dans l'esprit des Parisiens l'insurrection polonaise de 1830; Du Camp évoque à cette occasion quelques souvenirs d'enfance : « Au Cirque Olympique..., j'ai admiré une pièce intitulée *Les Polonais*, dans laquelle il y avait des combats, des escadrons d'amazones conduites par la comtesse Platter et des couplets que je n'ai pas oubliés : *L'aigle blanc nous guide, Volons aux combats ! O Pologne intrépide, Un jour tu renaitras !* Le personnage principal était un certain Paulinski, homme du peuple qui donnait le signal de la révolte ».

Les *Souvenirs d'un demi-siècle*, livre que nous venons de citer plus haut, ont été commencés par Du Camp à Baden-Baden le 11 juillet 1882 et terminés dans la même ville le 29 octobre 1888. Publié cinquante-cinq ans après la mort de l'auteur, en 1949 (Hachette, 2 vol.), cet ouvrage

(1) Cf. aussi A. Billy, *L'Époque 1900* (Tallandier, 1951, p. 262) : « Du Camp était l'auteur d'un assez fâcheux ouvrage sur la Commune, qui, disait-on, avait valu à certains fédérés leur arrestation et leur condamnation ».

a été aussitôt accueilli par la critique avec réserve : bornons-nous à citer P. Saint-Marc, qui dans son livre sur *Émile Ollivier* (1950, p. 369) écrit : « Ce n'est que la polémique d'un pamphlétaire, sans objectivité ni impartialité et dénuée de valeur historique ».

Citons maintenant les passages du livre concernant la Pologne et les Polonais : *a*) un complot sous Louis-Philippe en 1831 en vue de proclamer Napoléon II empereur de France, complot dirigé par un Polonais, Żaba (I, 26-29); *b*) le prince Stanislas Jabłonowski et sa femme, d'origine hongroise, fille d'un riche boulanger de Buda-Pest : ils ont pris part à la vie mondaine de Paris sous Napoléon III ce qui leur attira la colère de la princesse de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche (I, 158-160); *c*) le prince Joseph-Michel Poniatowski, naturalisé Français, musicien et compositeur de plusieurs opéras (I, 186-187); *d*) la mission dont fut chargé, en septembre 1858, le prince Napoléon, envoyé à Varsovie où il conféra avec le tsar Alexandre II; un des sujets discutés y fut le rattachement de la Galicie, province autrichienne, à l'empire russe (I, 190-191); *e*) le Polonais Wierzbicki, vivant à la cour du roi Othon de Grèce à Athènes et mêlé aux divers complots révolutionnaires de l'époque; *f*) l'insurrection polonaise de 1863 : « des escarmouches, des alertes, des marches et contre-marches — en somme, rien de sérieux »; le discours que le prince Napoléon prononça au Sénat, prenant fait et cause pour l'insurrection : « une faute de portée incalculable » (I, 196); *g*) Charles Chojecki (orthographié « Kojecki »), qui employait le pseudonyme de Charles-Edmond, ami du prince Napoléon : « Polonais madré qui publia quelques livres et fit jouer des drames alambiqués » (I, 177-178 et 214); *h*) Julien Klaczko et son entretien avec le duc de Gramont avant la déclaration de la guerre de 1870 (I, 302); *i*) Charles Floquet et son cri *Vive la Pologne, Monsieur!* (I, 303 et II, 147); *j*) le prince Antoine Radziwiłł, ami personnel du roi de Prusse Guillaume I^{er} (I, 285 et II, 303-305); *k*) Jules Enoch, un Russe connu par les relations qu'il entretenait à Varsovie avec Alexandre Wielopolski (II, 304).

« VIVE LA POLOGNE, MONSIEUR ! »

Dans ses *Souvenirs d'un demi-siècle*, Maxime Du Camp, nous l'avons déjà dit, évoque à deux reprises le cri de *Vive la Pologne, Monsieur!*, lancé en 1867 au moment où le tsar Alexandre II arrivait au Palais de Justice, en attribuant chaque fois cette exclamation au futur président du Conseil et président de la Chambre des Députés, Charles Floquet, à l'époque avocat au barreau de Paris (cf. I, 303 et II, 147).

La question de savoir qui fut réellement l'auteur de cette exclamation et quel en fut le texte exact fait, comme on le sait, l'objet d'une discussion qui n'est pas près d'être terminée, ainsi que l'a rappelé à nouveau dans son article *Une vieille histoire*, publié dans le *Monde* du 2 décembre 1949, M. Albert Mousset.

Il sera peut-être utile de comparer ici plusieurs versions de cette affaire où la vérité nous semble de plus en plus difficile à dégager.

Gustave Flaubert dans une lettre adressée à George Sand en 1867 (*Correspondance*, Éd. du Centenaire, III, 267; cf. aussi Z. L. Zaleski, *Attitudes et destinées*, 1932, p. 187) : « Le tsar de Russie m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. En parallèle avec le sieur Floquet qui crie sans danger aucun *Vive la Pologne*, nous avons des gens chic qui se sont fait inscrire à l'Élysée. O ! la bonne époque ! »

Pierre de La Gorce (*Histoire du Second Empire*, 1901, V, 210-211) : « Comme le czar se rendait à l'hôtel de Cluny, il avait pu percevoir à travers les rumeurs de la foule des protestations assez distinctes en faveur de la Pologne. L'incident se reproduisit au Palais de Justice et, cette fois, avec les propositions d'une insulte. Du milieu d'un groupe d'avocats, un cri tout retentissant partit : *Vive la Pologne ! — A la porte !* crièrent d'autres voix qui s'adressaient aux manifestants et voulaient protester contre l'hospitalité méconnue. Par malheur, le prince et ceux qui l'entouraient prirent pour eux la seconde exclamation aussi bien que la première. Il arriva donc ce qui eût dû réparer l'injure, l'aggrava, et le czar revint à l'Élysée fort irrité ».

Emile Ollivier (*L'Empire libéral*, 1904, IX, 443-444) mentionne d'abord « quelques cris de *Vive la Pologne !* », portés devant le tsar à son arrivée à la gare de Paris, et continue : « Un petit incident, qu'on a trop grossi, lors de la visite d'Alexandre II au Palais de Justice, ne lui fut pas non plus agréable. Au sommet du grand escalier, au moment où il allait s'engager dans les vestibules, sortit d'un petit groupe de quatre ou cinq avocats, comme un murmure plutôt que comme un cri *Vive la Pologne !* Si le mot *Monsieur* fut ajouté, il ne fut entendu ni par le tsar ni par ceux qui l'accompagnaient. Leboeuf s'avança vivement vers les avocats qui aussitôt se dispersèrent et se perdirent dans la foule ».

Maurice Dreyfous, *Ce que je tiens à dire* (1912, p. 308) : « Théophile Gautier m'a dit : ... tu connais peut-être Floquet qui a crié : *Vive la Pologne, Monsieur !* ».

F. Charles-Roux dans *Alexandre II, Gortchakoff et Napoléon III* (1913, p. 439) : « Dès l'arrivée d'Alexandre II à Paris, sur le parcours de la gare aux Tuileries, retentirent quelques cris de *Vive la Pologne !* trop rares peut-être pour être entendus par le tsar... Le 5 juin, lors de sa visite au Palais de Justice, le même cri, murmuré plutôt que poussé, assez fort cependant pour qu'il l'entendit, sortit d'un groupe d'avocats ».

Emile Bourgeois, *Les relations de la France et de la Pologne* (*La Pologne*, 1921, tome II, 67) : « ...l'attentat de Berezowski à Paris, en 1867, contre Alexandre II, que semblaient avoir incité les murmures des avocats démocrates saluant le souverain dans le Palais de Justice, au cri de : *Vive la Pologne !* »

Mme Jules Baroche, *Notes et souvenirs de seize années : 1855-1871* (G. Crès, 1921, p. 373) attribue « des cris de *Vive la Pologne...* au milieu d'étudiants et même d'avocats en robe », mais ne s'est pas préoccupée de savoir les noms des instigateurs de la démonstration.

Henri Grappin, *Histoire de la Pologne* (1921, p. 323) : « Floquet s'est toujours défendu d'avoir poussé ce cri. Un de ses collègues, nommé Bocquet, a déclaré que Floquet avait bien crié : *Vive la Pologne !*, mais que c'était lui qui avait ajouté *Monsieur !* ».

Victor Margueritte, *Les Criminels* (1925, p. 45) : « Le ministère Floquet... : l'ex-zélateur de la Pologne a changé de cri : *Vive la Russie, Messieurs !* ».

Louis Andrieux, *A travers la République* (1926, p. 345-347). Andrieux, préfet de Paris à partir du mois de mars 1879 et plus tard ambassadeur de France en Espagne, consacre dans ses souvenirs un court chapitre au fameux cri : *Vive la Pologne ! Monsieur !* Il attribue « ce cri d'injure et de défi » à Charles Floquet et explique comment, en 1885, devant un diplomate russe, Floquet, élu président de la Chambre des Députés, essaya de se justifier de cette accusation nuisible à sa carrière : « Il affirma qu'on lui imputait à tort une manifestation offensante pour l'empereur de Russie et que ce ne serait pas lui, ce serait Gambetta qui aurait crié : *Vive la Pologne, Monsieur !* » Andrieux cite également la version propagée par Joseph Reinach, le secrétaire de Gambetta : « En vérité, je vous le dis, ni Gambetta ni Floquet n'ont prononcé les paroles offensantes qui doivent rejoindre dans l'histoire rectifiée tant d'autres mots historiques ». Et Andrieux conclut : « L'ambassadeur russe se tint pour satisfait de la déclaration de Floquet et il rendit visite au président de la Chambre; Floquet travailla de son mieux au rapprochement des deux nations amies et alliées ».

Maurice Paléologue reproduit la version qu'il tenait de la bouche de l'impératrice Eugénie. (cf. *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1928, p. 860) : « Quand le tsar traversa le Palais de Justice pour se rendre à la Sainte-Chapelle, un insolent avocat lui jeta à la figure : *Vive la Pologne, Monsieur !* ». Le nom de cet « insolent avocat » n'est pas précisé.

G. Peytavi de Fougères dans son livre intitulé *Vive la Pologne, Monsieur !* (1928, p. 7) : « Face aux tsars de Russie, ce n'est pas seulement un homme qui se dressa, c'est toute la France démocratique qui reprend le cri de Floquet : *Vive la Pologne, Monsieur !* ».

Octave Aubry, *L'Impératrice Eugénie* (1931, p. 250) : « ...le stupide cri de Floquet : *Vive la Pologne, Monsieur !* ».

Marcel Barrière dans *Les Princes d'Orléans* (1933, p. 172) attribue, lui aussi, cette exclamation à Floquet.

Jacques Bainville, *La Russie et la barrière de l'Est* (1937, p. 189) : « C'est ainsi que, devant l'empereur de toutes les Russies, Floquet lança, à voix sonore selon la légende, et soupira plutôt, d'après les témoins, son : *Vive la Pologne, Monsieur* ».

Pierre-Barthélemy Gheusi, *Cinquante ans de Paris* (1939, tome II, 213) : « Le fameux : *Merci ! j'assassine moi-même !* à Camille Dreyfus fut (pour Ernest Constans) son : *Vive la Pologne, Monsieur !* Le mot l'a suivi jusqu'à sa mort ». M. Gheusi ne nomme pas Floquet, mais il est évident qu'il pense à lui.

Albert Moussset dans l'article, déjà cité, du *Monde* (2.XII.1949) fait allusion à des textes jusque-là inédits d'où il ressort que la question est encore loin d'être tranchée et que, à part Floquet, on peut encore citer parmi d'autres auteurs probables du fameux cri, Gambetta et Oscar Salvétat. (1)

De leur côté, les Polonais se sont préoccupés de rechercher qui, en réalité, fut l'auteur de cette exclamation qui exprimait une véritable sympathie pour leur cause. En effet, il ne leur était pas du tout indifférent de savoir s'ils devaient, comme par le passé, demeurer reconnaissants à Charles Floquet ou bien si, celui-ci ayant renié cet élan spontané d'amitié à l'égard de leur patrie, il leur fallait chercher un autre enthousiaste de la cause polonaise. L'organe mensuel *Przegląd Współczesny* (La Revue Contemporaine), dont j'ai eu l'honneur d'assurer la direction de 1922 à 1939, a consacré, en 1927 et 1928, une place à un libre échange de vues concernant le problème. Je crois me rappeler que tous les participants à cette discussion ont fini par se mettre d'accord en constatant que, d'après la tradition qu'ils gardaient dans leur mémoire, c'est le nom de Floquet que l'on avait toujours prononcé devant eux.

Władysław Mickiewicz, dans ses *Pamiętniki* (Mémoires), édités en 1927 à Varsovie (II, 347-348), évoque l'incident dans un style fort prudent et franchement embrouillé. Voici d'ailleurs le passage en question : « Le 3 juin 1867.... ainsi qu'on avait déjà pu l'entendre résonner dans les rues et les boulevards de Paris, retentit l'exclamation *Vive la Pologne!*, cri jailli tout droit du fond de la conscience de la France républicaine s'élevant contre la violation des droits de l'homme. Ce cri avait jailli d'un groupe d'avocats revêtus de leurs robes parmi lesquels se trouvait Charles Floquet. Celui-ci s'arrogea aussitôt l'exclusivité de cet acte glorieux; à quelques jours de là, le *Figaro* trouva commode de se servir dans une polémique de cette légende invraisemblable au plus haut point. On y prétendait que Floquet, en saluant le tsar, lui aurait dit : *Vive la Pologne, Monsieur!*; à la suite de cet incident, les avocats l'auraient exclu de leur compagnie... Quant à Floquet, il s'est toujours refusé de raconter les détails circonstanciés de la scène du 3 juin. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que c'est lui qui le premier avait donné le signal. Il semble d'autre part que c'est le *Figaro* qui a imaginé de lui faire appeler le tsar — *Monsieur*. On ignore quelle fut la décision prise par les avocats à la nouvelle de l'intervention de Floquet. En tout cas, celui-ci s'est montré toujours plein de bienveillance pour les Polonais ».

Tadeusz Boy-Zeleński, l'éminent traducteur des chefs-d'œuvre de la littérature française, m'a fait savoir en 1928 (j'ai publié son récit dans le *Przegląd Współczesny* de la même année) qu'au cours d'une soirée passée à cette époque chez M. Papillaut, professeur d'anthropologie, il fit la connaissance du beau-père de son hôte, M. Hervé (ami

(1) Dans *Les Mots historiques qui n'ont pas été prononcés* (Ed. de Fontenelle, 1946), Henri Gaubert ne fait aucune allusion à l'exclamation qui nous intéresse.

intime de Porto-Riche) et que celui-ci lui déclara que c'était son père qui avait lancé le cri fameux : *Vive la Pologne !*

En considérant et comparant tant de versions différentes on est obligé, en se rendant à l'évidence, de conclure que, aujourd'hui, plus de quatre-vingts ans après l'incident, il est fort malaisé d'établir la vérité. Tout d'abord, nous ignorons si le cri fut lancé par tout un groupe d'avocats, ou seulement par l'un de ceux que la tradition a nommés : Floquet, Gambetta, Bocquet, Salvétat, Hervé. On n'arrive pas à établir si ce fut une exclamation, un cri dans le vrai sens du mot, ou bien, ainsi que le suggèrent certains historiens, un murmure à peine distinct. On ignore enfin, quels sont les mots qui furent réellement prononcés, et notamment si la formule *Monsieur*, particulièrement désobligeante pour le tsar, y fut ajoutée. (2)

En tout cas, il paraît ressortir de ce qui précède que l'on ne saurait rayer le nom de Charles Floquet de la liste de ceux qui, en 1867, ont manifesté sans équivoque leur attachement à la cause polonaise. Aussi est-ce avec raison que, dans la conclusion de son article, M. Albert Mousset croit pouvoir avancer que « pour Floquet, il y eut un temps où il était profitable de laisser courir la légende et un autre où il était préférable de lui tordre le cou ».

Il resterait à examiner encore si on a le droit d'établir un rapport entre l'exclamation du Palais de Justice, attribuée à Floquet, et l'attentat commis par Antoine Berezowski le 6 juin 1867, (3) si, d'autre part, ces deux incidents ont pu avoir une influence décisive sur le cours des relations franco-russes sous Napoléon III, et si, enfin, comme le suggère Fr. Charles-Roux (*op. cit.*, p. 439), à la suite de ces événements « entre la France et la Russie s'était, une fois de plus, dressée l'ombre de la Pologne ». (4)

(2) Dans l'ouvrage collectif *La France et la Pologne à travers les siècles*, publié en 1917 par V. Gąsiorowski et C. Woźnicki, on peut trouver, page 75, un portrait de Charles Floquet et son exclamation dont le texte est reproduit ainsi : *Vive la Pologne, Messieurs*.

(3) Nous nous permettons de citer à propos de Berezowski une opinion peu connue : la comtesse de Ségur, née Rostopchine, auteur de nombreux ouvrages pour la jeunesse, l'a formulée dans une lettre datée du 11 juin 1867 et adressée à son petit-fils, Jacques de Pitray : « Le malheureux qui a tiré sur le czar a son père en Sibérie ; sa mère est morte pendant le voyage de Sibérie ; sa sœur, restée seule, a été en butte aux plus cruels traitements de la part de l'escorte. Tous ces souvenirs ont tourné la tête du malheureux Polonais et il a fait l'acte de folie qui va le mener à l'échafaud » (Cf. *Lettres d'une grand'mère*, Paris, H. Oudin, 1898, p. 39).

(4) Notons que c'est également l'opinion d'Anatole Leroy-Beaulieu dans *Études russes et européennes* (1897, p. 15), celle de Ludovic Halévy (*Carnets*, I, p. 167 : « Paris aura de la peine à pardonner à la Pologne ce coup de pistolet »), et celle d'A. Augustin-Thierry (*Son Élégance le Duc de Morny*, Amiot-Dumont, 1951, p. 168) : « L'incartade imbécile de Charles Floquet, au Palais de Justice, son *Vive la Pologne, Monsieur !* et l'attentat manqué de Berezowski au Bois de Boulogne auront, après sa mort (= de Morny), consommé la ruine de l'œuvre (= l'entente franco-russe) ébauchée par lui ; un autocrate irrité n'oubliera pas l'insulte ni le danger couru et quand se précipitera la catastrophe (= de 1870), la verra d'un œil indifférent ».

Dans un article intitulé *La légende de Berezowski (La Pologne du 1^{er} octobre 1927, p. 657-663)*, M. Louis Biernawski s'attache à démontrer que, dès avant l'année 1867, les vues politiques de Napoléon III et du tsar Alexandre II avaient déjà cessé d'être identiques et qu'il y avait déjà un certain temps que la Russie s'était décidée de choisir, comme alliée, la Prusse. (5)

FERDINAND DE LESSEPS

M. Georges Edgar-Bonnet vient de faire paraître chez Plon (1951) un important ouvrage sur *Ferdinand de Lesseps : le diplomate, le créateur de Suez*. Comme on devait s'y attendre, l'auteur a consacré à peu près les deux tiers de sa monographie aux péripéties de la lutte que Lesseps a dû mener pour percer l'isthme de Suez et relier la Méditerranée à la Mer Rouge. Cette première partie, qui seule a paru jusqu'ici, se termine par une description de l'inauguration solennelle, en 1869, du canal de Suez. Le sujet de la seconde partie, annoncée par l'éditeur, est déjà indiqué par son titre : *Ferdinand de Lesseps : la gloire, le désastre*.

Nombreux furent les Polonais qui, fortement impressionnés par la merveilleuse entreprise que réalisait le courageux Français, entretenaient avec Lesseps, dans l'atmosphère fiévreuse de ce Paris du Second Empire, des relations amicales, en admirant son énergie et sa persévérance. Andrzej E. Koźmian, l'ami du ministre Alexandre Walewski, dans des lettres datées de Paris en mai et juin 1860, fait part à sa famille de ses impressions à ce sujet (cf. A.E. Koźmian, *Listy*, tome IV, 1896, p. 38 et 54). Mais c'est la carrière diplomatique de Lesseps, le poste de consul qu'il occupait en Égypte et, plus tard, la mission dont il fut chargé à Rome en 1849 qui nous intéressent ici en premier lieu.

En sa qualité de vice-consul de France à Alexandrie, Ferdinand de Lesseps entra, au cours des années 1833-1835, en rapports avec les officiers polonais qui arrivaient alors en Égypte pour y organiser l'armée de Mohammed Aly ; c'est ainsi qu'il fut amené à nouer des relations amicales avec le général Henri Dembiński, futur héros de la guerre pour l'indépendance de la Hongrie. Cette nouvelle entreprise militaire, encouragée par l'Hôtel Lambert, mais combattue par les milieux démocratiques de l'émigration polonaise, fut vouée à un échec lamentable. Tout en constituant une preuve de plus du fervent patriotisme du soldat polonais, elle doit être inscrite au passif de la politique de l'émigration. Cette initiative manquée a fait de la part de M. Adam-Georges Benis l'objet d'une étude remarquable par son érudition et pourvue de tous les documents nécessaires : c'est par les soins de la Société Royale de Géographie d'Égypte que parurent, en 1938, en édition de luxe, les

(5) Toutes ces questions sont soumises à une analyse détaillée par Jacques Bardoux dans l'ouvrage : *Les Origines du malheur européen* (Hachette, 1948 : sur la question polonaise sous Napoléon III cf. p. 126 et ss., et p. 338 où nous lisons : « ...le traité de 1856, plus encore que les événements de 1863, avait dressé entre les deux pays (la France et la Russie), dont l'alliance était normale et dont les forces eussent été prépondérantes, une barrière infranchissable »).

deux volumes intitulés *Une mission militaire polonaise en Égypte*. La préface, due au talent d'un jeune historien polonais, M. Ludwik Widerszal (assassiné à Varsovie en juillet 1944), nous offre un commentaire pertinent de cette malheureuse équipée. Parmi les nombreux documents insérés dans cette monographie on peut trouver quelques lettres de Lesseps jusqu'ici entièrement inconnues et que A.-G. Benis a reproduites d'après les autographes conservés dans les Archives de la famille Czartoryski à Cracovie.

Ces lettres traitent pour la plupart de diverses questions concernant les voyages entrepris de France en Égypte par les officiers polonais (cf. *op. cit.*, tome I, p. 242 et 281), mais surtout du monument élevé à la mémoire de Józef Sułkowski, l'un des plus brillants lieutenants du général Bonaparte, mort pendant la campagne d'Égypte au mois d'octobre 1798 (cf. tome II, p. 207-209, 227-230 et 243-244). C'est sur l'initiative du général Dembiński que l'on avait entrepris d'ériger ce monument à la gloire du héros polonais. Lesseps avait participé avec dévouement à la réalisation de ce projet, aussi le général Dembiński, dans un rapport rédigé vingt ans après, en 1854, n'a pas manqué d'exprimer sa gratitude et son respect pour le diplomate ami (cf. *op. cit.*, tome II, p. 172 et 174). (1)

Au mois de mai 1849, le ministre des Affaires Étrangères de la Seconde République, Drouyn de Lhuys, chargea Ferdinand de Lesseps d'une mission diplomatique importante : il s'agissait de régler à l'amiable le conflit survenu entre les troupes françaises du général Oudinot et la République Romaine, proclamée après la fuite du pape Pie IX à Gaëte, mais que la Deuxième République n'avait point formellement reconnue. La mission de conciliation confiée à Lesseps ne dura pas plus de deux semaines. Le nouveau gouvernement que venait de nommer le prince-président Louis Bonaparte, cédant à la pression des milieux ultramontains de droite avec le ministre Falloux en tête, obligea le nouveau

(1) Dans le second volume de son important ouvrage sur *Adam Czartoryski* (Varsovie, 1949, p. 72-74) le prof. M. Handelsman a retracé l'histoire de la mission du général Dembiński en Égypte (de juillet 1833 à avril 1834), en constatant que « cette mission n'a porté aucun profit aux affaires polonaises ».

Dans son *Histoire de la nation égyptienne de 1801 à 1882* (Plon, 1936), M. François Charles-Roux a négligé de parler de cet épisode polono-égyptien. MM. René et Georges Cattau, dans leur récent ouvrage sur *Mohammed Aly et l'Europe* (Paul Geuthner, 1951) le passent également sous silence, bien qu'ils n'aient pas omis de citer dans leur bibliographie (p. 280) le livre de Benis-Widerszal. Cependant on peut trouver une indication concernant « des Polonais jetés hors de leur patrie... qui préférèrent s'exiler et lutter indirectement contre la politique russe en servant la cause égyptienne » dans l'*Histoire militaire de Mohammed Aly et de ses fils* (1936, tome I, p. 214) que nous devons à la plume du général Weygand ; l'historien évoque d'autre part le personnage du défenseur de Saint-Jean d'Acre, un officier servant sous les drapeaux égyptiens, Augustin Szulc (ce nom est orthographié : le colonel Yousof agha) Schultz, tome II, p. 95) et il n'oublie pas de citer, dans sa bibliographie, deux ouvrages polonais : a) la *Notice et plan sur le siège de Saint-Jean d'Acre en 1840* (Paris, 1840) de W. Matuszewicz et b) les *Documents polonais* de A.-G. Benis qui sont sans doute identiques à la monographie qui ne parut qu'en 1938, mais dont le général Weygand avait connu auparavant le manuscrit ou les épreuves.

ministre des Affaires Étrangères, Tocqueville, à révoquer le diplomate, taxé d'avoir dépassé son mandat et consenti à faire des concessions excessives qui faisaient le jeu du gouvernement de la jeune République Romaine dressé contre la politique du Vatican. (2)

On sait que, dans une plaquette intitulée *Ma mission à Rome* (Paris, 1849), Ferdinand de Lesseps a présenté aussitôt une apologie de sa conduite. Sa brochure nous paraît intéressante, car dans un rapport qu'il adressa à Paris, le diplomate parle de « cent cinquante ou deux cents Polonais » présents à Rome, encerclée et menacée par l'assaut de l'armée Oudinot (p. 82); d'autre part, il cite (p. 127-129) le texte intégral de la lettre que lui adressait le 22 mai 1849 Alexandre Wołodkowitz : celui-ci y exprimait les sentiments fraternels des émigrés Polonais vis-à-vis de la France, et en même temps leur volonté de ne pas intervenir dans le conflit armé qui mettait aux prises les troupes du général Oudinot avec les défenseurs de la Rome républicaine. (3)

Sans doute, les officiers et soldats polonais, incorporés à l'armée républicaine romaine, regrettèrent vivement de devoir se battre contre les Français, et, cela d'autant plus que les sympathies pour la Pologne du général Oudinot leur étaient bien connues. Néanmoins, malgré les efforts de Wołodkowitz, ils restèrent fidèles à la cause de la liberté et à la Rome républicaine jusqu'au 1^{er} juillet 1849, c'est-à-dire jusqu'à la capitulation de la ville. (4)

(2) Cf. G. Edgar-Bonnet (*op. cit.*, p. 80-114) qui porte sur la politique de Lesseps un jugement favorable (« catholique respectueux de toutes les croyances, admirateur de la morale chrétienne..., mais détestant le despotisme... et l'autorité absolue des prêtres »), et dévoile les coulisses de l'intrigue ourdie contre le jeune diplomate : « sa disgrâce fut un scandale ».

J'attirerai également l'attention sur les accusations exagérées et d'allure démagogique que formula contre Lesseps le comte Horace de Viel-Castel : « Lesseps trahissait son pays au profit de Mazzini » (*Mémoires sur le règne de Napoléon III*, tome I^{er}, 1883, p. 157).

(3) Quelques années plus tard, à l'époque de la guerre de Crimée, Alexandre Wołodkowitz reparait comme agent diplomatique du prince Adam Czartoryski. C'est à ce titre qu'il fit, au mois d'août 1854, un voyage en Suède et eut plusieurs entretiens avec le prince héritier qui devait régner plus tard sous le nom de Charles XV. Wołodkowitz rédigea à ce sujet une brochure politique qu'il fit paraître à Paris en 1855 (cf. *La Pologne en France*, III 258). On relève également son nom dans la *Correspondance* de J. Lelewel, publiée par les soins de PAU en 1948-1949 (cf. tome II, p. 39, 147 et 151).

(4) On trouvera tous les documents utiles pour la connaissance de la participation des Polonais au siège de Rome en 1849 dans le tome III du *Mémorial de la Légion Polonaise de 1848*, publié par Ladislas Mickiewicz en 1910 (cf. p. 302 et suiv.).

Cf. aussi G. Maver, E. Damiani et Mme M. Bersano Begey, *Mickiewicz e Italia* (Napoli, 1944); G. Maver, *Adam Mickiewicz in Roma in 1848* (dans le volume collectif *Adam Mickiewicz*, New York, Columbia Un. Presse, 1951, p. 230-236); E. Detti, *Margaret Fuller Ossoli e i suoi corrispondenti* (Firenze, 1942); L. Wellisz, *The Friendship of Margaret Fuller d'Ossoli and Adam Mickiewicz* (New York, 1947); G. Kaden, *La Légion de Mickiewicz (Europe, février 1948, p. 253-267)*.

La monographie de R. Aubert sur *Le Pontificat de Pie IX* (Blond-Gay, 1952) passe sous silence la participation des Polonais à la défense de Rome.

LOUIS PASTEUR

Les quatre volumes qui comprennent la totalité de la correspondance de Louis Pasteur, connue jusqu'à ce jour, viennent de paraître (Pasteur, *Correspondance*), édités par les soins du prof. Pasteur Vallery-Radot. Le I^{er} volume, publié chez Grasset en 1940, comprend les années 1840-1857; les trois autres volumes, publiés par Flammarion simultanément en 1951, concernent les années qui suivent, jusqu'à la mort de Pasteur en 1895. L'édition de sa *Correspondance*, qui n'était d'ailleurs pas inconnue des biographes du grand savant, ne nous apporte rien de sensationnel. Sa lecture pourtant ne laisse pas d'être captivante : en dehors de communications d'ordre purement scientifique, l'ensemble de ces lettres nous permet d'approfondir notre connaissance du caractère et des opinions d'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

*
**

Maintes remarques touchant les problèmes religieux, une critique sévère du positivisme (sur Auguste Comte et Littré, cf. III 256) et de l'agnosticisme (« les deux abominables sceptiques : Sainte-Beuve et Mérimée », dans la lettre du 18 août 1879, t. III 104), ne jettent aucune lumière nouvelle sur la mentalité de leur auteur que nous connaissions par ailleurs, néanmoins ils la mettent en relief d'une manière beaucoup plus suivie et plus complète. Les sentiments patriotiques de Pasteur interviennent à chaque page; notons en passant que les jugements élogieux qu'il porte sur Napoléon III et sa politique ne laissent pas d'étonner chez un homme de sa trempe. On sait, d'autre part, que Pasteur vouait à Napoléon I^{er} un culte sincère qu'il avait hérité de son père et dont finirent par bénéficier dans son cœur tous les Napoléonides. Les lettres qu'il écrivait à sa femme, en novembre et décembre 1865, du palais de Compiègne où, invité par le couple impérial, il fit un séjour de quelques jours, nous permettent de porter un jugement sur la mentalité assez peu compliquée de ce loyal sujet du dictateur de la France de l'époque. L'abattement et la douleur de Pasteur, provoqués par la débâcle de 1870, se font jour dans de nombreuses lettres, son animosité, voire sa haine des Prussiens y trouvent une expression sans équivoque lorsqu'il n'hésite pas à les qualifier de « brigands » (II 503), de « barbares » et « bandits » (II 523), de « vandales » (II 524) et qu'il souhaite tirer « une prompt vengeance » de l'agresseur (II 515, 523). Le souci de voir se raffermir la position mondiale de la France et la crainte d'une nouvelle agression de la part d'une Allemagne unifiée ont incliné Pasteur à donner son adhésion intégrale au rapprochement franco-russe (IV 156, 172, 221, 251, 316, 319). Le grand savant entretenait d'ailleurs avec les organismes scientifiques russes des contacts aussi resserrés que suivis, et il était fort reconnaissant au tsar pour l'aide que ce souverain avait apportée à l'organisation de l'Institut Bactériologique de Paris. Les humanistes trouveront des matériaux pleins d'intérêt dans les passages de la correspondance concernant le rôle que sont appelés à jouer les lettres et les arts dans la vie de la nation, et leur mission qui, d'après Pasteur, est d'ordre, par excellence, patriotique et moralisateur (IV 286-287 et

376) (1), ainsi que dans certaines lettres discutant les problèmes de linguistique : Pasteur y fait figure de partisan déclaré de la pureté de la langue et des grandes traditions de l'école classique française (IV 286-287 et 376). Le lecteur se familiarisera dans la correspondance de Pasteur avec de très nombreux témoignages de sa foi inébranlable dans le progrès de l'humanité fondé sur le développement de la science; il y trouvera également des preuves attestant que Pasteur nourrissait la conviction profonde que les savants ont à remplir une mission sociale de la plus haute importance : poser les bases d'une entente et d'une coopération pacifique entre les peuples du monde entier.

Quant à la Pologne et aux Polonais, on ne trouve, en principe, dans cette correspondance aucun écho les concernant. On ne saurait en vouloir à Pasteur de faire de Lublin une ville russe (IV 140); cependant le manque de la moindre réserve de sa part vis-à-vis de la politique impériale russe ne peut que nous frapper et nous affliger; disons d'ailleurs tout de suite que, sous ce rapport, Pasteur ne se distinguait guère de la plupart de ses compatriotes vivant au temps de la III^e République, même de ceux qui, en matière politique, étaient mieux informés que lui.

Le professeur de dessin Granowski, mentionné dans la lettre du 12 octobre 1865 (I 306), faisait sans doute partie de la colonie d'émigrés polonais en France. Pasteur évoque à deux reprises les mérites scientifiques du prof. Odo Bujwid, le bactériologue polonais (1857-1942) (lettres du 17.VIII.1887 et du 4.IX.1888, *Correspondance*, IV 214 et 258). Il attachait une très grande importance aux expériences du prof. Bujwid concernant le traitement des malades mordus par des loups enragés; aussi était-ce avec impatience qu'il attendait l'arrivée du savant polonais à Paris et sa conférence à l'Académie de Médecine. (2)

(1) On peut se faire une idée de ce que Pasteur pensait au sujet des lettres et des sciences en lisant la lettre qu'il adressait à Nisard le 24 octobre 1878 : (III 75) : « Je me dis toujours en vous lisant que les Lettres planent au-dessus des Sciences, et j'ai, certes, une haute idée de la grandeur de la Science, de son passé et de son avenir. Ah ! c'est qu'il y a en nous deux choses, le cœur et le cerveau. Les Lettres émanent de l'un et de l'autre. La tête seule, à la rigueur, peut suffire à la Science. Ce doit être là le secret de la supériorité des premières. »

Cf., d'ailleurs, à ce propos le discours de M. Pasteur Vallery-Radot, prononcé le 25 octobre 1951 au cours de la séance annuelle des Cinq Académies et intitulé *Pasteur et les Lettres* (*La Revue des Deux Mondes*, fascicule du 15 novembre 1951, pp. 360-367).

(2) Dans la lettre que Pasteur adressait le 4 septembre 1888 au professeur Grancher, on peut lire ce qui suit : « ... le docteur Bujwid, de Varsovie, m'apprend qu'il a depuis le mois d'août 1887 une série de 324 personnes traitées, toutes après morsures de loups enragés, par la méthode intensive et sans aucun accident, et peu de temps auparavant deux morts après traitement simple » (IV 258).

Nous croyons pouvoir supposer que ce passage de la lettre de Pasteur n'a pas été reproduit à la lettre par l'éditeur de sa correspondance, à moins que ce ne soit Pasteur lui-même qui ait lu de façon inexacte l'exposé du prof. Bujwid. En effet, le chiffre de 324 personnes mordues en Pologne par des loups enragés nous semble à première vue insolite et invraisemblable. Je me suis adressé à ce sujet au prof. Józef Kostrzewski, secrétaire de la Classe de médecine de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, qui a bien voulu me communiquer la copie du Rap-

Ce n'est que de façon indirecte que se rattache à la Pologne un épisode pénible de la vie de Pasteur : sa destitution, en 1867, de la chaire qu'il occupait à l'École Normale, provoquée par des manifestations d'étudiants et leur lettre ouverte à Sainte-Beuve, où ils remercièrent l'auteur de *Volupté* « d'avoir défendu la liberté de pensée, méconnue et attaquée ». A la source de cet événement il y avait l'attentat commis le 6 juin 1867 par le Polonais Berezowski contre le tsar Alexandre II au cours de sa visite officielle à Paris. Cet incident de la vie de Pasteur est évoqué dans trois ouvrages : *La vie de Pasteur* de René Valléry-Radot (édition de 1941, p. 179-187); la *Vie de Sainte-Beuve* de Maxime Leroy (éd. J.-B. Janin 1947, p. 159-160) et la monographie de Jean Thomas sur *Sainte-Beuve et l'École Normale* (Les Belles Lettres, 1946, p. 147-202). Pasteur en parle dans ses lettres ainsi que dans des mémoires officiels qui ont été recueillis dans sa *Correspondance* (II 333-340 et 477; IV 391).

GEORGES FEYDEAU (1862-1921)

Dans ses *Notes de théâtre* (Lardanchet 1951, p. 220 et ss.) Madame Dussane constate que, depuis la fin de la guerre, « une mode, un snobisme, presque un culte de Feydeau se sont brusquement installés » à Paris. En effet, il suffit de citer la Comédie-Française qui, à partir de 1945, a donné une cinquantaine de représentations fort suivies de *Feu la mère de Madame* et la Compagnie J.-L. Barrault-Madeleine Renaud qui pendant plusieurs saisons s'est taillé un franc succès en jouant *On purge Bébé* et *Occupe-toi d'Amélie*, dont par ailleurs l'un des meilleurs cinéastes français, Claude Autant-Lara, a tiré un film. Tout dernièrement, c'est *Le Dindon* qui a, au cours de la saison théâtrale 1950/51, figuré comme pièce de résistance au répertoire de la seconde salle de la Comédie-Française (Salle Luxembourg); enfin, depuis la rentrée d'automne 1951, un public nombreux s'empresse d'aller applaudir la fameuse *Dame de chez Maxim's*.

Il convient de rappeler à ce propos que la mère de Georges Feydeau était Polonaise. Dans l'introduction au premier volume du *Théâtre complet* de G. Feydeau (Éditions du Bélier, 1948, p. 7), voici l'information que nous donne M. Marcel Achard : « La mère de G. F., Lodzia Zalewska, Polonaise comme son nom l'indique, était d'une beauté parfaite qui allait jusqu'à l'insolence » ; voir également l'article du même auteur publié dans *Conférenzia* du 15 avril 1948 (p. 133), où le nom de la mère de l'écrivain est défiguré par une faute d'impression en « Lodzia Slewiska ».

port que le prof. Bujwid avait publié à cette époque dans l'hebdomadaire varsovien *Gazeta Lekarska* (La Gazette Médicale) (n° 15 du 14 avril 1888). Le professeur Odo Bujwid y produit le chiffre global de malades qui sont venus se faire examiner à l'Institut Antirabique de Varsovie au cours de l'année 1886 (celle de la fondation de l'Institut) et de 1887. Ce chiffre est de 536 personnes dont on a vacciné 430; 8 d'entre elles sont mortes de la rage. Parmi ces 536 personnes, il y en a eu 4 (quatre) mordues par des loups enragés.

Dans sa *Confession d'un demi-siècle* (La Jeune Parque, 1948, p. 141-142), Maurice Rostand évoque, au détour d'une phrase : « encore une petite jolie à quatre-vingt-deux-ans », la beauté légendaire de la mère de Feydeau. (1)

ANATOLE FRANCE

Dans le numéro 6 de notre Bulletin, paru en juin 1950, j'avais fait remarquer (p. 23-24) que M. Marcel Le Goff, dans la « nouvelle édition, revue et augmentée » (Albin Michel, 1947) de son livre sur *Anatole France à la Béchellerie* avait ajouté, entre autres, deux passages (p. 119-120 et 268) franchement hostiles à l'indépendance de la Pologne et qu'il n'avait pas publiés dans la première édition de son ouvrage (L. Delteil, 1924). Plusieurs lecteurs de ce *Bulletin* m'ayant demandé quel était le contenu de ces passages, je me permets de les citer aujourd'hui. La conversation a eu lieu au printemps de 1917, dans le salon de la Béchellerie, à propos de la première révolution russe (de mars 1917).

Voici le premier passage :

« — Nous libérerons la Pologne —, hasarda un auditeur.

M. France. — Ce sera une sottise de plus et une lourde erreur.

Il n'y a pas, il n'y aura jamais de Pologne libre parce qu'elle ne mérite pas la liberté. Les Polonais ne sont bons à rien qu'à palabrer à l'infini, à se déchirer entre eux, perpétuellement excités au désordre par les trois millions de Juifs qu'ils entretiennent chez eux. Partagée trois ou quatre fois, la Pologne est destinée toujours au partage. Nation sans frontière, déchirée par des divisions internes que l'étranger entretient en soudoyant les chefs des partis, la Pologne ne vivra jamais. Les Allemands et les Russes sont seuls à la bien connaître ; autrefois, il y eut aussi les Autrichiens, ceux-ci sont maintenant hors de cause.

La Pologne est une création de l'esprit constituée par des souvenirs historiques. Personnellement, je plains les Polonais parce qu'il faut plaindre tout ce qui souffre. Je crois qu'ils ne méritent pas autre chose que le sort qui leur est dévolu ; s'ils valaient mieux que leur sort, ils auraient réussi à le changer. La Pologne a été perdue par l'action dissolvante de ses partis politiques, tous soudoyés par l'étranger. Au XVIII^e siècle, il n'y avait à la Diète que des factions étrangères, représentées par les plus hauts personnages de l'Etat. Trop de Juifs agitent le pays. Certes, je ne suis pas antisémite, j'en ai donné des preuves, ce n'est pas l'être que de reconnaître que le peuple juif est le plus bel agent de dissolution et de révolution qui soit au monde.

Reconstituer une Pologne est une idée de fou, ivre du principe des nationalités. Faudra-t-il toujours répéter que si nous faisons la paix sur ce principe, nous allons au-devant des pires difficultés, des déceptions les plus graves, dans une Europe impossible. »

(1) On sait que la femme légitime d'Ernest Feydeau était une fille de Jérôme-Adolphe Blanqui, l'économiste, et nièce du révolutionnaire Louis-Auguste Blanqui (cf. René Dumesnil, préface à l'édition de *Fanny*, Stock 1948, p. XII-XIII).

Et voici, concernant toujours la question polonaise, le second passage (p. 268) :

« ...Quand je vois des négociateurs, penchés sur des cartes, rattacher certaines régions à des Etats après les avoir amputées à d'autres, couvrir ces opérations de prétextes linguistiques, ethniques, ou historiques, j'ai grand'peur que ces décisions ne fassent hurler les intéressés de colère et de souffrance. Eux sont fixés sur les affinités et sur les haines, ils les vivent. Est-ce que M. Wilson a la moindre idée des provinces authentiquement polonaises, alors que nous ne savons même pas s'il existe une Pologne. Je crois à l'existence du peuple tchèque et j'applaudis à sa libération, je suis un peu moins sûr de la possibilité d'un Etat tchèque. Il est probable qu'il comprendra des éléments qui en seront moins satisfaits. De même l'idée d'associer les Serbes aux Croates... »

L'auteur de l'ouvrage que nous mentionnons, maître Marcel Le Goff, avocat au barreau de Tours, ancien bâtonnier, a eu l'amabilité de m'adresser à ce sujet une lettre (datée du 27 juillet 1950), d'où je me permettrai de citer ce qui suit :

« Je comprends que le jugement émis par M. France sur la Pologne, et que vous citez, ne soit pas très agréable. Mais M. France avait des préventions contre votre pays qu'il jugeait très catholique et inféodé à l'Eglise. De plus, M. France condamnait le Traité de Versailles qu'il considérait comme une création instable et éphémère. Ces deux raisons peuvent expliquer le passage que je rapporte. »

MARCEL PROUST

On n'a pas oublié, dans le roman de Marcel Proust, le personnage d'un artiste polonais : « le sculpteur Ski, appelé ainsi à cause de la difficulté qu'on trouvait à prononcer son nom polonais... » (*Sodome et Gomorrhe*, II, 2, 114).

Au cours de tentatives diverses faites pour retrouver les modèles vivants des personnages de Proust, on avait négligé jusqu'ici de s'intéresser à ce sculpteur étranger ; mais, dernièrement, Mme Elisabeth de Gramont (la duchesse de Clermont-Tonnerre), dans son livre sur *Marcel Proust* (Flammarion, 1948), s'est penchée, entre autres, sur ce petit problème ; ayant qualifié Ski de dilettante, « qui tripote dans tous les arts, mais a l'esprit faux et embrouillé, parle à tort et à travers de ce qu'il ne connaît pas », elle a conclu que Proust avait songé à Frédéric de Madruzzo, dit « Coco », « qui jouait du piano, un peu, chantait, un peu, peignait, beaucoup, mais assez médiocrement » (p. 192 et 208). Dans les autres biographies de Proust, il est assez souvent question de Frédéric Madruzzo (cf. p. ex. princesse Bibesco, *Le voyageur voilé : Marcel Proust*, Genève, La Palatine, 1949, p. 30 ; André Maurois, *A la recherche de Marcel Proust*, Hachette, p. 89 et 117 ; Gabriel-Louis Pringué, *Trente ans de diners en ville*, éd. Revue Adam, 1948, p. 37 et 195, etc.). Le père de Frédéric, Raymond de Madruzzo, était le beau-père de l'ami intime de Marcel Proust, le compositeur Reynaldo Hahn (cf. R. Hahn, *Journal d'un musicien*, édit. de 1949, p. 268).

On n'a pas, à ma connaissance, dressé jusqu'à ce jour la liste des thèmes polonais contenus dans l'œuvre proustienne ; on ne peut citer que Raoul Celly qui, dans son *Répertoire des thèmes de Marcel Proust* (p. 84), publié en 1935, a relevé les passages consacrés à Chopin. Il sera peut-être utile de compléter ces informations, en nous servant des abréviations d'usage dans les ouvrages sur Proust.

Les allusions aux Polonais et aux choses de Pologne ne sont guère nombreuses dans les volumes de *A la recherche du temps perdu*. Voici celles que l'on peut y trouver : « ma tante Radziwiłł... », dans la bouche du prince de Guermantes (*G.* II, 191) ; « le roi de Pologne... », cité comme un des ancêtres de Charlus (*G.* II, 221) ; « la comtesse polonaise... », qui loge à l'hôtel de Balbec (*S.G.* II, 1, 201) ; « la Pologne... », mentionnée avec la remarque « c'est un peu loin... » (*P.* II, 56) ; « le sculpteur polonais Virodobetski... » (*T.* *R.* I, 26). A l'occasion de la Grande Guerre « Varsovie » est nommée à deux reprises (*T.* *R.* I, 89 et 127) ; enfin, Charlus parle d'« Auguste de Pologne » (*TR.* I, 135).

Nous ne reprendrons pas ici les passages concernant Chopin, enregistrés déjà par R. Celly ; il convient toutefois d'y ajouter d'abord le poème de Proust intitulé *Chopin* qui fait partie du cycle *Portraits de peintres et de musiciens*, évoquant, outre Chopin, parmi les compositeurs, Gluck, Mozart et Schumann, et publié dans *Les Plaisirs et les Jours* (édit. de 1924, p. 137), ainsi que plusieurs allusions au grand compositeur dans la correspondance du romancier français.

Quant à l'ensemble des lettres de Marcel Proust, connues jusqu'à ce jour, il est aisé de relever tous les thèmes polonais qu'on y trouve dans le livre de Pierre Raphaël, *Introduction à la Correspondance de Marcel Proust* (éd. du Sagittaire, 1938, p. 56, 71, 79, 138, 144, 145, 148, 155), et surtout dans la thèse universitaire de M. Philip Kolb, *La correspondance de Marcel Proust : Chronologie et commentaire critique* (Urbana, The University of Illinois Press, 1949). Voici les noms polonais que l'érudit américain y relève en les citant dans l'index de son ouvrage : Joseph Babiński, Chopin, Missia Godebska (Mme Edwards, Mme Sert), Alexandre Natanson, Paderewski, prince Poniatowski, comtesse Potocka, prince Radziwiłł, Jean et Édouard Reszke, Stanislas Rzewuski. D'autre part, Proust y mentionne les villes de Varsovie et de Przemysł, chacune une fois.

En Pologne, on s'est particulièrement intéressé à la lettre datée, ainsi que le démontre M. Ph. Kolb (*op. cit.*, p. 202), de juin 1915, que Proust écrivit à Lucien Daudet à l'occasion de la mort d'Anna Mniszech, la fille de Mme Hańska-de Balzac. L'auteur y cite les noms de plusieurs familles appartenant à l'aristocratie polonaise : les Krasiński, les Plater, les Czapski, les Pusłowski et les Radziwiłł ; il tient également à s'y excuser des fautes qu'il aurait pu commettre en citant ces noms slaves si difficiles à transcrire d'une manière correcte.

Parmi les connaissances polonaises de Marcel Proust, citons en premier lieu le prince Léon Radziwiłł (dit « Loche »), propriétaire d'Ermenonville et collectionneur de souvenirs touchant Rousseau (cf. l'article nécrologique le concernant dans les *Annales de la Société J.-J.*

Rousseau, vol. XVIII, pp. 420 et suiv. ; cf. aussi A. Halicka, *Hier*, éd. du Pavois, 1946, p. 66 ; prince Poniatowski, *D'un siècle à l'autre*, 1948, p. 610 ; A. de Fouquières, *Cinquante ans de panache*, éd. Flore, 1951, p. 445). Citons aussi la comtesse Potocka (d'origine italienne) dont le salon parisien connu en son temps une vogue considérable ; Proust a parlé d'elle dans son feuilleton du *Figaro* du 13 mai 1904, publié depuis dans son recueil de *Chroniques* (1927).

En revanche, il nous faudra rayer de la liste des connaissances polonaises de Proust le nom de Mme Scheikévitch, bien que certains lui aient attribué des origines polonaises (p. ex. Gustave Schlumberger dans *Mes souvenirs*, Plon, 1934, p. 252). Elle était en réalité d'origine russe, comme l'on peut s'en convaincre en feuilletant ses *Souvenirs d'un temps disparu*, publiés chez Plon, en 1935, et dont les premiers chapitres sont consacrés à une évocation de sa Moscou natale, ainsi que, précisément, les *Lettres à Madame Scheikévitch* de Proust (Librairie des Champs-Élysées, 1928) ; le romancier y mentionne, à plusieurs reprises, la Russie, patrie de sa correspondante : dans sa lettre du 23 janvier 1918, il parle notamment de « votre origine russe... », et termine en déclarant : « Je resterai toujours fidèle à la Russie de Tolstoï, de Dostoïevski, de Borodine et de Madame Scheikévitch ».

MAURICE BARRÈS

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a fait paraître à Paris un certain nombre d'ouvrages dus à des savants polonais, ouvrages écrits en français et concernant les domaines de la philosophie, de l'histoire et de la philologie. Nous ne mentionnerons ici ni leurs études publiées par divers périodiques de France (tels que la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, la *Revue de littérature comparée*, la *Revue des études slaves*, la *Revue historique*, la *Revue de synthèse*) et de Belgique (tels que la *Revue belge de philologie et d'histoire* et *La nouvelle Clio*) ni les rapports et les contributions qu'ils ont fait parvenir aux divers Congrès internationaux, notamment le Congrès historique du centenaire de la Révolution de 1848, le VI^e Congrès international des linguistes, le XXI^e Congrès international des orientalistes, le III^e Congrès international de toponymie et d'antroponymie et le IX^e Congrès international des sciences historiques, — en nous bornant à citer cinq importants ouvrages, signés de noms polonais. La thèse de M. Paul Kucharski sur *Les chemins du savoir dans les derniers dialogues de Platon* (Presses Universitaires de France, 1949) se signale par sa méthode originale et la profondeur de ses vues. Deux études d'histoire de Pologne : de Zygmunt Wojciechowski (*L'État polonais au Moyen Age — Histoire des institutions*, Recueil Sirey, 1949 ; cf. le compte-rendu du prof. Fr. Olivier-Martin dans *Le Journal des Savants*, avril-juin 1950, p. 56-71) et *Les Origines de la civilisation polonaise* de Józef Kostrzewski (P.U.F., 1949) ont été traduits du polonais. L'année 1951 a vu paraître, d'abord, *La Sympathie comme fonction de progrès et de connaissance* (P.U.F.) de M.C. Konczewski et, à la fin de l'automne, l'importante *Bibliographie Barrésienne* de M. Alphonse Zarach.

C'est ce dernier ouvrage que nous nous proposons de présenter. Le volume compte 356 pages et nous offre 2954 positions bibliographiques

se rapportant à « L'activité littéraire, journalistique et parlementaire » de Maurice Barrès, et 1737 positions bibliographiques, enregistrées comme « Ouvrages et articles relatifs à Barrès ». Comme limites imposées à ses recherches l'auteur nous propose les années 1881-1948, indiquées sur la couverture de son livre, cependant il lui est arrivé de dépasser ces dates à deux reprises : il cite, page 215, la monographie de M. René Lalou (1950) et, plus loin, les articles qui ont paru sur Barrès en 1949 et 1950 (p. 321-322). D'autre part, M. Zarach a décidé de se limiter aux études et articles publiés en français sans tenir compte de ceux qui ont été rédigés dans des langues étrangères. C'est ainsi que les romanistes allemands, E.R. Curtius et V. Klemperer, et les critiques polonais, T. de Wyzewa et Casimir Woźnicki, figurent uniquement dans sa bibliographie comme auteurs d'études publiées dans des périodiques français ou de langue française.

L'habitude de la Bibliothèque Nationale peut, en consultant la salle des Catalogues, se rendre facilement compte de l'état actuel des recherches de bibliographie en ce qui concerne les lettres françaises ; il pourra y trouver en effet la majorité des principaux travaux publiés dans ce domaine et sera ainsi en mesure d'apprécier la valeur des divers systèmes adoptés et des résultats obtenus. Mis à côté des autres ouvrages de ce genre, le livre de M. Zarach sort victorieux de la comparaison. Il égale les meilleurs d'entre eux par sa précision méthodique et l'emporte sur beaucoup d'autres par l'étendue de ses recherches. Faisons remarquer surtout son répertoire des articles journalistiques de Barrès dont l'élaboration a obligé l'auteur à feuilleter non seulement des collections entières de journaux, d'hebdomadaires et d'organes périodiques parisiens, mais l'a entraîné encore à élargir le champ de ses investigations bibliographiques en allant consulter les bibliothèques de province, entre autres celles de Nancy et de Strasbourg. Le chapitre consacré à la carrière parlementaire de Barrès est fondé sur un dépouillement minutieux du *Journal officiel* (collections des années 1889-1893 et 1906-1923) ; quant à la correspondance de Barrès, assez mal connue jusqu'à ce jour, M. Zarach a pu l'enregistrer en tenant compte non seulement des fragments déjà publiés, mais aussi des différents catalogues d'autographes.

Tout en ne présentant pas, à proprement parler, les caractères d'une bibliographie raisonnée, la *Bibliographie Barrésienne* de M. Zarach nous fournit, surtout s'il s'agit d'articles de journaux, de brefs commentaires qui nous permettent d'en connaître le contenu (cf. l'« Index analytique des œuvres et des thèmes de Barrès », p. 323-337). Il est évident qu'une documentation de ce genre ne saurait entièrement épuiser son sujet et appellera sans doute encore certaines additions, aussi l'auteur a-t-il eu raison de nous en avertir dans son « Introduction ». (1)

(1) Ainsi p. ex. l'*Anthologie de la Renaissance catholique* de M. Louis Chaigne (édit. Alsatia, tome III, 1939) contient des pages sur Barrès et des extraits de ses œuvres (p. 36-39). Cf. aussi Charly Clerc, *Le Génie du paganisme* (Payot, 1926, p. 149 et suiv. : « L'Acropole de Barrès et celle de Maurras ») ; J.-M. Carré, *Le Rhin et la littérature française* (dans l'ouvrage collectif *Le Rhin, Nil de l'Occident* (Ed. des Ordres de chevalerie, 1946, p. 247 et suiv.) ; J.-M. Carré, *Les Écrivains français et le mirage allemand* (Boivin, 1947, p. 136 et suiv.).

M. Alphonse Zarach, assistant à l'Institut de philologie romane de l'Université de Poznań et disciple du regretté professeur Józef Morawski (il a publié une bibliographie complète des ouvrages de son maître dans le n° 9 de notre *Bulletin*, p. 44-52), avait commencé ses études vers 1930; il était en train de préparer une monographie sur les œuvres de Barrès afin de la présenter comme thèse et obtenir le diplôme de docteur ès lettres en Sorbonne. En automne 1939, pendant la campagne de Pologne, son manuscrit, qui se trouvait à Poznań, fut entièrement détruit (2), cependant que le sort se révélait plus clément pour la thèse supplémentaire qui contenait précisément la *Bibliographie Barrésienne* et dont l'auteur a pu compléter et mettre à jour le manuscrit pendant le séjour de quelques mois qu'il fit à Paris en 1948.

Il n'est pas rare que le choix d'une thèse soit plus ou moins l'effet du hasard. M. A. Zarach a choisi d'étudier l'œuvre de Barrès au moment où la portée et les influences de l'auteur des *Déracinés* commençaient à décliner visiblement. C'était l'époque où les revues publiaient des articles suggérant que « Barrès s'éloigne », où l'un de ses grands contemporains pouvait noter : « on a monstrueusement surfait ses qualités d'artiste : ...ce qui chez Barrès me déplait par dessus tout : la mièvrerie, la molle joliesse de certaines phrases où respire une âme de Mimi Pinson » (André Gide, *Journal*, note du 29 février 1930, édition de la Pléiade, 1939, p. 971). Enfin un critique d'après-guerre ne déclarait-il pas récemment que « Barrès est aujourd'hui rentré dans un néant dont il n'aurait jamais dû sortir » ? (Mme Claude Edmonde Magny, citée par Pierre de Boisdeffre, *Métamorphose de la littérature de Barrès à Malraux*, Ed. Alsatia, 1950, p. 21).

C'est sans doute parce qu'il avait connu et moralement approuvé la position adoptée par Barrès à l'égard de l'Allemagne et du problème de l'Alsace-Lorraine que M. Zarach, intellectuel polonais originaire de Poméranie, a choisi d'étudier l'œuvre de l'auteur de *Colette Baudoche*, et peut-être aussi à cause des preuves de sympathie que l'écrivain n'avait pas ménagées à la civilisation polonaise.

On connaît l'attrait que l'Orient a toujours exercé sur l'esprit de Barrès. Qu'il nous suffise de citer à ce propos comme témoignage *Un Jardin sur l'Oronte* (1922) et *Une Enquête aux pays du Levant* (1923), les personnages tels que la princesse Marina dans *L'Ennemi des Lois* et la belle Arménienne, Astiné Aravian, dans *Les Déracinés*; n'oublions pas également les articles sur Marie Bashkirtseff, sur Dostoïevski et Tolstoï, les nombreuses pages de *Mes Cahiers* évoquant Aïssé (c'est-à-dire Anna de Noailles, d'origine greco-roumaine) et, enfin, les passages qui concernent la Pologne. (3)

En 1923, Maurice Barrès avait fait paraître les *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée* : c'étaient les carnets de route de son grand-père,

(2) Un court fragment de cette thèse, sous forme d'un essai intitulé *Maurice Barrès et le nationalisme français*, avait paru en français dans un organe polonais : *Neofilolog* (Varsovie, avril-juin 1937).

(3) Cf. A. Zarach, *op. cit.* p. 31 n° 119), p. 37 (n° 154), p. 166 (n° 2612), p. 183 (n° 2788); cf. aussi l'article de M. Maurice Toussaint, publié dans l'organe mensuel *La Pologne* du 15 janvier 1924.

Jean-Baptiste Barrès (1784-1849) où l'on peut lire plusieurs notes concernant la Pologne que ce soldat de Napoléon découvrait en ce mois de décembre 1806 : « Que de pauvres et tristes villages nous y rencontrâmes, que de misère nous eûmes sous les yeux... » (p. 77), et plus loin : « Varsovie est une belle ville dans quelques-unes de ses parties » (p. 80).

Dans les nombreux volumes de *Mes Cahiers*, Barrès évoque plus d'une fois les tragiques destinées de la Pologne qu'il cite parfois en guise d'avertissement (par. ex. tome I, 1929, p. 164-165 ; IX, 1935, p. 216 ; X, 1936, p. 171). Il accueille avec un intérêt plein de sympathie la possibilité de ressusciter, à l'issue de la Grande Guerre de 1914-18, une Pologne indépendante (cf. p.ex. *Mes Cahiers* XI, 1938, p. 235 ; *Chronique de la Grande Guerre*, tome XIII, 1924, p. 149) (4)

Parmi les écrivains polonais, seul Adam Mickiewicz a été cité par Maurice Barrès, d'ailleurs assez fréquemment. (5) La *Bibliographie* de M. Zarach mentionne les passages concernant le grand poète retrouvés dans les articles de Barrès : p. 80 (n° 815 et 823) ; p. 84 (n° 913) et p. 87 (n° 968). Nous pouvons y ajouter les passages sur Mickiewicz contenus dans *Les Déracinés* (1897, t. I, p. 245 : « Napoléon — le Messie de Mickiewicz »), dans *L'Appel au soldat* (1900, une citation du *Livre des Pèlerins* en épigraphe), dans *Amori et Dolori Sacrum* (1902, p. 63 : « Mickiewicz... ce prophète polonais, ce véritable inspiré ») et enfin, dans le tome I^{er} de *Mes Cahiers*, un passage sur « Byron, Mickiewicz, Goethe » (p. 62) et la citation d'une phrase de Mickiewicz (p. 223). (6)

Dans la préface de ses *Notes sur Chopin* (1949, p. V), André Gide nous fait part de la remarque suivante : « Barrès eût-il été musicien, quel Lorrain n'eût-il pas fait de Chopin au nom de ses premières origines nancéennes ! » Ce passage semble suggérer que Barrès ne s'était pas préoccupé de cette question. Étant donné que, dans l'« Index analytique » de sa bibliographie, M. Zarach omet, lui aussi, de citer le

(4) On sait que le tome XI de *Mes Cahiers* a paru en 1938 ; depuis la guerre, on a fait paraître la suite : le tome XII en 1949 et le tome XIII en 1950. Dans le tome XII (p. 76), on peut lire, reprise par Barrès, en mai 1919, dans la traduction française de l'ouvrage espagnol de A. Sanchez Moguel *Calderon et Goethe* (Paris, E. Leroux, 1883), une allusion au Faust historique ou plutôt légendaire qui « aurait été professeur... à Cracovie ». Notons que cette remarque de Barrès ne reproduit pas exactement le texte de Sanchez Moguel qui se borne à constater (*op. cit.*, p. 144) que « Faust étudia... la magie, qui s'y enseignait publiquement à Cracovie ». Quant aux origines soi-disant polonaises attribuées au modèle du héros de Goethe, voici comment s'exprime à leur sujet l'auteur espagnol : « Quelques-uns font Faust Polonais de naissance, or il semble qu'il est aussi enfant de la Pologne que notre Sigismond de *La Vie est un songe* de Calderon ».

(5) Rappelons toutefois que Barrès patronna une soirée, consacrée à la glorification de Jules Slowacki. La soirée eut lieu le 20 novembre 1909 à la Salle de la Société de Géographie (cf. le *Bulletin Polonais*, 1909 p. 330, et 1910 p. 22).

(6) La citation est prise dans les *Mélanges* de Mickiewicz. Comme les commentaires de l'éditeur de *Mes Cahiers* ne nous disent pas de quels *Mélanges* il s'agit, hâtons-nous d'en donner le titre exact : *Mélanges posthumes d'Adam Mickiewicz*, publiés par Ladislas Mickiewicz (Paris, Librairie du Luxembourg, 1872).

nom de Chopin, nous croyons utile de mentionner ici les passages relativement nombreux que Barrès a consacré dans *Mes Cahiers* au grand compositeur. Commençons par le tome II : « Le père de Chopin était un Lorrain de Nancy qui s'établit à Varsovie, il fut précepteur de Marie Łączyńska (chez Barrès ce nom est faussement orthographié) plus tard comtesse Walewska. Épousa-t-il une Polonaise ? » (II, p. 182-183); « La vraie Lorraine... Chopin... Claude Gelée » (II, p. 194); « Nous avons de la poésie : Marie-Antoinette, Claude Gelée, Chopin » (II, p. 217). Dans les volumes suivants : « On ignore généralement que Chopin était Lorrain » (III, p. 117, cf. aussi p. 226); « Le musicien Chopin naquit d'un Lorrain et d'une Polonaise » (IV, p. 173); « Chopin et... moi : tout cela Lorraine » (VIII, p. 260); « Chopin et George Sand » (IX, p. 132).

Au cours de sa vie, Maurice Barrès a été évidemment en rapports avec de nombreux Polonais, surtout pendant la Grande Guerre de 1914-1918 et la période suivante. Parmi eux, il y eut un personnage intéressant qui exerça sur l'esprit de Barrès une influence considérable : nous avons nommé Teodor de Wyzewa. Dans les articles et la correspondance de Barrès, on retrouve fréquemment ce nom polonais ; M. Zarach le note plus d'une fois dans son « Index analytique » (p. 337) en citant également (p. 240) l'ouvrage de Mme Isabelle de Wyzewa : *La Revue Wagnérienne*, dont le dernier chapitre, intitulé « Le cas de Maurice Barrès » (p. 155-201), évoque, entre autres, l'amitié qui reliait au critique polonais l'auteur de *La Colline inspirée*. Ajoutons-y aussi les fréquentes allusions à de Wyzewa que l'on peut relever dans *Mes Cahiers* (cf. III 37, IX 248, XI 369, XIII 79).

Il sera peut-être intéressant de citer, extrait de l'ouvrage de Henri Massis, *Maurras et notre temps* (Genève, La Palatine 1951, p. 101-102), le passage suivant :

« Maurras détestait l'abbé Henri Bremond, et cela de longue date. Avec Teodor de Wyzewa, Bremond aura été une de ses haines les plus tenaces. La raison ? l'influence qu'ils cherchaient l'un et l'autre à avoir sur Barrès. « Temps éloignés, astres éteints ! » s'écria Maurras. Sans doute, mais qu'on prononce un de ces deux noms, et le voilà aussitôt dans une belle colère ! C'est que Maurras voit en ce Wyzewa, si oublié aujourd'hui, l'homme néfaste qui avait failli pervertir l'esprit du jeune Barrès et le dénaturer en l'ouvrant aux lettres étrangères, aux idéologies dissolvantes de l'Asie, aux barbares nordiques et slaves, aux poisons du germanisme wagnérien ! Ce qui traîne, par endroits, de Fichte, de Hegel, de philosophie allemande, dans le *Culte du Moi*, Barrès ne l'avait-il pas recueilli sur les lèvres de Wyzewa ?... Voilà ce que Maurras n'a jamais pardonné à ce damné Polonais. *Le misérable !* s'écriait-il encore vingt ans plus tard, et, toute son existence, Maurras le poursuivit d'une sorte de fureur assassine. A tout le moins le plaça-t-il, vivant, dans son enfer, dans une de ces tristes citernes du dernier cercle, le plus noir, le plus glacial, celui où Dante fait tomber certaines âmes maudites devant même que leur vie ne soit achevée; le diable continuant de faire mouvoir un corps que l'âme a déjà quitté... ».

Rappelons enfin à ce propos que dans sa plaquette *Un ami de Barrès : Stanislas de Guaita* (Grasset, 1936) M. Charles Berlet avait essayé d'indiquer certaines traces d'influences indirectes polonaises sur Barrès :

celles qu'aurait exercées sur l'esprit de l'écrivain Stanislas de Guaita auquel Barrès avait dédié ses livres : *Sous l'œil des barbares et Amori et dolori sacrum*.

Voici le passage en question :

« Ces tendances mystiques qui, dès sa seizième année, entraînaient déjà Stanislas de Guaita, Maurice Barrès a cru en trouver l'origine dans les ascendances italienne et allemande de son ami, — mais il semble avoir négligé ou ignoré d'autres ascendances où il convient de rechercher plutôt les sources du mysticisme de Guaita, ce sont ses ascendances *polonaise* et *lorraine* ».

« C'est ainsi qu'à la fin du XVI^e siècle, un Grandjean qui servait dans les armées du Duc Charles III (de Lorraine), suivit en Pologne le Duc d'Anjou, le futur Henri III de France, et revint se fixer à Mazirot près de Mirecourt, ramenant avec lui son épouse Marie Lipska qui appartenait à l'une des premières familles de l'aristocratie polonaise... Si l'on veut bien songer que le peuple polonais est l'un de ceux dont les poèmes épiques et la poésie nationale sont le plus imprégnés de sentiments religieux, peut-être trouvera-t-on dans cette ascendance slave l'explication non seulement du mysticisme de Stanislas de Guaita, mais encore l'intensité du sentiment religieux qui conduisit au sacerdoce l'un de ses ancêtres directs, qui vivait à Nancy au milieu du XVIII^e siècle ». (7)

MARTHE BIBESCO

Il y aura cette année juste un quart de siècle que paraissait *Catherine-Paris*, le roman qui, s'il s'agit de former l'opinion de certains milieux français sur une certaine classe sociale de Polonais, a joué un rôle comparable à celui du roman de Victor Cherbuliez *L'Aventure de Ladislas Bolski* (1869).

Catherine-Paris de la princesse Bibesco, lancé en 1927 par Bernard Grasset et paru, dès l'année suivante, en édition de luxe, repris en 1929 comme un des succès de la collection populaire *Le Livre de Demain* par l'éditeur Fayard, connu de la part de la critique parisienne un accueil particulièrement chaleureux. Voici, d'ailleurs, retrouvés par nous dans les périodiques de l'époque, quelques extraits des jugements formulés alors par les sommités de la critique française : « Le beau roman de la princesse Bibesco sera lu avec un extrême intérêt dans toute l'Europe, et chez nous avec une émotion particulière » (Paul Souday, *Le Temps* du 26 mai 1927) ; « *Catherine-Paris* mérite le même succès que *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon ; je dirais même qu'il m'a plu davantage » (Albert Thibaudet, *L'Europe nouvelle* du 11 juin 1927, p. 766) ; « Un livre suave et pétillant !... Un reflet de la grâce de marquise de Sévigné ; un peu de dons d'observation d'un Saint-Simon. Oh ! le joli livre ! » (Robert Kemp, *La Revue universelle* du 15 juin 1927, p. 738-741).

(7) Il est vrai que le secrétaire de Guaita, M. Oswald Wirth, dans son livre sur Stanislas de Guaita (Aux Edit. du Symbolisme, 1935) ne fait aucune allusion à l'ascendance polonaise de l'écrivain occultiste, bien qu'il ait étudié minutieusement sa généalogie (p. 243-246).

La renommée de *Catherine-Paris* devait survivre à la seconde Guerre Mondiale puisque la critique, par la voix d'un de ses représentants, vient de recommander la réimpression de ce livre, épuisé depuis longtemps, mais qui serait, paraît-il, « l'un des meilleurs romans de ce dernier quart de siècle ».

Quant à la princesse Bibesco, elle vient justement de jeter un rayon de lumière sur les origines de son roman. C'est ainsi qu'elle a évoqué en toutes lettres l'Hôtel Lambert, résidence de la famille des princes Czartoryski : « J'avais changé de quartier..., j'habitais à présent... entre les deux bras de la Seine. C'était cette vue et cette maison, à laquelle j'ajoutai le décor de l'Hôtel Lambert, qui m'avaient inspiré mon roman *Catherine-Paris* » (cf. M. Bibesco, *La Duchesse de Guermantes : Laure de Sade comtesse de Chevigné*, Plon 1950, p. 97). Quant au surnom de l'héroïne qui a donné son titre au roman, c'est dans un récent recueil de souvenirs que la princesse Bibesco mentionna l'une des « six filles de Nicolas Bibesco... la plus jeune, née à Louvres pendant le siège de Paris de 1871... et appelée, de ce fait, Catherine-Paris, qui fut, sans le savoir, marraine de mon roman » (*La Vie d'une amitié : Ma correspondance avec l'abbé Mugnier*, Plon, 1951, p. 266).

En publiant dans les numéros de ce *Bulletin* diverses contributions historiques qui peuvent nous aider à comprendre la manière dont se formaient en France certaines opinions concernant la Pologne et les Polonais, nous croyons utile de rappeler aujourd'hui le roman de la princesse Bibesco en raison des jugements que l'auteur y porte sur les Polonais, et particulièrement sur l'aristocratie polonaise.

Notons d'ailleurs que la princesse Bibesco se trouve être elle-même du nombre des aristocrates, de ces personnages « à nationalité double ou même triple » qu'elle a précisément décrits, non sans une certaine compassion, dans *Catherine-Paris* (p. 310); elle est, elle-même, de cette « Internationale nobiliaire... formée à la surface des nations » (293), de ce vaste clan cosmopolite qui forme « six ou sept nationalités différentes, mais une seule société » (233). Mais, différant en cela de son illustre cousine, Anna de Noailles, elle n'a point rompu les attaches qui la reliaient à sa Roumanie natale. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les deux volumes d'un de ses ouvrages précédents : *Isvor — le pays des saules*, paru chez Plon en 1924. *Isvor* est au fond une sorte de manuel pittoresque du folklore roumain où l'auteur a enregistré dans un esprit de sympathie les cérémonies populaires, les chants et les récits des cultivateurs de la vallée de Prahova. Elle compatit à leurs rudes travaux et à leur misère, elle met en relief l'endurance « héroïque » avec laquelle souffrent la faim et le froid les habitants de ce « pays d'ascètes ». Dans ce conflit de classes, il ne fait aucun doute que la princesse Bibesco se place du côté des paysans roumains. Quant à la capitale, Bucarest, elle est plutôt malmenée par l'auteur qui trouve que « cette ville ressemble à n'importe quoi et ne rappelle vraiment rien... Capitale de tant de villages, elle n'est devenue ville que dans son milieu, où sa laideur, copie de toutes les laideurs d'Europe, ne vient pas d'elle, lui demeure étrangère... » (p. 152). Il y a mieux : cette aristocrate roumaine qui porte nom princier n'hésite pas à prôner la nécessité d'une

réforme agraire. Elle ne croit pas du tout à la possibilité d'une symbiose idyllique entre le châtelain et ses paysans « comme si la reconnaissance pouvait jamais exister entre les gens du pays des saules qui désirent la terre et nous, qui la possédons sans l'avoir désirée ! » (*Isvor*, I, 7). Aussi le lecteur peut-il comprendre sans peine l'esprit de ces phrases qui nous semblent aujourd'hui prophétiques : « Un jour ou l'autre, nous perdrons nos terres, parce qu'en les possédant, nous ne les désirions pas assez. Alors nous crierons à la spoliation, à l'iniquité, au malheur et nous tournerons une dernière fois nos yeux remplis de regrets vers cette Grenade que nous n'avons pas suffisamment aimée pour la défendre... » (I, 166).

Ainsi dans son *Isvor, pays des saules*, Marthe Bibesco ne s'est pas privée de crier une ardente sympathie pour son pays natal, la Roumanie. Cependant son cœur l'attire irrésistiblement vers la France ; à ses yeux, il est indiscutable que Paris est la capitale du monde civilisé. Déjà dans *Isvor* l'auteur nous avait confié que, pour elle, Paris était « le lieu du monde où l'on se passe le mieux de bonheur » ; dans *Catherine-Paris*, elle a tenu à confirmer ce sentiment en proclamant Paris « le seul lieu du monde où l'on peut vivre » (25). Ainsi rien d'étonnant que dans son roman la beauté et la noblesse d'âme se trouvent incarnées dans la personne d'un Français, technicien et inventeur d'élite, un as de l'aviation française. Bref, *Catherine-Paris* se présente à nous comme un hymne à la gloire de la civilisation française. Voici d'ailleurs comment finit le roman : désenchantée et malheureuse, l'héroïne trouve pourtant une consolation ; elle se persuade que dans les veines de son fils, qui porte le nom polonais de son père selon l'état-civil, coule en réalité le sang de celui qui est son père véritable — un Français, et de sa mère, Roumaine par ses origines, mais Française de cœur et d'esprit. Le livre de la princesse Bibesco baigne si profondément dans l'atmosphère envoûtante de la « douce France » et de Paris que l'on comprend les frères Tharaud qui ont intitulé leur feuilleton à ce sujet : « La princesse Bibesco ou l'enchantement de Paris » (cf. *Les Nouvelles Littéraires* du 11 juin 1927).

Les jugements portés par l'auteur au sujet d'autres civilisations restent également sous la profonde influence de ses sympathies françaises. Elle partage les préjugés de tant de Français à l'égard de l'Italie contemporaine (p. 290), leur répulsion pour l'empire de Guillaume II, changé en arsenal (« Berlin ou la guérite », cf. 177-180), enfin leur mépris pour l'Autriche d'avant 1914, dont la cour est gouvernée par une étiquette archaïque à l'espagnole et un François-Joseph croulant (p. 169).

Par égard pour l'alliance franco-russe, la description de Pétersbourg est traitée avec moins d'ironie et de mordant. D'ailleurs la princesse Bibesco avait déjà eu auparavant l'occasion, dans son roman *Le Perroquet vert* (Grasset, 1924), d'évoquer l'exotisme slave. Les caractères particuliers de « l'âme russe », ce sujet qui a connu en France une telle vogue, avaient tenté notre écrivain en l'incitant à nous faire le portrait moral d'une jeune fille russe, élevée loin de sa patrie, quelque part aux environs de Biarritz. Nous ne croyons pas nous tromper en supposant que l'une des sources de ce bref mais intéressant ouvrage ont été les

Mémoires de Marie Bashkirtseff, dont l'auteur est bien connu en France, ne serait-ce que par la biographie de Maupassant ainsi que par les deux livres d'Albéric Cahuet : *Le Masque aux yeux d'or* (1924) et *Moussia* (1926).

Pour en revenir à *Catherine-Paris*, c'est le type même du roman cosmopolite. L'auteur ne s'est pas privé de faire voyager ses personnages : les événements se déroulent d'abord en France, mais, bientôt, ils ont comme décor les provinces de Pologne occupées par l'Autriche, puis Vienne, Berlin, Petersbourg et, pour finir, l'Italie et la Suisse. Néanmoins le roman de Marthe Bibesco concerne surtout les Polonais, puisqu'il offre une sorte de portrait satirique non pas de la Pologne prise dans son ensemble, ni des Polonais comme nation, mais celui de quelques représentants de l'aristocratie polonaise.

Elevée dès sa plus tendre enfance à Paris, une jeune Roumaine épouse, où plutôt sa famille l'oblige à épouser un « Polonais autrichien » de trente-huit ans, le comte Adam Leopolski. Seigneur d'immenses domaines, « l'archi-comte » (c'est ainsi qu'on l'appelle à Vienne) Leopolski paraissait être pour la petite orpheline roumaine de Paris l'époux rêvé. Bel homme, plein d'entrain et, parfois, de mélancolie romantique, il joignait aux plus fines manières de l'homme du monde et à une fortune de nabab tous les éléments d'une éclatante carrière d'homme d'État. Attaché honoraire de l'ambassade d'Autriche à Paris (« pour ne pas payer d'impôt en France »), mais en même temps « gouverneur de Léopol où résidait, en ses lieu et place, un vice-gouverneur, son oncle » (p. 117), Leopolski visait bien plus haut encore : ce tardif « descendant des Jagellons » ne cachait à personne que, dans le cas où le cours de l'histoire viendrait à ressusciter le royaume de Pologne, lui, Leopolski, avait sa place dans les rangs des premiers prétendants au trône.

Cependant les défauts très particuliers de son mari eurent tôt fait de dissiper les illusions que Catherine pouvait nourrir au sujet de l'amour et du bonheur conjugal. Demeurant fidèle aux plus pures traditions dont les romanciers français (Cherbuliez pour Ladislas Bolski, Paul Bourget pour le Gorka de sa *Cosmopolis*) ont fait bénéficier jusqu'à ce jour les héros polonais de leurs ouvrages, Adam Leopolski ne fait qu'en prolonger le cortège, composé de fous, de neurasthéniques et de débauchés. Une sensualité jamais assouvie le remplit fréquemment de tristesse et de scepticisme. C'est dans cette sensualité que prenait sa source « l'incompréhensible mélancolie » de « l'archi-comte », elle n'était décidément pas le fruit de ses méditations intellectuelles (« il ne touchait jamais aux livres », p. 123) ni, comme le supposait bien à tort la brave Catherine, de ses sentiments patriotiques.

D'une manière générale, les caractères polonais d'Adam Leopolski disparaissent étouffés par l'atmosphère foncièrement cosmopolite de son auguste famille. L'une de ses sœurs avait épousé le prince régnant de « Sachsen-Schlossensbad », principauté allemande, une autre le duc Louis-Ferdinand Auersbourg, une troisième avait pour mari un aristocrate russe. C'est ainsi que les trois puissances partageantes s'étaient attribué chacune un rameau de l'arbre généalogique des Leopolski : « c'était le nouveau partage de la Pologne ». Une espèce de « loyauté tripartite »

relevait ainsi des devoirs de la famille, et l'on comprend que les traditions chevaleresques de résistance à l'opresseur et d'insurrection armée n'aient pu trouver dans ces conditions cosmopolites de fervents adeptes.

Quant à Catherine, elle a pendant son séjour en Pologne le sentiment précis d'être une intruse. Prise dans l'inextricable nœud des intrigues que fomentent deux lignées ennemies de la famille Leopolski, bafouée à chaque pas autant par les félonies de son mari que par le cynisme moral affiché par sa belle-mère elle s'aperçoit — trop tard malheureusement — qu'aux yeux de tous ses parents de Pologne, elle n'a au fond qu'une seule tâche, une seule mission à remplir : donner aux Leopolski un descendant mâle qui héritera du majorat de « Zamość ». Le faste théâtral du palais conjugal, considéré comme « le Versailles polonais » lui répugne franchement ; partout, elle n'aperçoit que « la tristesse des copies ». La Pologne, noyée dans la grisaille et la misère de ses habitants lui paraît repoussante ; le paysage, le climat, tout l'emplit d'une nostalgie irrésistible pour Paris ; elle voit avant tout « la poussière ou la boue énormes de Pologne » (151), « le climat impardonnable de Galicie... » (238), elle évoque « ce pays modulé qu'est la France après la Pologne sans modulation... » (241). C'est avec une ironie toute parisienne qu'elle juge ces couronnes duciales et royales (160), qu'elle ne cache pas sa parfaite indifférence pour tous ces majorats, tous ces domaines princiers. En revanche « Catherine chantait la gloire de la Convention, créatrice de cette petite propriété qui multiplie les murs mitoyens, les enclos, les vergers, les espaliers, les vignes, qui anime et humanise le paysage » (241). Elle est pleine d'une compassion sincère pour le sort du paysan polonais, affamé et crasseux (« des chiens affamés qui gardent les chaumières des paysans polonais... », « une plaine parsemée de villages misérables... », 133, « les rabatteurs, des gueux armés de bâtons », 137). Quant aux paroles qui condamnent avec sévérité la structure sociale de la Pologne contemporaine, elles ne sont guère faites pour nous étonner sous la plume de l'auteur d'*Isvor*, livre analysé plus haut : « chaque fois qu'elle entendait venir la battue, elle croyait prêter l'oreille au grondement d'un peuple en révolution qui montait vers les seigneurs » (137).

La Pologne et les Polonais sont évoqués dans *Catherine-Paris* par des détails puisés dans l'arsenal habituel et banal des informations françaises touchant notre patrie : plusieurs noms en *-ski* : le prince Lenkoransky (95), Bielowiecky (101), Branisky (121), Dombrowski (128), et en *-wicz* : Talkiewitch (101), Lvovkowitz (125), Scheipiewicz (277) ; quelques noms géographiques : la Podolie (95), la Mazurie (101), la Vistule (189), la Tatra (193), Cracovie, Varsovie et à côté de Léopol la forme allemande « Lemberg » (122, 196, 266 et 304). D'autre part, l'auteur cite le fameux « Vive la Pologne, Monsieur ! » (200), la reine Marie Leszczyńska (« Leczinska », 87), Poniatowski (266) et rappelle non sans ironie, les pleurs « historiques » que Marie-Thérèse versait pendant les partages de la Pologne : « Elle pleurait et prenait toujours » (266).

Il ne fait aucun doute que la princesse Bibesco connaît la Pologne et les Polonais beaucoup moins parfaitement que ses compatriotes roumains ou même les Russes ; elle s'est gardée cependant de suivre sur les voies de l'ignorance sa Catherine « qui n'avait pensé qu'aux Polonais bons

enfants des livres de Madame de Ségur, Boginski et Cozrgbriewski » (266). Elle connaît bien, on le sait, les « coins polonais » situés en l'île Saint-Louis, l'Hôtel Lambert, et elle n'a pas manqué évidemment de fréquenter les représentants de l'aristocratie polonaise (cf., entre autres, *Vie d'une amitié*, 1951 p. 337).

Il est assez difficile de dire, si *Catherine-Paris* est ce qu'on appelle un « roman à clef » : on citait, il est vrai, en 1927 les noms de ceux qui auraient servi de modèles vivants aussi bien au personnage de « l'archi-comte » Leopolski qu'à celui du diplomate francophile autrichien, le Polonais Wladislas Scheipiewicz. Ce sont des détails sans importance. En revanche, ce qui ne laisse pas d'être pénible, c'est le tableau décidément sombre de la Pologne et des Polonais qu'offre le roman de la princesse Bibesco. (Notons que déjà dans *Le Perroquet vert* on lisait un passage peu sympathique pour nous : « une nouvelle gouvernante détestable, Mlle Wzerneska, la Polonaise !... », p. 14 et 26).

La conclusion de *Catherine-Paris* semble être condensée dans l'affirmation, à deux reprises exprimée (p. 79 et 152) : « On n'épouse pas un Polonais ».

ANDRÉ MAUROIS

Dans le premier volume de ses *Mémoires* (I : *Années d'apprentissage et années de travail*, Flammarion, 1948), André Maurois nous parle de son premier mariage avec Mlle Janine de Szymkiewicz, qu'il avait connue à Genève (p. 114) et épousée à Paris au mois d'octobre 1912 (p. 131). L'auteur de *Climats* qualifie, il est vrai, le père de sa femme de « gentilhomme russe » (p. 115, 117). (1) Cependant si l'on considère que l'oncle paternel de Mlle Janine, qui fut également son tuteur, habitait Varsovie (130) et que, d'autre part, une des conditions posées par Mme Szymkiewicz-mère à son futur gendre était « que les enfants à naître seraient catholiques » (130), il nous faut supposer que Maurois a employé ici l'adjectif « russe » comme il était d'usage dans la France de l'époque, dans le sens de « sujet russe » et que, en réalité, sa femme était de nationalité polonaise. Les prénoms de Mlle Szymkiewicz, cités par Mme Amélie Fillon (*André Maurois romancier*, E. Malfère, 1937, p. 24) « Jeanne-Marie-Wanda » viennent eux aussi confirmer cette thèse.

On peut se demander également si son mariage avec une Polonaise n'a pas amené l'auteur de *Ni ange ni bête* (Grasset, 1919), roman dont l'action se déroule pendant la révolution de 1848 et les années qui suivent, à introduire dans son livre des motifs polonais (« la Pologne, le boulevard de l'Est de la civilisation », p. 65) et des allusions aux émigrés polonais réfugiés à Abbeville (65, 118). Qui sait aussi si le passage suivant du roman *Le Cercle de famille* (1932, p. 175) : « le seul événement sentimental de la vie de Prosper Holmann (banquier de Nancy) fut son mariage avec une étrangère, rencontrée en Pologne au temps où il inspectait les usines françaises de Łódź », n'est pas une allusion au mariage polonais de l'auteur.

(1) On lit de même dans l'hebdomadaire *Elle* (n° 326 du 25 février 1952) : « ...une ravissante jeune fille... d'origine russe... Janine de Szymkiewicz ».

Dans son *Dictionnaire des Contemporains* (tome II, 1950, p. 137) Jean Galtier-Boissière donne une fausse transcription du nom de Mlle Szymkiewicz : « Maurois... marié à Mlle Sienkiewicz ». Cette erreur s'explique aisément si l'on considère que le nom de Sienkiewicz est connu en France non seulement grâce à la gloire de l'auteur de *Quo Vadis* et de son prix Nobel, mais encore parce que des Polonais portant ce nom s'étaient établis en France (comme Charles Sienkiewicz, 1793-1860, l'un des fondateurs de la Bibliothèque Polonaise de Paris), avaient pris du service dans la carrière diplomatique française (comme Sienkiewicz, ministre plénipotentiaire de France en Egypte, cf. le livre d'E. Krakowski sur *Challemel-Lacour*, 1932, p. 291), et, enfin, prenant part dans les rangs des armées françaises aux guerres de l'époque, n'avaient pas hésité à verser leur sang pour défendre leur seconde patrie. Dans ses mémoires intitulés *L'Age d'or : Souvenir d'enfance et de jeunesse* (Grasset, 1947, p. 219), Fernand Gregh évoque : « un géant blond, ...qui est devenu mon vieil ami Sienkiewicz, parent de l'illustre romancier polonais..., avec qui je devais me retrouver mobilisé à Albi en 1914... Il s'était engagé chez les Boërs : on disait en riant que c'était le seul homme de l'armée française qui eût fait la guerre. Il avait d'ailleurs été prisonnier à Sainte-Hélène, comme Napoléon. »

ANDRÉ GIDE

La disparition, en février 1951, à l'âge de 82 ans, de l'auteur des *Nourritures terrestres* a suscité une longue suite d'essais, de jugements portant sur l'homme et sur l'œuvre, et de souvenirs parmi lesquels n'ont pas manqué de se faire entendre (entre autres dans l'important *Hommage à André Gide*, publié sous forme de cahier hors série de la *Nouvelle Revue Française* dont l'écrivain fut l'un des fondateurs et animateurs) les voix d'auteurs étrangers s'efforçant de caractériser le rôle joué par l'écrivain disparu dans l'histoire littéraire et la culture de la nation qu'ils se trouvaient représenter. Définir la portée du rôle que les écrits de Gide ont joué dans la vie intellectuelle de la Pologne contemporaine, telle n'est pas ici notre intention. En effet, il nous paraît matériellement impossible aujourd'hui d'écrire à Paris une étude fondée sur tous les textes nécessaires, vu le manque flagrant de périodiques et même d'ouvrages polonais datant de la fin du XIX^e et du XX^e siècle et concernant le sujet. C'est cependant sans risque de se tromper que l'on peut affirmer que les œuvres de Gide, bien que lues et traduites dans notre pays, n'y ont jamais exercé une influence notable : dans l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, les jeunes intellectuels de Pologne n'ont jamais reconnu un de leurs directeurs spirituels.

La bibliographie, reportée à l'*Appendice*, nous indique que ce fut dès 1901 — à commencer par *Le Prométhée mal enchaîné* — que l'on entreprit de traduire Gide en Pologne. Il est curieux de noter que les œuvres de cet écrivain, peut-être à cause des particularités et des difficultés que présente son style, ont tenté chez nous uniquement — qu'il suffise de citer les noms bien connus de Miriam-Przesmycki, de Nowaczyński, d'Iwaszkiewicz et celui de Boy-Zeleński — le talent de nos traducteurs les plus éminents.

Grandes furent l'admiration et l'amitié que Gide porta à Joseph Conrad (il avait traduit lui-même, en 1916-17, le *Typhon* du grand prosateur anglais d'origine polonaise « en signant joyeusement » la traduction, et collaboré, en se donnant beaucoup de mal, pour la remanier, à la version française de *Une Victoire*, entreprise par Isabelle Rivière). Les relations suivies de deux écrivains, tellement différents, méritent d'être étudiés à part, en tenant compte de leur correspondance ainsi que des études que Gide a consacrées à son grand aîné (cf. le numéro spécial de la *N.R.F.*, publié en hommage à Conrad, à l'occasion de sa mort, en 1924).

Parmi ses relations si nombreuses, Gide n'a rencontré que fort peu de Polonais dont il cite quelques-uns dans son *Journal*. Si dans *Les Caves du Vatican* (p. 87), il arrive à Lafcadio de faire allusion à son oncle, « le prince Wladimir Bielkowski » et aux « Karpathes », l'évocation, à peine ébauchée, de cette ambiance polonaise a été traitée à dessein par l'auteur de cette « sottie » selon un procédé traditionnel dans le roman français et dont il serait aisé d'indiquer les sources, ne serait-ce qu'en se reportant à l'œuvre de Cherbulez.

Mais c'est Madame Sophroniska, la « doctoresse polonaise » des *Faux-Monnayeurs* qui sollicite plus particulièrement notre attention. C'est, paraît-il, le portrait stylisé d'un personnage en chair et en os dont les milieux bien informés m'avaient, aussitôt le roman paru, suggéré le nom et que j'ai eu la surprise de retrouver naguère en parcourant les mémoires de H.R. Lenormand parus sous le titre *Les Confessions d'un auteur dramatique* (Albin Michel, 1949, p. 314). Voici le passage qui concerne le modèle présumé de Mme Sophroniska :

« La psychanalyse fournissait alors aux initiés un langage tout neuf pour apprécier les découvertes des artistes. Elle sévissait dans les salons, où les gens du monde se racontaient leurs rêves. La bonne Eugénie Sokolnicka, l'assistante de Freud, déléguée par son maître à la conquête de la psychiatrie française, abordait le champ de bataille par des chemins de traverse. Elle présidait des réunions d'information où se pressaient des écrivains. Elle faisait aussi des conférences. Je l'entends encore, exposant avec son inguérissable accent polonais, la théorie des symboles sexuels. Au milieu d'une période, un hasard bouffon avait lancé dans la salle un petit chat qui s'était mis à miauler... Le fou-rire qui secoua l'auditoire fit plus de tort à la psychanalyse que des pages de réfutation méthodique. Eugénie Sokolnicka devait mourir, quelques années plus tard, dans des circonstances qui restèrent mystérieuses... (Elle) travailla de toutes ses forces à la diffusion, parmi la société parisienne, des idées de Freud qui concoururent à disloquer l'agrégat du rationalisme français. »

Le lecteur polonais de tous les temps saura gré au subtil connaisseur de musique que fut Gide d'avoir réuni et complété ses *Notes sur Chopin*. Publiées pour la première fois en 1938, dans la *Revue internationale de la musique* paraissant à Bruxelles, ces notes (enrichies d'extraits du *Journal* (1889-1939) de l'écrivain, (1) d'une *Dédicace*, de *Feuillets iné-*

(1) Dès le mois de juin 1914, Gide songeait à écrire « son livre sur Chopin » ; dans le *Journal*, le compositeur des *Mazurkas* est évoqué, à partir de 1906, plus de 45 fois ! La dernière fois, le 7 et 8 janvier

dits et de *Variantes*) ont été réunies à nouveau en 1948 (édit. L'Arche), et enfin, à l'occasion du centenaire de la mort de Chopin, elles ont paru, en 1949, une troisième fois en « édition illustrée de luxe » (édit. du Moustié). Voici, extraites de son livre, deux phrases qui nous semblent résumer assez fidèlement le jugement de Gide sur son compositeur préféré : « S'il est sans doute de plus grands musiciens, il n'en est pas de plus parfait », et « Mettons qu'il n'y ait rien de proprement français dans la composition de ses poèmes, mais que plutôt la fréquentation continuelle de l'esprit français, de la culture française, l'ait invité à exagérer les qualités précisément les plus anti-germaniques du génie slave ». (2)

*
**

Dans l'*Appendice* du présent numéro, on, trouvera quelques contributions « polonaises » à l'étude d'André Gide :

- 1.) de larges extraits de l'étude du regretté Tadeusz Boy-Żeleński sur *André Gide et Wojtkiewicz* ;
- 2.) quelques passages de l'essai du critique Jan Kott sur Gide, publié sous le titre *Le Drame des apparences*, et fort caractéristique du jugement porté sur l'auteur des *Nourritures terrestres* par la nouvelle génération de critiques polonais d'après-guerre ;
- 3.) un essai d'une bibliographie des traductions polonaises de l'écrivain, fondé sur les travaux de Jan Lorentowicz, ainsi que sur ceux de Mme Yvonne Davet.

1939, ses *Nocturnes* y font l'objet d'une longue analyse où il est également question du jeu de Paderewski.

(2) Cf. le chapitre « André Gide, pianiste » dans le livre de Pierre Meylan, *Les Écrivains et la musique* (Lausanne, Ed. du Cervin, 1952, p. 62 et ss) où les jugements de l'écrivain sur le compositeur polonais ont été analysés et, en partie, qualifiés de subjectifs et peu convaincants.

II

NICOLAS KOPERNIK (1473-1543)

En analysant un document établi à Béziers à la daté du 15 août 1577 et concernant la bibliothèque de maître Pierre Dumas, calviniste et adversaire du pouvoir royal, le professeur Pierre Jourda y a trouvé la mention d'un volume de « Nicolaus Copernicus » : « On regrette d'ignorer le titre de ce volume, il reste que maître Pierre Dumas lisait Copernic — l'un des premiers de son temps, sans doute » (*Mélanges d'histoire littéraire de la Renaissance offerts à Henri Chamard*, Nizet, 1951, p. 271).

*
**

M. Tadeusz Przyppkowski présente la description des *Instruments astronomiques de Copernic* dans la revue mensuelle *L'Astronomie* (janvier 1951, p. 33-36).

LES LESZCZYŃSKI EN FRANCE

Nous avons, dans notre *Bulletin* de décembre 1950 (n° 8), cité certains jugements qu'ont portés sur le caractère et les talents du roi Stanislas Leszczyński plusieurs historiens français. Nous sommes heureux de compléter aujourd'hui ces citations par la nouvelle appréciation de ce prince polonais que donne dans *Visages d'autrefois* (Hachette, 1951) M. Jules Mazé au chapitre intitulé « Stanislas Leczinski — roi de Trianon » : « Il avait un heureux caractère et ne prenait rien au tragique : les revers, les déboires, les soucis glissaient sur sa philosophie sans atteindre son moral. Homme simple et bon, prince pacifique et bienfaisant, il savait se contenter de ce que la vie lui donnait, et, de ce qu'elle lui donnait, il jouissait de son mieux » (p. 11) ; « Un homme juste, charitable et bon, un brave homme... » (p. 18).

Plusieurs historiens français ont, de leur côté, parlé, au cours des dix dernières années, de la reine Marie Leszczyńska.

Ce sont :

1) Alfred Leroy (*Marie Leczinska et ses filles*, Albin Michel, 1940) qui, se fondant surtout sur les travaux de Pierre de Nolhac et de Casimir Stryjeński, porte sur celle qui fut la femme de Louis XV le jugement que voici : « Vertueuse, charitable et bonne... cette reine au cœur indulgent, aux vertus humbles et modestes, qui eut l'amour de la justice et de la paix, dont tous les actes furent nobles et désintéressés... » (p. 9-11). « Grande dans le malheur et l'affliction, Marie fut grande dans le bonheur et dans la joie... » (p. 30).

Notons quelques fautes dans la transcription des noms polonais : « Leckno » au lieu de « Leszno » (p. 14); « Stanislas Jablanoruski » et « Anna Jablanoruska » au lieu de « Jablonowski » et « Jablonowska » (p. 15 et 27); « Lubomorski » au lieu de « Lubomirski » (p. 17).

2) Gabriel de La Rochefoucauld (*Marie Leczinska, femme de Louis XV*, Les Éditions de France, 1943) : « Le peuple de France (après la mort de la reine) ne s'y trompait pas ; dans sa douleur, il y avait le désir de montrer sa préférence, son admiration pour la bonté, son respect pour la vie claire et lumineuse de celle qui ne s'était pas laissée entraîner par le plaisir ni aveugler par la gloire » (p. 322).

Une faute de transcription : « l'épouse du roi polonais Mécislas, Damboucka » au lieu de « Dombrowka » (p. 3).

3) Pierre Duparc (*Amitiés amoureuses de Marie Leczinska — Mercure de France*, 1^{er} avril 1947, p. 633-640) : « Non, son âme n'était décidément pas si simple que celle de ses biographes qui nous la montrent passive et résignée, tout occupée de menues dévotions et de travaux de peinture un peu ridicules. Bonne, certes elle le fut, et charitable et pieuse. Le besoin d'aimer, dont elle était si largement pourvue, sa tendresse comprimée, elle les porta tout naturellement à Dieu, mais comme ce n'était pas une sainte, il en resta encore pour les hommes » (p. 640).

4) Marie Leczinska, *Lettres inédites (Mercure de France, 1^{er} mai 1947, p. 31-43)*. Ce sont 26 lettres, écrites entre 1734 et 1751 au duc Adrien Maurice de Noailles (nommé maréchal de France lors de la guerre de Succession de Pologne) et publiées par M. Pierre Duparc d'après les originaux appartenant aux archives de la famille de Noailles. La lettre n° XXII est en polonais; une quantité invraisemblable de fautes d'orthographe, dues à l'éditeur de cette lettre, la rend incompréhensible même pour un Polonais qui s'efforceraient de restituer le texte de l'original.

5) Dans sa *Madame Quinze*, pièce en 12 tableaux, représentée pour la première fois le 20 février 1935 sur la scène de la Comédie Française, l'excellent auteur dramatique qu'est Jean Sarmant a eu l'heureuse idée d'évoquer le personnage de la reine Marie Leszczyńska. La presse parisienne a été unanime à reconnaître la prestigieuse autorité de Mme Dussane dans son incarnation de celle qui fut l'épouse de Louis XV (cf. p. ex. Jean Valmy-Baysse, *D'un pâlir de la Comédie-Française*, Hachette, 1950, p. 219 et 223). On sait que l'auteur a accentué le caractère « petit-bourgeois » de Marie Leszczyńska, en la qualifiant à plusieurs reprises de « grande pleureuse » (cf. p. ex. l'édition d'Albin Michel, 1935, p. 43 et 54), et nous a montré sa grande bonté et sa résignation absolue devant l'exubérante frivolité de son mari.

La pièce de Jean Sarmant a été reprise à partir de 1950 par la première scène de France en y prenant place parmi les pièces de son répertoire

classique ; elle permet ainsi aux habitués du Théâtre Français de ne pas oublier la fille du roi Stanislas. (1)

6) Il convient, enfin, de rappeler que l'Académie de Stanislas à Nancy a célébré solennellement, le 3 juin 1950, le bi-centenaire de sa fondation. Cf. *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, tome XXXVII (Nancy 1951, p. 53-117 ; p. 114 : le texte de la dépêche de félicitation adressée par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres).

Il est utile à ce propos de rappeler une étude polonaise d'Arnold Kirszbraun, peu connue des historiens français : *Sur les activités de Stanislas Leszczyński en Lorraine : l'Académie et la Bibliothèque Publique de Nancy*. Cet essai, publié dans la *Księga pamiątkowa ku czci Marcelego Handelmana* (Mélanges d'histoire offerts à M. H., Warszawa, 1929, p. 139-145) et fondé sur des sources manuscrites accessibles à Nancy, se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (cote : 4° G. 1742).

LES SECTES JUIVES EN POLOGNE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

M. Henri Serouya, dans son ouvrage sur *La Kabbale* (Grasset, 1941) consacre une place importante (p. 399-472) à certaines sectes juives qui, se rattachant plus ou moins étroitement à la gnose judaïque et aux doctrines kabbalistiques, trouvèrent des adhérents aussi nombreux que zélés parmi la population juive habitant les provinces orientales de l'ancienne Pologne, en particulier la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine. Il y est question, en premier lieu, des Sabbatiens, des Hassidiens et des Frankistes. L'auteur caractérise les différents promoteurs des sectes en question qui s'inspiraient de doctrines parfois bizarres et dont il critique sans ménagement l'influence, car « elles ont été funestes pour les valeurs spirituelles et éternelles du judaïsme » (p. 400).

Le lecteur trouvera dans l'ouvrage de M. Serouya plus d'un nom propre ou nom de lieu polonais, orthographiés d'ailleurs souvent de façon inexacte. Il sera informé que, à partir du XVI^e siècle, plusieurs livres hébraïques commentant la Kabbale furent imprimés sur les presses typographiques de Cracovie (cf. p.ex. p. 405, 525 et 526).

L'un des chapitres les plus intéressants est celui qui est consacré à « Frank et les Frankistes » : l'auteur y retrace brièvement les destinées mirifiques de Jacob Joseph Frank (1726-1791), hérésiarque et mystificateur des plus étranges qui, usant d'une adresse de prestidigitateur, avait su profiter des occasions favorables pour gagner à sa doctrine une foule de zéloteurs fidèles, et qui, à force de prêcher et propager un système d'idées prises dans la Kabbale et les doctrines occultistes, avait conquis la fortune et la gloire : il finit ses jours au château d'Offenbach, près de Francfort-sur-le-Main, vénéré et entouré d'un faste oriental. C'est pendant les années 1755-1760 que la renommée de Frank et des Frankistes atteignit en Pologne son apogée. On venait en foule assister

(1) Pour la bibliographie concernant Marie Leszczyńska, il faut ajouter aux livres et essais, énumérés par Lorentowicz et Chmurski, *La Pologne en France* (tome II, 1938, p. 127-130), le travail de Pierre Boyé : *Autour du mariage de M. L.*, publié dans *Quatre études inédites* de cet historien (Nancy, 1933, p. 1-34).

aux controverses théologiques qu'il organisait, on applaudissait aux attaques qu'il dirigeait contre le Talmud, et c'est avec enthousiasme qu'on accueillit la nouvelle du baptême catholique qu'il reçut des mains de l'évêque de Varsovie Załuski en présence du roi de Pologne Auguste III. Les zéloteurs de la secte frankiste imitèrent le maître, se convertirent au catholicisme et adoptèrent à l'occasion des noms polonais; il arrivait souvent aux néophytes d'être anoblis par la Diète de Pologne et le roi Stanislas-Auguste, non sans avoir versé au préalable de grosses sommes d'argent.

Le chapitre de M. Serouya, concernant les Frankistes, est fondé malheureusement sur des sources depuis longtemps dépassées, principalement sur les études de Graetz, datant de 1868. L'auteur ignore les études et les travaux des érudits polonais dans ce domaine, dont le plus important est la monographie d'Alexandre Kraushar intitulée *Frank i frankiści polscy: 1726-1816* (Warszawa, 1892, 2 vol.) qui met à contribution une quantité considérable de documents auparavant inconnus. Chargé de faire un article sur Frank pour l'*Encyclopaedia Judaica* (tome VI, 1930), M. A. Horodecki a puisé dans l'œuvre de Kraushar, mais a su tenir compte des ouvrages publiés depuis, entre autres ceux de Dubnow et de Bałaban. Enfin, tout récemment, en 1948, M. Władysław Konopczyński, professeur à l'Université de Cracovie, a été tenté à son tour de donner une caractéristique de Frank et de sa secte pour le *Polski Słownik Biograficzny* (Lexique Biographique Polonais), édité par les soins de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (tome VII, p. 82-84).

Dans le chapitre sur « Frank et les Frankistes » du livre de M. Serouya, il convient de corriger le nom de l'évêque de Kamieniec (« Dembowski » à la place de « Dembrowski ») et celui de l'évêque de Lwów (« Łubieński » à la place de « Libenski »).

AUGUST FRYDERYK MOSZYŃSKI

(né vers 1732 — mort en 1786)

La Bibliothèque des Princes Czartoryski à Cracovie est en possession des quatre volumes de l'ouvrage manuscrit d'A.F. Moszyński qui contient la description du voyage que l'auteur fit en France et en Italie au cours des années 1784-1785. A.F. Moszyński, connu surtout en Pologne en sa qualité de Grand Maître d'une Loge Maçonnique et comme mécène de la vie théâtrale, fait preuve dans ses carnets de route d'une érudition peu commune et d'une connaissance vraiment exceptionnelle des problèmes économiques de l'époque. Tandis que la relation de son itinéraire italien reste encore en manuscrit, les carnets de voyage dans le Midi de la France, qui forment la première partie de l'ouvrage, ont déjà été publiés par les soins de M. Fernand Benoit, conservateur du Musée Arlaten. En premier lieu, le chapitre, qui s'intitule *Une visite aux églises d'Avignon*, a paru dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* (t. XXIV, 1924, p. 203-210); quant aux pages qui nous relatent la visite de Vienne, d'Avignon, de Nîmes, de Montpellier, d'Arles, de Salon, d'Aix et de Marseille, réunies sous le titre commun de *Voyage en Provence d'un gentilhomme polonais*, elles ont paru en volume grâce aux soins de l'Institut Historique de Provence (Marseille 1930).

L'éditeur a tenu à souligner qu'il apprécie hautement les carnets de route de Moszyński et qu'il n'hésite point à les qualifier de source capitale pour connaître la situation économique et démographique du royaume de France à la veille de la Grande Révolution de 1789. (« La partie la plus vivante de son ouvrage est formée par ses réflexions sociales et économiques ».) En effet, il convient de noter que le *Voyage en Provence* de l'aristocrate polonais est cité ces temps derniers assez fréquemment dans les différents ouvrages qui se rapportent à la France de la fin du XVIII^e siècle, cf. Fernand Benoit, *La Provence et le Comtat Venaissin* (Gallimard, 1949, p. 117, 126, 381) ou Charles Kunstler, *La Vie quotidienne sous Louis XVI* (Hachette, 1950, p. 343).

Il ne sera pas inutile de rappeler qu'A.-F. Moszyński n'est point le premier Polonais qui ait visité, à la veille de la Révolution de 1789, le Midi de la France. Sur Maximilien Łazowski, ami intime de la famille des ducs de La Rochefoucauld-Liancourt et de l'éminent agronome anglais Arthur Young, on peut consulter notre *Bulletin* (n° 9, juin 1951). Sur un personnage d'origine polonaise, mais de mentalité cosmopolite, le comte Thadée Grabianka qui fut, entre autres, fondateur, en 1785, d'une secte d'illuminés à Avignon, on se reportera au livre de L.-H. Labande *Un diplomate français à la cour de Catherine II : Journal intime du chevalier de Corberon* (Plon, 1901, tome I, p. LXV). ainsi qu'à deux ouvrages de Józef Ujejski, le regretté professeur de littérature polonaise à l'Université de Varsovie : *Król nowego Izraela* (Le roi du nouvel Israël, 1924 ; cf. le compte rendu publié par J. Rappaport dans *Le Monde Slave*, 1933, p. 285 et ss.) et *Dzieje polskiego mesjanizmu* (Histoire du messianisme polonais, 1931, p. 58 ; ce dernier ouvrage se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, cote : M. 23845).

Dans sa thèse (dactylographiée) sur *Towiański et le messianisme polonais* (Lille, 1947, p. 221-226 et 377), l'abbé Henri Desmettre s'est intéressé à la doctrine « illuminée » de Thadée Grabianka.

JÓZEF SUŁKOWSKI (1770-1798)

Dans son remarquable ouvrage où il nous propose de refaire une campagne fameuse : *Avec Bonaparte en Italie : Lettres inédites de Joseph Sułkowski* (Hachette, 1946), M. Marcel Reinhard fait preuve d'une connaissance parfaite des pages que, dans son livre sur *Les Polonais en Égypte : 1796-1801* (Paris, Grasset, 1910), Adam Sułkowski avait consacrées au capitaine polonais ; l'auteur n'a pas eu accès toutefois aux contributions qu'a publiées depuis à ce sujet (en 1934) le regretté professeur polonais. En revanche, il a largement mis à contribution, pour le chapitre de son ouvrage qui nous présente *Le futur aide de camp de Bonaparte* (p. 13-20), la grande monographie concernant *Napoléon et la Pologne* que nous devons à Szymon Askenazy.

C'est un portrait plein d'éloges et même d'admiration que nous fait du jacobin polonais M. Reinhard, en nous le montrant comme « un homme jeune, admirablement doué et aussi remarquable par son activité que par les buts nobles et grandioses qu'il s'était assignés » (p. 303),

et le désignant comme « un Saint-Just polonais, mais sans la guillotine finale » (p. 312). Voici, d'autre part, la silhouette morale de Joseph Sułkowski : « Il n'est pas autant, comme beaucoup de ses compagnons, un pur technicien de l'art militaire, il est aussi un révolutionnaire épris de liberté. Il observe avec une attention aiguë la vie politique des peuples, il y apporte une double passion de Polonais et de Français... Il a pour les institutions monarchiques un mépris agressif et total. Il hait franchement l'Église catholique et son clergé » (p. 8).

M. Reinhard n'oublie point de citer l'opinion de quelques-uns parmi les historiens polonais « pour qui Sułkowski eût été un autre et meilleur Kościuszko » ; il évoque à cette occasion « le mot fameux de Carnot présentant Sułkowski : Si nous avions perdu Bonaparte, voilà le jeune homme qui serait capable de le remplacer » (p. 10). L'auteur commente cependant avec réserve la thèse de Hortensius de Saint-Albin (*J. Sułkowski*, 1832) qui avait essayé d'opposer à Bonaparte, comme adversaire et rival, son brillant aide de camp polonais. Dans le domaine littéraire, on n'ignore pas qu'un de nos grands écrivains, Stefan Żeromski, s'est révélé, dans le plus prestigieux de ses drames : *Sułkowski* (1910), repris en 1951 sur les scènes de Pologne, un partisan aussi convaincu qu'inspiré de la thèse de Saint-Albin.

JAN-ZYGMUNT SKRZYNECKI (1786-1860)

1) Dans les premières éditions des *Mémoires d'outre tombe*, le nom du général Skrzynecki que Chateaubriand avait rencontré à Prague le 27 mai 1833 a été toujours complètement défiguré, puisqu'on l'orthographiait *Czernicky*. Les éditeurs les plus récents, bien que désireux de corriger cette faute, n'y sont arrivés à vrai dire que partiellement. C'est ainsi que Pierre Moreau, dans « l'édition revue d'Edmond Biré » (*Collection des Classiques Garnier*, 1947) a laissé passer, à côté de *Skrzynecki* (tome VI, p. 47 et 76), les formes incorrectes *Skrzynecky* (p. 76, note) et *Skrzyneski* (p. 449) ; dans l'édition du Centenaire de Maurice Levaillant (Flammarion, 1948), on trouve, à côté de *Skrzynecki* (t. IV, p. 240, 241 et 840), la forme incorrecte *Skrynecky* (p. 241).

2) Dans les *Lettres de Chateaubriand à Madame Récamier*, que viennent de publier MM. M. Levaillant et F. Beau de Loménie (Flammarion, 1951), on trouve, dans le texte d'une lettre datée de Genève du 11 juillet 1831, le nom du général polonais, évoqué à l'occasion de l'insurrection de Varsovie, mais les éditeurs le citent à deux reprises comme *Skrynecky*, aussi bien dans le texte même de la lettre en question (p. 363), que dans l'*Index des noms* (p. 567).

3) Sur les contacts de Montalembert avec son « confesseur laïque », le général Skrzynecki, cf. les ouvrages de M. André Trannoy : *Le Romantisme politique de Montalembert avant 1843* (Bloud et Gay, 1942, p. 211 et ss. et passim.) et *Montalembert* (édit. Les Presses de l'Île de France, 1947, p. 47, 59-60).

4) Sur les entretiens Towiański-Skrzynecki, cf. l'abbé Henri Desmettre *Towiański et le messianisme polonais* (thèse dactylographiée, Lille 1947, t. I, p. 265-267).

ARTUR ZAWISZA (CZARNY)

L'insurrectionnel polonais, que les Russes ont exécuté à Varsovie en 1833, est cité par Chateaubriand comme auteur d'un poème *Adieux à la Pologne* dont la traduction française fut publiée à Paris en 1834 (cf. Lorentowicz-Chmurski, *La Pologne en France*, t. I, p. 34). On trouve le passage en question dans les *Mémoires d'outre-tombe* (III^e partie, livre VII) ; quant au nom du héros polonais, on l'a estropié dans toutes les éditions du chef-d'œuvre : celle d'E. Biré et P. Moreau nous parle (Garnier, 1947, t. IV, p. 303) de « *Zarviska*, le jeune et valeureux poète polonais », tandis que l'édition de M. Levailant (Flammarion, 1948, t. III, p. 354) préfère adopter la forme *Zawiska* (cf. l'Index des noms, t. IV, p. 846 : *Zawiska-Czarni*).

ANDRZEJ TOWIAŃSKI (1799-1878)

La plus récente étude parue sur l'aventurier polonais qui a influencé d'une manière aussi décisive que funeste la mentalité de nombreux émigrés polonais, et l'esprit de Mickiewicz en premier lieu, est la thèse de doctorat, présentée en 1947 à la Faculté de Théologie de Lille par l'abbé Henri Desmettre. Accessible aujourd'hui seulement sous forme de copie dactylographiée, elle se divise en deux volumes : le premier s'intitule *Histoire et critique des aspects philosophiques et théologiques du messianisme polonais de 1800 à 1850* (423 pages), le second comprend *Annexes et bibliographie* (100 pages). L'auteur de cette thèse a fait ses études à Paris, sous la direction des professeurs Grappin et Pascal, à Lille, sous la direction des professeurs Moyse et Herman, et enfin en Pologne même : à Varsovie, à Wilno et à Cracovie où professait l'éminent spécialiste de Mickiewicz, de Towiański et du milieu messianiste, le prof. Stanislaw Pigoń ; cependant, comme il le souligne dans son avant-propos, c'est à M. Wacław Godlewski, lecteur de langue et de littérature polonaises à la Faculté des Lettres de l'Université d'Etat et à l'Institut Polonais des Facultés catholiques de Lille, qu'il doit aussi bien le sujet de sa thèse que l'encouragement et l'assistance dans tous les domaines nécessaires pour la mener à bien.

L'étude de l'abbé Desmettre nous propose un tableau aussi pénétrant que fidèle des courants religieux et mystiques qui se firent jour dans le milieu de l'émigration polonaise établie en France après 1830 : ne négligeant nullement les antécédents du messianisme polonais, il en met en relief aussi bien les éléments apparus avant le dernier partage du pays, en 1795, que ceux qui précèdent immédiatement l'insurrection de novembre. Il est tout naturel que l'abbé Desmettre, savant français, ait soumis une fois de plus à une analyse serrée les nombreux contacts qu'avaient noués avec Lamennais et Montalembert les chefs de file de l'émigration polonaise ; mais il nous paraît plus important que l'auteur, qui connaît bien la langue et la littérature russe, ait réussi à examiner les rapports des penseurs et des poètes polonais avec les doctrines des écrivains russes contemporains. Muni de solides connaissances théologiques, l'abbé Desmettre a pu déceler avec succès et indiquer dans la doctrine et les activités mystiques de Towiański les déviations d'essence hétérodoxe ; aussi c'est aux deux derniers chapitres de la thèse

en question qui, intitulés *Phénoménologie towianiste de la conscience religieuse messianiste* et *Essai de génétique towianiste*, qui sont le plus beau fruit de la sérieuse érudition théologique de l'auteur, que les spécialistes polonais des problèmes messianistes prêteront le plus vif intérêt. En revanche, les pages qui nous informent de la *Survie du towianisme* auraient gagné peut-être à être traitées moins sommairement.

L'auteur a enrichi le second volume de sa thèse par la traduction française de plusieurs fragments de l'œuvre d'Andrzej Towiański, choisis en particulier dans *Le Banquet* et *La Grande Période*. Le mémoire adressé en 1844 par Alexander Chodźko au tsar Nicolas I^{er} y a également trouvé place, reproduit dans la traduction française due à Adam Mickiewicz en personne et conservée à la Bibliothèque Polonaise de Paris.

*
**

On sait que dans *Le Magistrat du Verbe*, qu'il fit paraître en 1844, Gérard de Nerval fait mention d'« un livre intitulé *Le Banquet* » de Towiański (*Œuvres complètes : Nouvelles et fantaisies*, Champion, 1928, p. 256 et ss.). Sur Nerval et Towiański, cf. aussi Jean Richer *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques* (édit. du Griffon d'or, 1947, p. 18-19 et 23) et *Les Cahiers d'Hermès* (La Colombe, tome I, 1947, p. 117), et Albert Béguin (*G. de Nerval, Œuvres*, éd. de la Pléiade, 1952, p. 1316).

*
**

On trouvera dans le tome cinquième de la *Correspondance Générale* de Sainte-Beuve (Stock, 1947, p. 336 et 511-512) deux lettres de l'auteur de *Port-Royal* (datées du 22.XI.1843 et du 25.III.1844) qui, entre autres, concernent Mickiewicz et Towiański. Les commentaires de l'éditeur, M. Jean Bonnerot, sont, comme d'habitude, consciencieux.

ZYGMUNT KRASIŃSKI (1812-1859)

1) MM. François Michel et Luigi Foscolo-Benedetto se sont penchés sur une curieuse erreur littéraire et ont pu en expliquer l'origine. Dans une lettre du 3 septembre 1843, adressée à Delphine Potocka, Krasiński, l'auteur de la *Comédie non-divine*, le « poète anonyme de la Pologne », citait quelques lignes, tirées d'un soi-disant drame de Shakespeare, mais que Stendhal avait en réalité forgées de toutes pièces et placées avec la signature de Shakespeare comme épigraphe au dessous du titre des *Promenades dans Rome*. De même que tant d'autres lecteurs de ses *Promenades*, Krasiński s'était laissé prendre à la supercherie de Stendhal, ce qui atteste qu'il avait lu et apprécié son ouvrage sur Rome. Le poète polonais restait en outre en relations avec un certain signor Bucci, de Civitavecchia, qui probablement n'est autre que le Donato Bucci que connaissent fort bien les spécialistes de la vie et de l'œuvre de Henri Beyle (cf. Henri Martineau et François Michel, *Nouvelles soirées du Stendhal-Club*, Mercure de France, 1950, p. 266-271).

2) Benoît P. Hepner, *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire* (Rivière, 1950, p. 221-222), apporte quelques informations sur le drame qui pesait sur la vie du grand poète romantique « déchiré entre l'amour de la patrie et l'adoration de son père ».

3) Frank L. Schoell, *Patrimoine polonais* (Lausanne, 1944), dans l'un des chapitres, intitulé *Autour de Z. Krasiński*, analyse les jugements portés par le poète sur la peinture contemporaine, en particulier sur celle d' Ary Scheffer (cf. dans ce *Bulletin* la note sur E.-J. Delécluze).

TEKLA BĄDARZEWSKA (1834-1861)

C'est non sans quelque étonnement que j'apprends la publication récente à Paris (édit. Philippo, 1950) d'une « transcription facilitée par L.E. Gratia » de la fameuse *Prière d'une vierge* (Modlitwa dziewicy), pièce de la femme-compositeur polonaise Tekla Bądarzewska que l'on ne cite plus guère en Pologne de nos jours qu'avec un sourire de condescendance dû à l'époque révolue. Ce morceau lyrique vient de paraître dans la série *Je peux tout jouer : Transcription facile des grands maîtres pour piano à la portée de tous*. Quant au nom du compositeur, l'éditeur a adopté l'orthographe simplifiée de *Badazewska* que la *Bibliographie de la France* du 2 mars 1951, dans sa partie officielle (« ouvrages reçus par le service, du dépôt légal ») a cru devoir « corriger » en *Badarczewska*.

BOHDAN ZALESKI (1802-1886)

Dans son *Fontainebleau — délices des poètes* (édit. Horizons de France, 1949, p. 61-62), André Billy évoque le long séjour que fit le poète polonais, ami de Mickiewicz, à Fontainebleau et cite quelques strophes de son poème intitulé *L'Angélu à Fontainebleau*.

C'est au cours des années 1833-1860 que Bohdan Zaleski demeura à Fontainebleau, rue de la France, dans une maison qu'il appelle dans un de ses poèmes *son nid de pélican*. Dans trois de ses numéros (du 26 octobre, du 21 et 28 décembre 1906), *L'Abeille de Fontainebleau* a consacré plusieurs colonnes au poète romantique polonais, ami de Fontainebleau, en résumant sa vie et son œuvre, et en publiant à la suite la traduction des deux poèmes de Zaleski qui exaltent les beautés de la célèbre forêt : c'étaient *L'Angélu à Fontainebleau* déjà cité, et *L'Oiseau des pays lointains*. Ces articles sont signés Sylvain La Roche (cf. *Bulletin Polonais*, n° 222 du 15 janvier 1907, p. 21-23).

JÓZEF LUBOMIRSKI

Cet écrivain français d'origine polonaise, auteur d'ouvrages historiques et politiques et de romans de mœurs et d'histoire, avait dans les milieux de l'émigration polonaise en France ce qu'on appelle une mauvaise réputation : on le considérait communément comme un renégat et un partisan fidèle de la Russie des tsars. L'aristocrate polonais s'en est plaint lui-même à plusieurs reprises : « Comblé de biens, de richesses, de faveurs par le tsar Nicolas, lui devant l'éducation et le bien-être, je lui ai voué une éternelle reconnaissance... Oui, je suis Polonais et je m'en glorifie, j'aime ma patrie et je pleure sur ses malheurs, mais je ne peux ni ne dois attaquer la Russie de parti-pris » (*Souvenirs d'un page du tsar Nicolas*, 1869, préface) ; « J'ai eu beaucoup à souffrir de la malveillance de mes compatriotes » (*Fonctionnaires et boyards*, 1888, tome I, préface).

Dans ses *Mémoires fermés* (A. Bonne, 1949, p. 184), Sylvain Bonmariage vient de rappeler rapidement la figure du prince Joseph Lubomirski : « ...il avait été prodigue, fêtard, joueur, mais (*sic* !) écrivain et poète français. C'est de lui qu'Aurélien Scholl disait : Il n'est pas lu, il n'est pas beau, peut-être est-il Mirski ; on ne sait : a beau mentir qui vient de loin. »

J'avais relevé la mention de ce calembour dans des ouvrages plus anciens : dans *Le Dîner des Gens de Lettres* d'Albert Cim (Cimochowski) (1903, p. 101-102), dans *Ce que je tiens à dire* de Maurice Dreyfous (Ollendorff, t. I, 1912, p. 161) et dans *Ce que mes yeux ont vu* (1911, p. 180) d'Arthur Meyer qui prend cependant la défense de l'aristocrate-écrivain : « J'ignore si Lubomirski s'est jamais flatté d'être beau, mais c'était pure malice d'affirmer qu'il n'était pas lu : ses *Souvenirs d'un page* eurent beaucoup de succès ».

Les *Souvenirs* de J. Lubomirski avaient en effet conquis un certain public d'amateurs. La princesse Mathilde dont les sympathies vis-à-vis de la Russie et du tsar Nicolas sont fort connues, les avait trouvés à son goût (cf. Ferdinand Bac, *Intimités du Second Empire*, tome III, 1932, p. 111) ; parmi les érudits modernes, M. Constantin Grunwald, dans sa monographie sur *La Vie de Nicolas I^{er}* (Calmann-Lévy, 1946) en parle avec éloges, en faisant ressortir la valeur historique de l'ouvrage du prince polonais (p. VIII-IX, 87, 143, 157).

JAN MATEJKO (1838-1893)

A l'époque de l'asservissement de la Pologne, Jan Matejko, en sa qualité de peintre de l'histoire nationale, a joué un rôle comparable à celui des grands poètes romantiques et, plus tard, de Sienkiewicz. Dans les trois provinces asservies, c'est sur les beaux albums de Matejko, contenant les portraits des rois de Pologne et illustrant les épisodes glorieux de leurs annales, que les enfants polonais apprenaient à connaître les splendeurs et les misères de l'histoire de leur patrie au temps de son indépendance.

Les sentiments patriotiques des Polonais leur faisaient passer sous silence certains défauts qui caractérisaient l'œuvre picturale de Matejko ; le culte que vouaient les Polonais aux mérites par excellence « nationaux » du peintre ne laissait pas d'étonner parfois les étrangers. C'est ainsi que Marius et Ary Leblond, dans leur livre sur *La Pologne vivante* (1911, p. 453-454), en viennent à faire la constatation suivante : « Sans méconnaître la valeur de Matejko, on ne peut s'empêcher de rester interdit devant de tels jugements : *La beauté unique des expressions de Matejko que l'art moderne ne sut jamais concevoir et dont la force ne fut même pas surpassée jadis par le génie de Michel-Ange.* »

Les Parisiens ont eu plus d'une fois l'occasion de contempler les œuvres du peintre cracovien. A l'Exposition universelle de 1867 il avait envoyé une de ses toiles qui représentait Tadeusz Reytan, député à la Diète nationale de 1772, protestant avec violence contre le premier partage de la Pologne ; à cette occasion, Emile Ollivier a, dans son livre sur *L'Empire libéral* (tome IX, 1904, p. 438), fait l'éloge des peintres Matejko et Rodakowski. Vingt ans après, le Salon parisien de 1887

a permis aux amateurs étrangers de voir une autre des vastes toiles historiques de Matejko : *L'Entrée de Jeanne d'Arc à Reims*, tableau qui n'eut d'ailleurs pas les faveurs du public de la capitale (cf. quelques appréciations de la presse parisienne, citées par le *Bulletin polonais*, n° 33 du 20 mai 1887, p. 32). A l'Exposition universelle de 1900, c'est au pavillon de l'Autriche qu'on apercevait le tableau de Matejko représentant *Les Fiançailles du roi de Pologne Casimir Jagiellończyk avec l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche* et dont le succès, si l'on en croit le compte-rendu publié par le même *Bulletin Polonais* (n° 146 du 15 septembre 1900, p. 247), fut loin d'être convaincant.

En France, diverses publications et revues, qui tenaient leurs lecteurs au courant du développement de la peinture polonaise, ont évoqué à plusieurs reprises l'œuvre de Matejko : qu'il nous suffise de mentionner la revue *L'Art et les Artistes* (numéro spécial de 1916 : *La Pologne immortelle*) ou bien le périodique *Art et Décoration* (fascicule d'août 1921).

En Pologne, on a, au cours de la première moitié du XX^e siècle, porté sur l'ensemble de l'œuvre du peintre de Cracovie des jugements aussi nombreux que contradictoires. On s'efforce aujourd'hui d'en donner une analyse plus objective, en replaçant le grand artiste dans les conditions politiques et sociales de son époque ; l'article récent du prof. Kazimierz Wyka sur *Matejko et Słowacki* constitue précisément un essai de ce genre.

Nous nous sommes permis de rappeler ici l'œuvre de Matejko après avoir pris connaissance de la *Correspondance* entre Louis Gillet et Romain Rolland (Albin Michel, 1949). En effet, dans une lettre datée du 27 août 1897 qu'il lui adresse de Munich (p. 27), voici ce que Gillet confie à son ami : « Les tableaux qu'il y a ici (à la Nouvelle Pinacothèque) sont de grandes toiles historiques dans la manière de Matejko, mais moins brillants. Ça ne vous dit peut-être pas grand chose : mais le Matejko du Vatican (il s'agit du tableau représentant *Sobieski devant Vienne en 1683*) est ma première impression de peinture à Rome. Je lui en ai gardé reconnaissance ».

JOSEPH-MARIE HOENE-WROŃSKI

1) M. Francis Warrain, grand admirateur de la doctrine du mathématicien et philosophe polonais, continue la publication de son grand ouvrage consacré à Wroński. Convaincu que « l'œuvre du grand penseur méconnu peut inspirer de salutaires orientations en cette époque de trouble intellectuel et social », M. Warrain a publié, aux éditions de la librairie Véga, trois volumes de *l'Œuvre philosophique de Hoene-Wroński* (I, 1933, XXIV + 276 pages ; II, 1936, 342 pages ; III, 1939, 512 pages ; ce dernier volume a pour titre : *Encyclopédie développée d'après la Loi de la création*). L'édition complète doit comprendre sept volumes dont le dernier « sera consacré aux continuateurs du philosophe et à ses détracteurs ».

2) Le livre de Marie-Louise Herboulet, *La Loi de Wroński appliquée à l'astrologie* (Edition du Nouvel Humanisme, Garches, 1949) semble appartenir au domaine des recherches ésotériques.

3) Les études de MM. Fernand Baldensperger et Zygmunt L. Zaleski demeurent jusqu'ici la source principale de nos informations concernant l'influence exercée par Wroński sur l'œuvre de plusieurs écrivains français. Dans son brillant ouvrage sur les *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac* (1927, p. 237 et ss.), le prof. Baldensperger, grand spécialiste de la littérature comparée, s'est penché sur le problème des influences du penseur polonais sur le créateur de *La Comédie Humaine*; une année plus tard, l'éminent érudit a tracé une synthèse de la question dans son article sur *Hoene-Wroński et la France intellectuelle*, publié en polonais dans l'organe mensuel *Przegląd Współczesny* (tome XXV, avril 1928, p. 3-22).

En 1932, le prof. Z.L. Zaleski a publié son essai : *Un dispensateur de l'absolu : J.M. Hoene-Wroński* (*Mercure de France* du 15 janvier 1932, p. 270-352), réimprimé dans son recueil *Attitudes et Destinées* (1932, p. 19-61); il est également l'auteur d'une préface au premier volume de la grande édition de M. Warrain que nous citons au début.

4) Suivant les traces du prof. Baldensperger, trois auteurs se sont intéressés tout dernièrement à Balzac et à Wroński. Ce sont MM. Bernard Guyon, *La Pensée politique et sociale de Balzac* (A. Colin, 1947, p. 143); A. Rolland de Renéville dans *Les Cahiers d'Hermès* (I, 1947, p. 173-176) et Henri Evans, *Louis Lambert et la philosophie de Balzac* (J. Corti, 1951, p. 236-240).

5) Sur ce qui a été dit au sujet de l'influence de Wroński sur Baudelaire, voir la note concernant Baudelaire, publiée dans ce même *Bulletin*.

6) A. Rolland de Renéville (*Les Cahiers d'Hermès*, I, 1947, p. 179-180) s'efforce de démontrer que la doctrine de Hoene-Wroński ne fut pas inconnue de Stéphane Mallarmé.

7) L'apport de Wroński au « messianisme » polonais a été évoqué par M. Benoît-P. Hepner dans *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire* (M. Rivière, 1950, p. 221 et 261). M. Lucien Maury mentionne également à propos du « messianisme », le nom du penseur polonais dans son article sur *Les Scandinaves et nous* (*Mercure de France* du 1^{er} décembre 1947, p. 677).

8) Dans sa remarquable thèse de doctorat sur *La Renaissance orientale* (Payot, 1950), M. Raymond Schwab fait à plusieurs reprises allusion à la personne et à la doctrine du « messianiste » polonais : « H.W. — disciple de Saint-Martin et de Fabre d'Olivet » (p. 116); « le messianique H.W. » (p. 190); « Ballanche et H.W. » (p. 255) et cite, enfin (p. 291), les jugements de Wroński sur Ferdinand Eckstein, Fr. Schlegel, Goerres et Baader.

Quant à la première moitié du nom patronymique de notre philosophe, notons que M. Raymond Schwab l'orthographie toujours « Hoené » au lieu de « Hoené » avec accent aigu français, ou plutôt « Hoene » sans accent, selon l'orthographe polonaise.

9) Marcel Jean et Arpad Mezei, *Genèse de la pensée moderne* (Corréa, 1950, p. 203) : « ...L'un des plus grands hermétistes et, à la fois, des plus remarquables mathématiciens de la première moitié du XIX^e siècle, Wroński... ».

10) Il serait à plus d'un titre souhaitable qu'un spécialiste initié au développement du mouvement « wronskiste » en France en étudiât les principaux aspects. Un compte-rendu de la plume de M. Henri de Montfort, publié dans *La Pologne* du 1^{er} janvier 1934 (p. 16-21), nous renseignait déjà utilement sur l'état du « wronskisme » en France à cette époque.

11) En Pologne, après la disparition des deux grands spécialistes de l'œuvre mathématique et philosophique de Wroński : Samuel Dickstein et Zenon Przesmycki (Miriam), on assiste à un déclin fort net de l'intérêt que suscitait le philosophe. Dans la nouvelle édition, publiée en 1948, de sa grande *Histoire de la Philosophie*, le prof. Władysław Tatkiewicz analyse, en quelques pages, l'œuvre de Hoene-Wroński (tome II, 317-319, cf. aussi tome III, 1949, 229-231, 244 et 502). (1)

JULIAN KLACZKO (1825-1906)

Lorsqu'on évoque la longue lignée d'écrivains et de publicistes d'origine étrangère, mais d'expression française, on a certainement le droit de compter Julian Klaczko au nombre des plus éminents d'entre eux. Malgré le temps écoulé depuis l'époque où il connut la notoriété, on est loin de l'avoir oublié aujourd'hui. Il est cité assez souvent, encore que

(1) Le prof. Samuel Dickstein (né en 1851, mort pendant le siège de Varsovie, en septembre 1939), éminent mathématicien polonais et rédacteur de l'organe *Wiadomości matematyczne*, a publié deux monographies magistrales sur Hoene-Wroński, éditées toutes les deux par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Ce sont : 1) *Hoene-Wroński : jego życie i prace* (H.-W. : sa vie et ses œuvres, 1896, 368 pages) et 2) *Catalogue des œuvres imprimées et des manuscrits de H.W.* (1896, VIII, 111 pages).

Lorsqu'en 1896, dans la *Revue des Deux-Mondes* (fascicule du 1^{er} février) J. Bertrand, célèbre mathématicien et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences eut publié un article sur le savant polonais où il n'hésitait pas de conclure : « Wroński était-il un charlatan, un fou ou un homme de génie ? J'oserais sans hésitation le déclarer fou et c'est l'interprétation la plus favorable de ses actes et de ses écrits », — le prof. Dickstein ne tarda pas à publier, dans le *Bulletin Polonais* de Paris (fascicule du 12 avril 1897, p. 93-96) une réponse où il donnait du philosophe polonais la caractéristique suivante : « Un orgueil incommensurable, la conviction de sa propre grandeur et de la petitesse des autres, la jactance, la bizarrerie, l'entêtement à ne pas reconnaître ses propres fautes, et d'autres défauts que nous avons aussi signalés dans nos travaux sur Wroński, ne sont pas pour nous une preuve suffisante de l'incohérence de ses facultés intellectuelles. En effet, aux défauts que nous venons de noter, nous opposons toute une série de faits prouvant que Wroński, dans ses travaux scientifiques, disposait complètement de son intelligence qui était, quoi qu'on dise, extraordinaire ».

Zenon Przesmycki (né en 1861, mort pendant l'insurrection de Varsovie, en automne 1944) qui, sous le pseudonyme de Miriam avait publié, entre autres, une importante anthologie des traductions de la poésie française contemporaine, était chargé par l'Académie Polonaise de Cracovie de dresser une liste détaillée des œuvres de Wroński, travail que la guerre a interrompu. Przesmycki a néanmoins publié une liste provisoire dans le troisième volume de l'ouvrage : J. Lorentowicz-A.M. Chmurski, *La Pologne en France* (Paris 1941, p. 136-145).

son nom se trouve parfois orthographié de manière incorrecte; (1) quant au public étranger de son époque, il avait pu connaître sa plume autant par ses articles qui commentaient la politique internationale que par ses essais sur l'Italie du Moyen-Age et de la Renaissance, et c'est à cette variété de sujets évoqués par sa plume qu'il faut attribuer les appréciations, parfois erronées, portées sur sa personne. Quant aux liens intimes qui le rattachent à la Pologne, et à la Pologne avant tout, ils échappent trop fréquemment à la vigilance de ses commentateurs. C'est avec un sentiment de surprise que le lecteur polonais s'aperçoit de l'importance excessive que l'on accorde à la phase « autrichienne » de la carrière de l'auteur des *Causeries florentines*, et notamment à ses contacts avec la Ballplatz viennoise et son chancelier Beust (cf. p. ex. la note respective dans les *Souvenirs d'un demi-siècle* de Maxime Du Camp, édit. de 1949, I, 302), et, à plus forte raison, au fait de limiter son rôle à la mission d'ordre diplomatique que lui avait confiée le gouvernement autrichien (cf. C. de Grunwald, *Le Duc de Gramont*, 1950, p. 248 : « ...Julien Klaczko, publiciste autrichien... »). (2)

Il ne manque pourtant pas de spécialistes français qui n'ont jamais ignoré les activités qu'avait déployées Klaczko dans le but de faire connaître à l'étranger la civilisation polonaise (cf. p. ex. Gabriel Sarrazin, *Les grands poètes romantiques de la Pologne*, 1920, p. 261 et ss.), ainsi que les tragiques destinées de son pays au cours du XIX^e siècle. (3)

Ce sont là cependant des aspects de la vie de l'écrivain polonais qui ne présentent évidemment qu'un faible intérêt aux yeux du public français. Du reste, le lecteur polonais qui voudra bien se donner la peine de réfléchir à la part importante qu'avait prise Julian Klaczko à la vie publique de la Pologne du XIX^e siècle, — soit à Paris où il restait en contact permanent avec l'Hôtel Lambert et son chef, le prince Adam Czartoryski, soit, après le désastre de 1870, à Vienne et à Cracovie, où, coryphée du parti conservateur, il était fort écouté et où ses juge-

(1) Par exemple « Kladsko » (H.-F. Amiel, *Fragments d'un Journal intime*, 1927, p. 338); « Klaszko », à côté de la forme correcte « Klaczko » (C. de Grunwald, *Trois siècles de diplomatie russe* (1945, p. 202 et 203).

En France, Klaczko n'employait pas la forme française « Julien », mais toujours la forme polonaise « Julian » de son prénom; c'est celle que l'on peut lire d'habitude sur la couverture de ses livres et au-dessous des articles qu'il faisait paraître dans les organes périodiques français.

(2) M. C. de Grunwald sait naturellement fort bien que Klaczko n'était nullement un Allemand; dans ses *Trois siècles de diplomatie russe*, (1945, p. 203), il l'appelle « écrivain de race polonaise », et dans son *Bismarck* (Albin Michel, 1949, p. 161 et 339), il cite à deux reprises l'ouvrage du Polonais sur les *Deux chanceliers : Gortchakoff et Bismarck*; notons que Klaczko, tout en concevant son livre d'un point de vue européen, ne s'était pas privé d'y exprimer son attitude nettement polonaise.

Il est peut-être opportun de rappeler les opinions défavorables pour Klaczko, « Polonais ardemment catholique qui a fini par passer au service autrichien », qu'avait émises Louis Leger dans son livre : *Le Pan-slavisme et l'intérêt français* (1917, p. 120 et ss.).

(3) Cf. la nécrologie de Klaczko, nettement élogieuse, que publia dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} XII. 1907 (p. 589-621), l'historien Henri Welschinger.

ments faisaient autorité pour les deux organes du parti, le journal quotidien *Czas* et la revue mensuelle *Przegląd Polski* —, le lecteur polonais donc ne sera pas fâché de trouver une appréciation plus pondérée et plus équilibrée des idées de Klaczko que celles qu'on lui mettait sous les yeux jusqu'à présent : nous pensons avant tout au jugement panégyrique, contenu dans les deux volumes de la monographie sur *Julian Klaczko* (Kraków, 1909), écrite par le comte Stanislas Tarnowski, grand ami et admirateur de l'écrivain, et à l'ouvrage plutôt superficiel *Julian Klaczko* (Kraków, 1904) publié par Ferdinand Hoesick.

Mais voici une opinion récente, qu'a formulée dans son vaste ouvrage sur *Adam Czartoryski* (Warszawa, 1950, vol. III, p. 644), le prof. Marcelli Handelsman. Il y est question de la collaboration active de Klaczko avec les dirigeants de l'Hôtel Lambert, et l'appréciation de ses talents de diplomate et de ses méthodes politiques fait figure d'une véritable condamnation : « Klaczko, esprit fougueux, mal équilibré, d'humeur changeante et fantasque, au fond poète doué d'un regard de peintre, artiste bien plutôt qu'homme d'Etat, mais se passionnant pour les affaires publiques, bravant les dangereuses passions inséparables des orages de la vie politique, suivant les impulsions soudaines de son imagination, faisant appel plutôt aux sentiments, sans attitude fermement établie, au demeurant polémiste enragé et sans scrupules dans le choix des armes de combat... »

N'oublions point de remarquer que nous devons ce jugement décidément fort sévère sur Klaczko à la plume d'un historien polonais, tandis que les spécialistes étrangers ont, en général, apprécié hautement son sens des affaires publiques, allant jusqu'à trouver qu'il possédait « en politique... une vue perçante qui ressemblait presque à de la divination : dès 1862, il prévoyait l'unité allemande et désignait celui qui le fera, c'est-à-dire Bismarck » (H. Welschinger, *op. cit.*). François Buloz, rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, recevait avec les marques d'une vive satisfaction chacun des articles que l'essayiste polonais lui envoyait pour son périodique; la fille de Buloz, Marie-Louise Pailleron, dans son ouvrage sur *Les Écrivains du Second Empire* (1924, p. 274), parle de Klaczko comme « d'un ami de mon père, ...Polonais à tous crins, d'ailleurs homme de grand talent. » L'amitié indéfectible qu'il ressentait pour la France et sa conviction profonde que la monarchie des Habsbourg, en permettant à la Prusse d'écraser la France, venait de se préparer elle-même les pires perspectives pour l'avenir amenèrent Julian Klaczko à démissionner, au mois de septembre 1870, du poste d'attaché qu'il occupait au ministère des Affaires Etrangères autrichien. (4) Autant par estime pour ses grands talents littéraires que pour témoigner leur reconnaissance pour l'attitude qu'il avait adoptée au cours des événements de 1870, les milieux français compétents conférèrent à Klaczko la dignité de membre correspondant de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Il existe un autre domaine où Klaczko se fit remarquer par son talent

(4) Cf. la lettre qu'il adressa, le 5 septembre 1870, au chancelier Beust, reproduite par la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} décembre 1907, p. 606-607).

de critique et la finesse de son érudition; c'est celui des recherches critiques sur Dante. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet l'opinion de Benedetto Croce qui, dans son livre sur *La Poesia di Dante* (Bari, 1921, p. 201), faisant allusion aux *Causeries florentines* de notre essayiste, les apprécie comme suit : « ...più in alto di questi lavori, provenienti dalla filologia e dalla scuola, è da porre ciò che di Dante scrisse un letterato e pubblicista politico, un profugo polacco, il Klaczko, con acuta penetrazione e fine senso d'arte. »

*
**

Le prof. Handelsman, nous l'avons déjà vu, qualifie Klaczko de « polémiste enragé ». Une des circonstances où cette particularité fut incontestablement mise en évidence fut la controverse qui mit, en 1855, aux prises l'écrivain polonais avec Edmond About. Si nous évoquons aujourd'hui cet épisode oublié, c'est bien parce que dans leur *Bibliographie des auteurs modernes* MM. H. Talvart et J. Place, au cours des pages qu'ils ont consacrées à Edmond About (tome I^{er}, 1928, p. 3-9) ont complètement négligé d'y faire allusion à Klaczko. Quant à M. Marcel Thiébaud, il ne fait que mentionner dans sa monographie sur *Edmond About* (NRF, 1936) fort brièvement cette affaire, mais en oubliant de citer le nom de Julian Klaczko qui en fut un des héros.

Dans la livraison du 1^{er} juin 1855 de la *Revue de Paris*, Klaczko avait publié un article intitulé *La seconde édition d'un roman inédit* où il démontrait, preuves en mains, que *Tolla*, le roman d'About, et le premier des romans de cet écrivain, était un plagiat pur et simple, puisque son auteur citait presque textuellement les documents publiés dans un livre italien, *Vittoria Savorelli*, édité à Paris en 1841. Cet ouvrage contenait un recueil de lettres authentiques, illustrant la tragique destinée d'une jeune Romaine, abandonnée de façon indigne par son fiancé, — lettres que s'était décidé à publier le père de la jeune fille séduite et morte bientôt des suites de sa cruelle déception d'amour. Le recueil était demeuré inconnu, puisque la puissante famille à laquelle appartenait le peu chevaleresque fiancé, avait fait acheter et vouer au pilon le tirage entier. About, en fondant sa *Tolla* sur les matériaux contenus dans un des très rares exemplaires rescapés de *Vittoria Savorelli*, l'avait fait d'une manière fort maladroite en copiant sans aucune gêne des passages entiers de l'original italien.

Le réquisitoire de Klaczko constitue un véritable chef-d'œuvre d'ironie et de malveillance; débutant par quelques constatations en apparence fort innocentes et fondées, semble-t-il, sur la conviction que, entre le texte italien et l'adaptation française, il n'y aurait eu que pure coïncidence, il s'achève cependant par une attaque impitoyable contre About et une accusation de plagiat en règle. (5)

(5) Cf. *La Revue de Paris* du 1^{er} juin 1855 (p. 70-87); dans le fascicule suivant (1^{er} juillet 1855, p. 321-333), About avait essayé de se défendre, mais Louis Ulbach, rédacteur de la revue, faisait suivre son article d'une réplique vigoureuse où il se déclarait convaincu par les arguments de Klaczko.

Tous les trois articles, traduits en polonais, ont été publiés dans un recueil d'essais de Klaczko, édité à Varsovie sous le titre *Dante i inne szkice literackie* (1921, p. 317 et ss.).

Cependant About, qui ne voulut jamais s'avouer vaincu, publia, en 1883 (c.-à-d. deux années avant sa mort) une nouvelle édition de *Tolla*, et ceci bien que les critiques français, même ceux qui étaient hostiles à Klaczko, se fussent mis d'accord pour faire remarquer avec plus ou moins d'insistance le peu d'originalité de son livre. Il est vrai que, dans son compte-rendu sur *Les Romans de M. About (La Revue des Deux Mondes, livraison du 15 août 1859, p. 1003)*, Emile Montégut avait attribué les accusations violentes de Klaczko « à l'envie et à la malveillance », mais il ne fournit pas de preuves attestant la fausseté des griefs formulés par le critique polonais. (6)

C'est à l'honneur d'Edmond About qu'il nous faut constater que sa polémique littéraire avec Klaczko n'avait nullement fait baisser la flamme de ses sentiments polonophiles. Sa brochure, publiée en 1860 et intitulée *La Nouvelle Carte d'Europe*, conseillait de créer « une sainte ligue des nations ressuscitées »; après avoir rendu hommage aux Polonais, « ce peuple chevaleresque entre tous », l'auteur préconisait d'urgence la création d'une Pologne forte et indépendante.

En Pologne, la plaquette d'About fit une profonde impression d'autant plus qu'on y était persuadé qu'elle exprimait, dans une certaine mesure, l'opinion de Napoléon III. (7) Ce fut la grande romancière polonaise, Mme Eliza Orzeszkowa qui, dans un passage vibrant d'émotion de son beau roman *Gloria victis* (1910, cf. l'édition de 1928, p. 221) se chargea d'exprimer la gratitude que tous les Polonais ressentaient vis-à-vis d'Edmond About.

MARIE KRYSIŃSKA

Dans le recueil de souvenirs publié récemment *A Montmartre... le soir : Cabarets et chansonniers d'hier* (Grasset, 1951, p. 272-273), Mme Anne de Bercy et M. Armand Ziwès rappellent, parmi « quelques oubliés », le personnage de Marie Krysińska, compositeur de musique et femme de lettres françaises. Nous prenons la liberté d'extraire le leur ouvrage le portrait de cette Polonaise qui, sa vie durant, n'avait jamais cessé de revendiquer l'honneur d'avoir été « la créatrice du vers libre » :

« Marie Krysińska était la fille d'un avocat de Varsovie, M. Krysiński, et devint l'épouse du peintre Georges Bellanger. Venue, à l'âge de seize ans, à Paris, pour suivre au Conservatoire les cours de composition et d'harmonie, elle préféra bientôt laisser ses inspirations s'extérioriser librement et écrivit des musiques aux rythmes étranges sur des poèmes de Verlaine et de Charles Cros.

Assidue aux réunions des *Hydropathes*, Marie Krysińska vint avec eux à Montmartre et, dès les premiers temps, fut admise aux goguettes du *Chat Noir*. Les auteurs et poètes montmartrois lui inspirèrent des mélodies charmantes, dont certaines furent réunies en un recueil chez Choudens.

(6) On peut mentionner un autre exemple typique des grands talents polémiques de Klaczko dans l'« appendice », publié à la suite de son ouvrage sur les *Deux chanceliers* (1877, p. 421-442) où se trouve reproduit le texte d'une controverse qui eut lieu entre l'ambassadeur de France à Berlin, Benedetti, et Klaczko.

(7) Cf. Marcel Thiébaud, *Edmond About* (1936, p. 87).

Pour *Le Journal des Qual'z-Arts*, Anne de Bercy eut à écrire, en 1904, quelques lignes nécrologiques sur la mort de Marie Krysińska :

« Femme de lettres et compositeur de musique, Marie Krysińska fut, dans les deux branches de son art, également consciencieuse, aimable et probe. Créatrice du vers libre, dès 1882, elle publia dans la *Vie moderne*, dans *Le Chat Noir*, dans la *Libre Revue* et dans la *Revue indépendante*, ses essais de neuve poétique et de rythmes nouveaux, et, quand, plus tard, elle fit paraître chez Lemerre *Rythmes pittoresques* et *Joies errantes*, les éloges des critiques les plus autorisés la récompensèrent hautement de la persévérance de son effort. Un nouveau volume de vers, *Intermèdes*, parut chez Vanier en 1903; un recueil de nouvelles *L'Amour chemine* et un roman *Folle de son corps*, complètent l'œuvre littéraire de Marie Krysińska.

« Comme compositeur, cette femme véritablement artiste a laissé nombre de mélodies exquises, d'une note bien personnelle, où toujours se découvre, sous le talent de la musicienne, le besoin d'idéal de la poétesse... »

Les critiques et les historiens de la littérature sont loin de s'être mis d'accord sur la valeur de l'œuvre poétique de Marie Krysińska. Il ne fait aucun doute que les innovations métriques de la poétesse ont suscité un intérêt certain et obtenu l'approbation de plusieurs spécialistes des problèmes de la versification : il suffira de citer Charles Maurras et Anatole France que Krysińska mentionne elle-même parmi les écrivains qui ont publié en 1890 leur opinion à ce propos (cf. l'« Introduction » dont elle a précédé ses *Intermèdes — Nouveaux rythmes pittoresques*, Paris, Léon Vanier, 1904, p. XXVIII-XXXV). Petit à petit, le nom et l'œuvre de Krysińska tombèrent dans l'oubli ; quant au titre d'« inventeur du vers libre français » auquel elle avait, semble-t-il, un certain droit, on finit par l'accorder plutôt à Gustave Kahn qui le revendiquait avec obstination, mais surtout à Rimbaud dont le poème *Marine* fit époque.

Il nous faut noter ici un phénomène difficilement explicable ; le nom de Marie Krysińska est complètement passé sous silence par les bibliographes les plus consciencieux : d'abord par Hugo P. Thième aussi bien dans sa vaste *Bibliographie de la littérature française* (1933) que dans son ouvrage détaillé et décidément exhaustif sur *l'Histoire du vers français* (1916, cf. le chapitre concernant « le vers symboliste et décadent », p. 79 et ss.) ; par Hector Talvart et Joseph Place dans leur *Bibliographie des auteurs modernes de la langue française* (voir le tome X, publié en 1950, qui comprend les noms d'écrivains commençant par un K), et, enfin, par René Lalou dans son *Histoire de la littérature française contemporaine* (PUF, 1947).

Il y a mieux : Marie Krysińska a été également oubliée par la majorité de ses compatriotes. Dans son étude, qui est pourtant un modèle d'exactitude : *La Philologie romane en Pologne* (*Archivum Neophilologicum*, Cracovie, tome II, 1937), le regretté Jan Goldman ne cite pas un seul article polonais touchant la poétesse. Dans leur ouvrage sur *La Pologne en France*, MM. Jan Lorentowicz et A.-M. Chmurski passent sous silence le nom de Krysińska justement dans la partie de leur bibliographie où elle aurait sa vraie place, c.à.d. celle concernant les « Ouvrages

littéraires écrits en français par des auteurs polonais » que contient le vol. I^{er} de l'ouvrage (p. 123 et ss.) ainsi que le Supplément faisant partie du vol. III (1941, p. 424 et ss.). (1)

Malgré ces omissions qui étonnent autant de la part de spécialistes que de compatriotes dont la vigilance aurait dû ne pas négliger un nom purement polonais, nous sommes en mesure de noter que la personne de Marie Krysińska n'a pas sombré dans un oubli total. En voici quelques témoignages, choisis indifféremment parmi ceux qui sont favorables ou défavorables à la poétesse.

Dans sa monumentale *Vie de Mallarmé* (NRF, édition complète, 1940), le prof. Henri Mondor évoque à plusieurs reprises le nom de Marie Krysińska. « Avec *Marine* de Rimbaud — écrit-il — plutôt qu'avec les chansonnettes ou les bégaiements invertébrés de Vergalo ou de Marie Krysińska, vient de naître le vers libre et de s'ouvrir un débat interminable » (p. 483). Le même auteur rappelle, il est vrai (p. 587-588), l'article de Charles Maurras, publié en 1890 et plein d'éloges pour l'œuvre poétique de la Polonaise, mais il se garde d'oublier de citer le jugement sensiblement différent de Stéphane Mallarmé, en ajoutant : « quelle pauvreté, ces vers de la Polonaise », et mentionne aussi un « coup de griffe » féroce de Jules Renard (p. 594). Enfin, l'éminent spécialiste de Mallarmé pense qu'il convient d'attribuer l'attitude hostile de la critique littéraire vis-à-vis de Krysińska non seulement à des sentiments de xénophobie (rappelons que l'auteur péruvien dont parle Mondor, della Rocca de Vergalo, faisait à côté de la Polonaise, valoir ses droits à « l'invention » du vers libre), mais aussi au fait que « la crainte des anarchistes, la panique bourgeoise font considérer, de plus en plus, par bien des journaux et des esprits esclaves, que les poètes du vers libre sont des révolutionnaires dangereux » (p. 689-690).

(1) Notons pourtant que le *Bulletin Polonais*, organe de l'Association des anciens élèves de l'École Polonaise, paraissant à Paris, avait tenu ses lecteurs au courant des ouvrages publiés par Krysińska (cf. p. ex. les numéros du 1^{er} février et du 1^{er} décembre 1891). Le *Rocznik* (Annuaire) de la Société littéraire et artistique polonaise de Paris, paru en 1912 (c'est le seul annuaire qui ait vu le jour), avait publié une liste complète des Polonais inhumés à Paris et dans les environs de la capitale. Le nom de Marie Krysińska n'y figure pas. Cependant, si ma mémoire est bonne, Mme Maria Kasterska a réussi, après de longues recherches, à retrouver le tombeau de la poétesse dans le cimetière de la commune de Saint-Ouen (Seine); elle résumait les résultats de ses investigations dans un article sur Krysińska, adressé à la revue mensuelle *Przegląd Współczesny* et que la rédaction n'a pas eu le temps de publier, vu l'agression allemande de septembre 1939. Le nom de Krysińska est cité dans la publication : *Le Livre polonais à l'étranger* (Varsovie, 1933, p. 62).

Le sympathique poète que fut Mme Hélène Vacaresco avait, le 12 février 1934, fait à la Bibliothèque Polonaise de Paris une remarquable conférence sur « Une créatrice du vers libre français — Marie Krysińska » (cf. l'organe mensuel *La Pologne* du 1^{er} mars 1934, p. 192). Mais, coïncidence bizarre, cette conférence n'est pas citée non plus dans l'ouvrage de M. I. Haseganu : *La France dans l'œuvre des écrivains roumains contemporains de langue française* (Les Belles Lettres, 1940; sur Hélène Vacaresco cf. p. 41 et ss.).

Dans les trois volumes de son *Message poétique du symbolisme* (Nizet, 1947), M. Guy Michaud ne fait à notre poétesse que de brèves allusions. Il évoque sa participation aux réunions des clubs littéraires des *Hydropathes* et des *Zutistes* (p. 228-229), ses revendications au titre d'« inventeur du vers libre » (p. 360) et, enfin, il pense que sa place était parmi le groupe des « prétendus poètes » (p. 473). Dans un volume supplémentaire, intitulé *La doctrine symboliste : documents* (Nizet, 1947), M. Guy Michaud cite (p. 83) ce que pensait des revendications de la Polonaise le poète Francis Viélé-Griffin : « la priorité de Marie Krysińska quant à l'invention du vers libre [était] une préention enfantine et philosophiquement inacceptable ».

Voici comment, dans sa grande *Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours* (A. Michel, 1947, t. I., 107), M. Henri Clouard apprécie l'œuvre de la poétesse : « Krysińska, obscure épavé des naufrages internationaux, qui nous a laissé les rocaïlles de *Rythmes pittoresques* (1890), les maladresses sauvages de *Joies errantes* (1894) et les hardiesses disgracieuses de *Folle de son corps* (1896) ».

P.-B. Gheusi, dans *Cinquante ans de Paris* (tome II, Plon, 1940, édit. de 1951, p. 222) n'oublie pas de mentionner « le salon musicien de Marie Krysińska » ; le prof. René Jasinski, tout en ne tranchant pas l'épineuse controverse des origines du vers libre, cite le nom de Krysińska parmi les prétendants « à la priorité en ce domaine » (*Histoire de la Littérature française*, Boivin, 1947, tome II, 689) ; André Billy, toujours exact et consciencieux, prend en considération le rôle que joua la Polonaise dans le mouvement littéraire de la fin du XIX^e siècle (*L'Époque 1900*, Tallandier, 1951, p. 93 et 182), tout en faisant néanmoins remarquer que « sa fragile notoriété » était due surtout à « son sexe et son origine étrangère ».

Jean Paulhan, enfin, dans l'introduction aux *Œuvres de Félix Fénéon* (Gallimard, 1948, p. 14), remarque : « Nous admettons communément que le vers libre a été inventé par Gustave Kahn et Marie Krysińska, mais personne ne songe (ni moi) à leur en être reconnaissant ».

JAN DZIERŻOŃ

Dans le n° 5 (mars 1950) de ce *Bulletin*, nous avons publié un *Coup d'œil sur l'histoire des recherches zoologiques en Pologne* en y mentionnant les études d'apiculture de l'abbé Jan Dzierżoń. Ce passage a valu à la rédaction de notre *Bulletin* plusieurs lettres émanant de spécialistes français, étonnés de voir le nom du grand apiculteur rattaché aux annales de l'entomologie polonaise ; ils s'étaient, en effet, habitués à le considérer comme Allemand. Ne partageant nullement les tendances chauvines qui ne laissent pas de revendiquer opiniâtement, comme appartenant à tel ou tel patrimoine national, divers savants et artistes ayant depuis longtemps perdu la conscience de relever de la nationalité de leurs pères ou de leurs aïeux, ne nient point, par ailleurs, que c'est en allemand que Jan Dzierżoń a publié l'énorme majorité de ses travaux, nous ne croyons pas devoir cesser pour autant

de le considérer comme Polonais : né sur le territoire de la Silésie, ce fervent des abeilles n'a pas désavoué, sa vie durant, ses véritables origines, il parlait et écrivait sa langue maternelle et avait toujours entretenu des relations suivies avec sa famille qui portait un vieux nom slave et tenait à souligner toujours sa nationalité polonaise. Le lecteur trouvera dans l'*Appendice* une traduction de la biographie de Dzierżoń, publiée en 1947 dans le *Polski Słownik Biograficzny* (Dictionnaire Polonais de Biographie, tome VI/2, fascic. 27, p. 165-166).

En France, on a considéré et l'on considère encore sans doute Jean Dzierżoń comme entomologiste allemand. Dans sa *Vie des Abeilles*, parue en 1901, Maurice Maeterlinck le cite (p. 1,9-10 et 308) comme le coryphée des apiculteurs allemands. J.-H. Fabre, à qui l'Allemagne triomphante de 1871 n'inspirait que les pires sentiments et une horreur véritable — il se méfiait de tout ce qui venait de la science allemande qu'il accusait de matérialisme et d'apriorisme sectaires — s'est efforcé, dans ses *Souvenirs entomologiques* (III^e série, édition définitive, p. 456 et ss.) de réfuter la théorie parthénogénétique de Dzierżoń, en déclarant, entre autres : « Venant de l'Allemagne, cette théorie ne peut que m'inspirer une profonde méfiance. Comme elle a été admise avec une téméraire précipitation jusque dans des livres classiques, je surmonterai ma répugnance à me préoccuper d'idées tudesques pour la soumettre non à l'épreuve de l'argumentation, contre laquelle peut toujours se dresser une argumentation contraire, mais à l'épreuve sans réplique des faits... » (1)

C'est d'une manière prudente et pondérée que M. Jean Rostand évoque la nationalité de Dzierżoń, en ajoutant à son nom l'adjectif « silésien » (« un abbé silésien, Dzierzon, découvrit le mode de reproduction de l'abeille par parthénogenèse », *Hommes de vérité*, Stock, 1948, t. II, p. 78 et 128).

MÉCISLAS GOLBERG

Le rôle que Mécislas (Mieczysław) Golberg (1), écrivain français d'origine polonaise, fut appelé à jouer dans les milieux artistiques de Paris à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle est encore trop peu connu.

Né à Płock (Pologne), en 1870, il mourut, miné par la tuberculose, à Fontainebleau, en 1907. Arrivé à Paris en 1894, il se trouva mêlé au mouvement symboliste. Considéré un peu partout comme un individualiste effréné et un anarchisant, admirateur de Renan et s'intéressant vivement aux problèmes relevant de la philosophie et des

(1) Au sujet de cette controverse Fabre-Dzierżoń, cf. E. Revel, *J.-H. Fabre : l'Homère des insectes* (Delagrave, 1951, p. 44-45).

(1) De son nom véritable Goldberg, comme le fait remarquer avec raison M. André Billy dans son livre sur *L'Époque 1900* (1951, p. 443); c'est aussi cette forme qu'a conservée Hugo P. Thieme dans sa *Bibliographie de la littérature française* (tome I^{er}, p. 865).

sciences exactes, Golberg s'efforça d'harmoniser la tradition classique avec les aspirations et l'esprit moderne de l'époque. L'article sur *L'Immoralité de la Science*, qu'il publia en 1895 dans la *Revue internationale de sociologie* (vol. III), contient, il est vrai, plus d'une thèse discutable ou même franchement insoutenable, mais son auteur s'y est inspiré de tendances nobles et parfaitement désintéressées. Qu'il nous soit permis d'en reprendre ici la conclusion : « Rendons un juste hommage aux cités anciennes et aux basiliques de nos pères, combattons les derniers vestiges du Moyen-Age dans la pensée humaine, et continuons notre route, sûrs que l'humanité ne rebrousse jamais chemin et que les appels de ceux qui restent n'arrêtent point ceux qui avancent. »

En dépit — ou peut-être à cause — de son excentricité, Golberg attira bientôt l'attention et sut gagner les faveurs et l'amitié d'un groupe important d'écrivains et d'artistes, même de ceux qui s'opposaient farouchement à ses idées sociales. De son vivant déjà, la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, dirigée par son ami, Jean-René Aubert, publia dans le fascicule de mars 1905, un *Hommage à Mécislas Golberg* auquel s'associèrent, entre autres, des écrivains de la valeur de Paul Adam, Guillaume Apollinaire, François de Curel, Stuart Merrill, Henri de Régnier, J.-H. Rosny ainsi que les deux plus célèbres sculpteurs de l'époque, Rodin et Bourdelle (ce dernier était l'auteur d'un buste en bronze de Golberg, considéré comme l'une de ses œuvres les plus remarquables).

Certains des amis et contemporains de l'écrivain ont supposé que les particularités que présentait son caractère et ses ouvrages peuvent s'expliquer par le fait « qu'il était en même temps Juif et Polonais ». Voici d'ailleurs l'opinion de Stuart Merrill : « Comme Israélite et comme Polonais, Golberg incarne un double martyr ;ce poète doit sa naissance à deux races vouées à la douleur, il rappelle Heine et Slowacki. »

Golberg, qui menait une vie tissée de misère et de maladie, eut à subir quelques vexations de la part de la police française : le rôle politique et social, qu'il voulut jouer, lui valut trois mois de prison (pour avoir rendu hommage à Zola, défenseur de Dreyfus) et le fit expulser à deux reprises du territoire de la III^e République. Pour venir en aide au poète en détresse, ses admirateurs fondèrent le « Comité Golberg » ; sur la liste de ses membres on peut relever, en dehors des noms d'écrivains cités plus haut, ceux de Maurice Maeterlinck, d'André Gide et de Laurent Tailhade (2).

Ni les écrits de Golberg, parmi lesquels on remarquait surtout ses *Lettres à Alexis* (1904), ni les *Cahiers de Mécislas Golberg*, édités à partir de 1900, ne trouvèrent une large audience de sorte que, après la mort du poète (novembre 1907), son nom eut vite fait de sombrer dans l'oubli. Ce fut dans de tristes circonstances que la presse parisienne rappela au grand public, en 1921, le nom de l'artiste oublié, à savoir à l'occasion du sensationnel procès de l'agression du rapide

(2) Cf. également l'opinion sur Golberg de son ami André Rouveyre, publiée dans son article : *Dans la contagion de Mécislas Golberg* (*Mercurie de France*, 15 avril 1922, p. 297 et ss.).

de la Côte d'Azur (dite « l'attaque du train cinq ») où le fils naturel de l'écrivain, Mécislas Golberg-Charrier, joua le rôle sinistre qui le conduisit droit à la guillotine, dressée dans la cour de la prison de la Santé.

Or, voici que, au cours des dix années qui viennent de s'écouler, nous assistons à un renouveau d'intérêt pour la personne et l'œuvre de Golberg. Dans la première dizaine de volumes de leur *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (publiée de 1928 à 1950), MM. H. Talvart et J. Place ne font mention qu'à titre exceptionnel d'écrivains étrangers d'expression française. Du côté polonais, on y chercherait en vain E. Chojecki (Charles Edmond) ou Marie Krysińska; Albert Cim-Cimochowski, un Polonais, né d'ailleurs à Bar-le-Duc, mis à part (vol. III, p. 109-113), les auteurs n'y ont tenu compte que de Mécislas Golberg (vol. VII, 1941, p. 200-204).

Dans *Les Saisons littéraires*, publiées chez Plon (1950, vol. II, p. 249), Edmond Jaloux recommande de ne pas oublier de reprendre dans « l'anthologie historique de la génération de 1898 », dont il dresse le plan, « des morceaux de Mécislas Golberg ».

André Salmon, dans son *Montparnasse* (A. Bonne, 1950, p. 99, 106-109 et 184), consacre quelques passages émus au souvenir de son grand ami : « Golberg, anarchiste assagi par la dévotion au classicisme, ... magnifiquement laid, mais d'une laideur fascinante... »

Michel Georges-Michel, dans *Un demi-siècle de gloires théâtrales* (A. Bonne, 1950, p. 149), mentionne Golberg, « poète polonais de grand talent et de beaucoup d'esprit » et souligne ses manières décidément excentriques.

André Billy, enfin, qui d'ailleurs n'a jamais connu Golberg personnellement, juge qu'il fut « l'écrivain le plus représentatif de tout le mouvement qui se résume dans le mot anarchisme et qui était issu de Hegel, de Max Stirner, de Proudhon, de Bakounine, de Tolstoï, de Netchaïev, de Nietzsche, du prince Kropotkine, d'Élisée Reclus... » Il parle de Mécislas Golberg avec une sympathie évidente et nous donne force détails dans deux de ses livres : *Fontainebleau : délices des poètes* (Horizons de France, 1949, p. 184-188) et *L'Époque 1900* (Talandier, 1951, p. 441-444 et 452).

*
**

M. Allan Kosko a eu l'amabilité d'attirer mon attention sur les opinions concernant Golberg et dues à Valéry Larbaud et André Gide :

En 1921, après de longues recherches dans des revues introuvables de la « fin-de-siècle », Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud ont réussi à rassembler en une mince plaquette les meilleurs poèmes de Henry-Jean-Marie Levet, jeune poète et diplomate (1874-1906), mort à l'âge de 32 ans. En guise de préface, les deux poètes-éditeurs ont fait précéder les morceaux choisis de Levet d'une « conversation » fort intéressante qui avait eu lieu le 2 mars 1911 ; nous en détachons le passage où Valéry

Larbaud dit à son ami ce que fut pour lui et ses jeunes camarades l'influence de Golberg : « J'en parlai [de trois des *Cartes Postales* de Levet, découvertes en 1902] à mes amis, à ceux de ce petit groupe qui s'était formé sur les bancs du lycée Henry IV, et qui allaient bientôt fonder [...] « L'Œuvre d'Art International » : Raymond Meunier, Marcel Clavié, Francesco Zeppa... et, naturellement, Mécislas Golberg, qui était de toutes les avant-gardes et qui jouissait parmi nous, tout juste sortis des boîtes, d'un certain prestige. Pour ma part, je le respectais beaucoup, en partie parce qu'on attendait de lui un grand ouvrage, une espèce d'épopée sociale [...], et en partie parce que son aspect tragique et repoussant me faisait songer aux héros d'un roman russe » (H.-J.-M. Levet, *Poèmes*, Gallimard, 1943, p. 11-12).

Et voici, à propos de Golberg et citée par Mme Yvonne Davet, une lettre datée du 12 décembre 1932 où André Gide, répondant à la question d'un correspondant, d'ailleurs inconnu, a esquissé une mise au point pleine d'intérêt :

« Cher Monsieur,

Qui était Mécislas Golberg ? Un réfugié polonais, je crois, d'origine douteuse, de confession incertaine (Juif sans doute), un étrange bohème d'aspect famélique, une sorte d'illuminé d'une grande intelligence, d'un don littéraire indéniable, ainsi qu'en témoignent ses nombreux écrits, mais d'un grand désordre de vie et de pensée qui laissait à l'état quasi chaotique le plus grand nombre de ses projets, connu de tous les poètes et demi-poètes du quartier latin ; on le voyait surtout aux côtés d'Emmanuel Signoret ; ils se soutenaient l'un l'autre dans leur misère par une sorte d'admiration réciproque qui faisait dire à Golberg, au chevet du lit de Signoret mourant : « Console-toi de partir, cher ami ; moi, je reste ». Et ce mot perd tout sens si l'on y cherche la manifestation d'un égoïsme inconscient, monstrueux. Non ; cela veut dire simplement : « la poésie n'est point morte ; je suis là ».

Il est à souhaiter que, plus tard, quelqu'un de ceux qui l'auront bien connu ressorte de l'ombre où elle est plongée cette extraordinaire figure... »

Cf. Yvonne Davet, *Autour des « Nourritures terrestres » : histoire d'un livre* (Gallimard, 1948, p. 150).

HENRYK SIENKIEWICZ (1846-1916)

La thèse de Mlle Maria Kosko sur *La Fortune de « Quo Vadis » de Sienkiewicz en France* (H. Champion, 1935) nous avait fait connaître l'attitude de la critique française qui est loin, on le sait, d'avoir toujours été favorable à l'œuvre du premier prix Nobel polonais. Les articles publiés depuis par les professeurs M. Brahmer et St. Wędkiewicz dans l'organe mensuel polonais *Przegląd Współczesny* (n° 15, p. 133-139 ; n° 55, p. 314-315 ; n° 57, p. 157-168) sont venus compléter à point la thèse en question.

On n'ignore pas que Léon Daudet comptait parmi les adversaires acharnés de *Quo Vadis* et qu'il ne manqua jamais de donner libre cours à cette opinion irréductible. Peu de temps avant sa mort, en dressant une rubrique de ce qu'il appelait « les Faux Chefs-d'Œuvre », c'est encore en tête de liste qu'il plaçait sa bête noire : *Quo Vadis*, qui s'y trouvait d'ailleurs en fort bonne compagnie, avec *Dominique* et les *Maitres d'autrefois* de Fromentin, la *Littérature anglaise* de Taine, la *Tentation de Saint-Antoine* et *Salammô* de Flaubert, *Gil Blas* de Le Sage, les *Lettres Persanes* de Montesquieu et *l'Athalie* de Racine (cf. Paul Dresse, *Léon Daudet vivant*, R. Laffont, 1947, p. 419).

Constatons que, à partir de 1945, le nom du grand romancier polonais est passé par la critique française sous silence. Si, dans les *Actes du IV^e Congrès International d'Histoire Littéraire Moderne* (Boivin, 1950, p. 38), nous venons de lire le nom de Sienkiewicz parmi ceux de géants tels que Shakespeare, Cervantès, Shelley, Goethe, V. Hugo, Tolstoï et Ibsen, l'auteur de *Quo Vadis* ne doit pas cette place flatteuse à un critique français, mais bien à un érudit chinois, le docteur Jean C.H. Wu. Dans *Patrimoine polonais* (1944) de Frank L. Schoell, les chapitres sur *Henryk Sienkiewicz en France* et *Les Contes de Sienkiewicz*, tous deux conçus dans un esprit favorable à notre écrivain, reproduisent le texte d'articles déjà parus auparavant. Quant aux passages qui, dans les études de J.-N. Faure Biguet (*Les Enfances de Montherlant*, édit. H. Lefebvre, 1948, p. 21-25) et de Mme M. Kasterska (*Pages catholiques d'H. de M.*, Plon, 1947, p. VIII-IX), analysent l'influence de Sienkiewicz sur le jeune talent de l'auteur des *Olympiques*, ils ne font que confirmer ce que nous savions déjà par les écrits de Montherlant lui-même (cf. Maria Kosko, *op. cit.* p. 208-209). Dans *L'Age d'or* (Grasset, 1947, p. 201), M. F. Gregh parle sans enthousiasme du roman chrétien de Sienkiewicz : « Le *Quo Vadis* devait avoir un de ces succès foudroyants et sans lendemain qui éclatent parfois dans le roman comme au théâtre ». Enfin M. Albert Carré, dans *Souvenirs de théâtre* (Plon, 1950, p. 330 et 356) et M. André Billy, dans *L'Époque 1900* (Tallandier, 1951, p. 89), évoquent l'adaptation dramatique (mal réussie d'ailleurs) de *Quo Vadis* au Théâtre de la Porte Saint-Martin ainsi que l'opéra tiré du même roman et mis en musique par Nougès, qui remporta un certain succès au Théâtre de la Gaîté.

MAXIMILIEN KAWCZYŃSKI (1842-1906)

On est loin d'avoir oublié dans les milieux spécialistes de cette après-guerre le nom de Maximilien Kawczynski, premier titulaire d'une chaire de philologie romane en Pologne, nommé dès le mois de mai 1892 professeur extraordinaire à l'Université de Cracovie et professeur ordinaire deux années plus tard. Son bel *Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes* (Paris, Emile Bouillon, 1889), apprécié à sa juste valeur et avec de nombreux éloges en 1916 par Hugo P. Thieme dans son *Essai sur l'histoire du vers français* (p. 54, 63 et 173), vient d'être évoqué tout récemment par Georges Lote (*Histoire du vers français*, Boivin, t. II, 1949, p. 28, 32, 33, 51).

En revanche, les essais de Kawczyński traitant de l'influence d'Apulée sur la littérature du Moyen-Age ont appelé de part et d'autre de sé-

rieuses réserves. Nous pensons ici moins aux études concernant ce vaste sujet, que l'érudit cracovien avait fait paraître à l'époque dans les publications de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres et qui n'ont pas suscité de résonance notable, qu'à son article de synthèse, rédigé en allemand et publié en 1905 dans les *Bausteine zur romanischen Philologie : Festgabe für A. Mussafia*, que les spécialistes de la question ont analysé et commenté à maintes reprises.

Manquant de place pour citer les anciens comptes rendus de cette intéressante étude (celui p.ex. de Gédéon Huet dans *Le Moyen-Age*, tome XXII, 1909), nous tenons à rappeler ici l'analyse des thèses de Kawczyński que nous devons à Mme Elizabeth Hazelton Haight (*Apuleius and his influence*, New-York, 1927, p. 106), et, parmi les essais ultérieurs sur la survie d'Apulée au Moyen-Age, celui de M. H. Le Maître (*Essai sur le mythe de Psyché*, Boivin, 1940), où le romaniste cracovien est mentionné à la page 32. Plus récemment, M. Emile Dermenghem, dans *Le Mythe de Psyché dans le Folklore (Les Cahiers d'Hermès)*, La Colombe, tome II, 1947, p. 60 et ss.) se rallie aux assertions de G. Huet en rejetant, sans toutefois nommer expressément leur auteur, les hypothèses de Maximilien Kawczyński.

STANISŁAW PRZYBYSZEWSKI (1868-1927)

Cet écrivain et dramaturge polonais connu, à l'époque de la « fin-de-siècle », une grande vogue non seulement dans son pays, mais encore à l'étranger, principalement en Allemagne, en Russie et dans les pays scandinaves. Bien qu'il ait fait l'objet d'une monographie fort détaillée que nous devons à la plume du prof. Maxime Herman (Collection de l'Institut français de Varsovie, 1939), Przybyszewski n'a jamais réussi à acquérir en France une notoriété appréciable. Dans l'épais volume intitulé *Satan (Etudes Carmélitaines)*, Desclée et Brouwer, 1948), le nom de Przybyszewski brille par son absence sur la liste dûment établie des représentants du « satanisme en littérature », bien que le titre de la thèse de M. Maxime Herman soit : *Un sataniste polonais — Stanislas Przybyszewski*.

Le nom de l'écrivain et dramaturge polonais a été récemment mentionné par deux auteurs : Edmond Jaloux dans *Les Saisons littéraires* (tome I, 1942, p. 55 : « Auguste Achaume traduisait les étranges œuvres macabres de St. Przybyszewski, disciple de Nietzsche et ami de Strindberg ») et le professeur Maurice Gravier dans *Strindberg et le théâtre moderne* (Iac, 1949, p. 13).

JÓZEF BABIŃSKI (1857-1932)

Tout en étant citoyen français, le célèbre neurologue parisien n'avait jamais oublié ses origines polonaises et connaissait parfaitement sa langue natale. Dans la nécrologie qu'il a publiée dans le *Bulletin Médical* du 17 février 1934, Albert Charpentier n'hésite point à considérer Babiński comme Polonais. Il était normal que le *Bulletin Polonais* de Paris n'ait pas négligé, dans les nombreux fascicules où se trouvent

cités et résumés les divers travaux du neurologue, de souligner ses origines ; dans le cahier du 15 novembre 1909 (n° 256, p. 323), les rédacteurs citent le discours que Babiński prononça en polonais, le 11 octobre de la même année, à une des séances du Congrès de neurologie et de psychiatrie qui se tenait à Varsovie, et où il déclarait entre autres : « Bien que né et élevé à l'étranger, bien qu'ayant fait toutes mes études et ayant toujours exercé en France, je n'ai jamais cessé d'éprouver le plus vif attachement pour le pays de mes pères que je regarde comme le mien ».

Il n'y aurait aucune difficulté à rassembler ici maintes déclarations pleines d'enthousiasme et de gratitude sincère pour les remarquables progrès que fit faire à la science médicale Joseph Babiński, celui que Jules Romains appelle familièrement « Babinse » dans *Les Créateurs* (p. 207). Nous nous bornerons à ne citer ici que deux de ces jugements, qui font honneur autant à leurs auteurs qu'au savant d'élite qui en est l'objet.

Dans son ouvrage récent *Anatomistes et chirurgiens* (édit. Fragrance, 1949), le professeur Henri Mondor a publié entre autres une étude sur le neuro-chirurgien Clovis Vincent (1880-1947; cf. p. 471-530), où il est souvent question de Joseph Babiński. Détachons-en quelques passages qui permettent d'apprécier la personnalité et les mérites du savant franco-polonais : « Babiński avait une très haute taille et une allure que la moindre emphase eût fait majestueuse ; mais il n'en avait pas le goût et se drapait plutôt dans une froideur sans dureté où brillaient inoubliablement et comme malgré lui des yeux bleus d'une puissante lumière... L'homme, universellement connu,, devait, à Londres, en 1913, recevoir une des grandes ovations de l'histoire de la médecine... C'est Babiński qui importa, en quelque sorte, en France, la neuro-chirurgie... Clovis Vincent trouva chez Babiński ce qu'il croyait chercher, c'est-à-dire probablement ce qui lui convenait ou lui ressemblait : l'observation, le silence, la patience, une lenteur ou un scrupule d'expression qui semblaient ajouter à la méditation et à l'authenticité ».

C'est à un des grands humanistes contemporains, le prof. Abel Lefranc, que nous devons d'avoir connu l'autre jugement : en effet, dans le second volume de *A la découverte de Shakespeare* (A. Michel, 1950, p. 10), il cite la phrase d'un neurologue connu, le docteur Voisenel qui, voulant nous donner une idée des étonnantes connaissances médicales du créateur de *Hamlet*, a choisi de les comparer à l'érudition des sommités de la neurologie contemporaine qu'il désigne en les appelant : « our Charcots, Janets and Babińskis ».

ALBERT CIMOCHOWSKI (CIM) (1845-1924)

La *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* de MM. H. Talvart et J. Place a publié (t. III, 1931, p. 109-113) la liste des œuvres de cet érudit bibliographe, romancier et écrivain pour la jeunesse, qu'on aimait appeler « le bénédictin du livre ». On n'ignore pas que cet écrivain d'origine polonaise nous a laissé de nombreuses pages sur les questions qui intéressaient sa patrie (cf. L. Leger, *Souvenirs d'un sla-*

vophile, 1905, p. 9, ainsi que A.-M. Gasztowt dans la revue *Polonia* du 13 avril 1911).

Dans le volume qu'il vient de consacrer à *L'Époque 1900* (Tallandier, 1951), M. André Billy a cité à plusieurs reprises le nom d'Albert Cimochowski.

JAN (1853-1925) et EDWARD (1855-1917) RESZKE

Sur les deux célèbres chanteurs d'origine polonaise et sur la femme de Jean, Marie, on peut lire une série d'informations intéressantes dans de nombreux ouvrages parus depuis 1939. Citons surtout : P.-B. Gheusi, *Leurs femmes : mémoires d'un témoin* (Plon, 1940, réédit. 1951, p. 113-114); G.-L. Pringué, *Trente ans de diners en ville* (édit. de la revue *Adam*, 1948, p. 111); prince Poniatowski, *D'un siècle à l'autre* (1948, p. 147); André de Fouquières, *Cinquante ans de panache* (édit. de Flore, 1951, p. 96-97); Henry Bordeaux, *Paris aller et retour* (Plon, 1951, p. 78).

Dans le volume de souvenirs, intitulé *Fils de Réjane* (Plon, 1951), Jacques Porel consacre plus d'une page à la famille « de nos chers, de nos bons Reszke », et met en relief (p. 23, 229-230, 234 et 241) l'attachement à leur patrie et à la culture polonaise dont faisaient preuve les deux grands artistes, ainsi que le fils de Jean et Marie, « Pratz », engagé volontaire en 1914 et mort au champ d'honneur au printemps de 1918.

ALFRED POZNAŃSKI-SAVOIR (1883-1934)

L'auteur de *La huitième femme de Barbe-bleue*, dont quelques pièces de genre léger remportèrent en leur temps à Paris des succès éclatants, était un Polonais de Łódź du nom de Poznański. On ne l'a pas encore oublié puisqu'on retrouve son nom dans les récents manuels d'histoire de la littérature française contemporaine, entre autres dans l'ouvrage de M. René Lalou (1947, p. 249 et 628) et dans celui de M. Henri Clouard (tome II, p. 445). Dans son livre sur *Le Théâtre et la vie sous la Troisième République* (édit. Marchat, 1947, p. 261-262), M. René Peter a consacré à Alfred Savoir des passages sympathiques, mais non exempts d'ironie.

LEOPOLD ZBOROWSKI

Dans certains milieux parisiens, on est loin d'avoir oublié Zborowski, le fameux marchand de tableaux qui lança, à l'époque, Modigliani et Utrillo. Plusieurs auteurs ont fait revivre ce personnage pittoresque : d'abord Francis Carco dans son recueil *De Montmartre au Quartier Latin* (1927, p. 196) ainsi que dans *La Légende et la vie d'Utrillo* (1928, p. 197), et depuis 1945, il a été évoqué par Alice Halicka dans *Hier : souvenirs* (édit. du Pavois, 1946, p. 64-65); par Paul Yaki dans *Le Montmartre de nos vingt ans* (Tallandier, 1949, p. 133 et 138); par André Salmon, dans son *Montparnasse* (A. Bonne, 1950, p. 235 : « ...cet extraordinaire marchand et poète, poète tout de bon, Léopold Zborowski, notre vieux Zbo du 3 de la rue Joseph-Bara, de la galerie de la rue de Seine et des cafés de Montparnasse où la pratique nocturne du poker eut raison de son cœur trop humain »); enfin, par Sylvain Bonmariage (*Mémoires fermés*, éd. A. Bonne, 1951, p. 207, 212, 386 et 391).

LUDWIK MARCOUSSIS (1883-1941)

Sur la vie de ce peintre d'origine polonaise, né à Varsovie en 1883, habitant la France depuis 1903 et mort à Cusset le 22 octobre 1941, on peut consulter *Hier* (édit. du Pavois, 1946), l'intéressant recueil de souvenirs de Madame Alice Halicka-Marcoussis. Bien que M. Henri Peyre, dans *Les Générations littéraires* (Boivin, 1948), ne prenne en considération, Wyzewa excepté, aucun artiste d'origine polonaise, il mentionne Marcoussis ; cependant il le considère non seulement comme Français, mais constate que celui-ci exprime, ainsi que certains autres peintres contemporains, « le plus fidèlement la France de la génération de 1885 » (p. 157 et 245).

M. Jacques Sabille, mieux informé, écrit : « Le seul peintre de valeur qui suivit les expériences cubistes de Picasso et de Braque fut Louis Marcoussis (Marcus), mort en 1940 (*sic* !), d'origine polonaise. Tout au long de sa carrière, Marcoussis demeura fidèle à l'esprit cubiste : il fut l'un des plus authentiques représentants de cette école, et, à ce titre, son œuvre occupe une place de choix à la suite de celle des grands novateurs que furent Braque et Picasso » (*Aspects du génie d'Israël*, Cahiers du Sud, 1950, p. 279-280).

WOJCIECH KOSSAK (1856-1942)

Dans *Mes modèles à travers le monde* (édit. J. Vitiano, 1951), M. F. Fabiano caractérise en quelques pages le séjour du peintre polonais à Paris, où on l'avait chargé de faire les portraits du maréchal Foch et du général Weygand.

BRONISŁAW MALINOWSKI (1884-1942)

Dans son livre sur *Victor Hugo et les dieux du peuple* (La Colombe, 1948, p. 172), le professeur Denis Saurat évoque en quelques lignes la mémoire de son ami disparu, l'un des plus éminents ethnologues contemporains, l'auteur des *Argonauts of the Western Pacific*, en l'appelant « un grand homme et un homme d'esprit ».

KONSTANTY MICHALSKI (1879-1947)

La nécrologie de l'abbé C. Michalski, le plus éminent parmi les spécialistes polonais de l'histoire de la philosophie médiévale, a été publiée dans le fascicule n° 2 (avril 1949) de notre *Bulletin*. La même année a vu paraître à Cracovie une importante monographie consacrée à la vie et aux activités scientifiques du défunt ; nous la devons à la plume des abbés A. Usowicz et K. Klósak qui n'ont pas manqué d'établir une bibliographie complète de l'œuvre du regretté historien. L'Académie Polonaise des Sciences, avec le concours de son organe parisien, le Centre de recherches scientifiques, a fait paraître un ouvrage posthume de l'abbé Michalski, à savoir *La Gnoséologie de Dante* (1950).

Les principaux ouvrages de l'abbé Michalski sont fort connus et fréquemment cités à l'étranger. Dans son livre sur *La Philosophie au Moyen Age* (3^e édition, Payot, 1947), le prof. Etienne Gilson y fait allusion une quinzaine de fois (cf. la *Table des noms de personnes*, p. 774) ; l'érudite polonais est également cité par le prof. Maurice Patronnier de Gandillac dans son étude sur *Le Mouvement doctrinal au XIV^e siècle* qu'il a publiée au tome XIII de l'*Histoire de l'Eglise* (Bloud et Gay 1951, p. 409, 450, 456, 457) et par le prof. Edmond Faral dans son chapitre sur *Jean Buridan*, publié dans l'*Histoire littéraire de la France* (tome XXXVIII, 1949, p. 463, 523 et 605 ; dans l'extrait, publié en 1950, p. 4, 64 et 146).

Paris, février 1952.

STANISŁAW WĘDKIEWICZ

APPENDICE

A

OLYMPIA CHODZKO

Article publié dans le « *Polski Słownik Biograficzny* » (t. III, 1937, p. 389-390).

Olympia-Louise Chodźko (1797-1889) était la fille de Pierre-Jean Maleszewski, homme politique et sociologue polonais, et de Jeanne-Françoise Venture (mais c'est Antoine Bréguet, fils d'Abraham-Louis Bréguet, horloger célèbre et ami de Maleszewski, qui passe pour avoir été le père naturel d'Olympia). Sa mère Jeanne-Françoise, femme belle et volage, était la fille de Jean-Michel Venture de Paradis (né en 1742, mort à Saint-Jean d'Acre en 1799), élève de l'École Jésuite des Langues Orientales de Paris, linguiste de talent et interprète auprès des armées de Napoléon Bonaparte. Sa mère morte et son père une fois remarié, l'éducation d'Olympia fut confiée aux soins de sa grand'mère maternelle Venture, née Digeon, fille du consul de France en Égypte et bonapartiste convaincue. Après la chute de l'insurrection polonaise de 1830, Olympia fit, grâce à l'intermédiaire de la La Fayette, la connaissance des milieux d'émigrés polonais, en premier lieu de Joachim Lelewel et des membres de son groupe. Lorsque, en décembre 1832, les membres du comité Lelewel furent expulsés de Paris, la jeune femme servit d'intermédiaire dans de nombreuses affaires touchant les exilés; elle recevait par lettre les instructions de Lelewel, gardait ses manuscrits, lui faisait parvenir son courrier, de l'argent, etc. Elle observait vis-à-vis des autres cercles d'émigrés une grande réserve. Elle restait en contact avec les rédactions de plusieurs journaux parisiens — *Le National*, *Le Constitutionnel*, *La Tribune* — qui lui prenaient ses articles concernant les affaires polonaises. Elle entretenait une correspondance suivie avec Léonard Chodźko, un exilé de France qui s'était réfugié à Londres. Les émigrés polonais en France ayant, au début de 1834, organisé plusieurs manifestations politiques, le gouvernement eut recours à des représailles et des arrestations que suivit une série de procès. On opéra une perquisition au domicile d'Olympia, soupçonnée d'avoir pris part à une conjuration dirigée contre la sûreté de l'État. Cependant Leonard Chodźko réussit, dès juin 1834, à rentrer à Paris grâce aux démarches répétées d'Olympia Maleszewska qu'il épousa au mois de septembre de la même année. Après son mariage, Chodźko, aidé par sa femme, commença la publication d'un vaste ouvrage collectif : *La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée* qui contenait, entre autres, de nombreux récits et légendes historiques rédigés par Olympia. C'est elle également qui a traduit les mémoires d'Ewa Felińska, publiés en 1857 dans la *Revue Franco-Slave*, ainsi que les récits d'Ignacy Chodźko. Elle collabora à l'époque à un certain nombre de périodiques français, tels que *La Gazette de France*, *La Semaine*, *Le Tour du Monde*, *Le Magasin Pittoresque*, *L'Abeille Impériale*, où elle ne manquait pas de

faire paraître des informations touchant la Pologne; elle s'intéressait aussi aux sciences exactes. La Révolution de 1848 réduisit de moitié les revenus du ménage Chodźko. C'est pourquoi Olympia fit des démarches auprès du ministre de l'Instruction Publique, H. Fortoul, afin d'obtenir un avancement pour son mari, employé à la Bibliothèque de la Sorbonne. Sous le règne de Napoléon III, vers 1855, elle réussit également à obtenir du gouvernement impérial une augmentation portant de 200 à 450 francs par an la pension que Thiers lui avait accordée.

Le salon d'Olympia avait dès avant son mariage connu une certaine notoriété qui se prolongea jusqu'à l'époque du Second Empire. On pouvait y rencontrer des Polonais d'élite comme Wrotnowski, Konstanty Zaleski, Pułaski, Worcell et d'autres encore. Avec le temps Mme Chodźko se retira de la politique pour grouper dans son salon de préférence des artistes, des gens de lettres, des savants français et polonais; elle organisait des concerts de bienfaisance, des représentations et des tombolas au profit des pauvres et des orphelins. Elle invitait des acteurs qui venaient réciter des poèmes, ainsi que des chanteurs et des musiciens qui y jouaient en public. On s'adonnait aussi à un jeu de société fort à la mode de l'époque : les tables tournantes. C'est aux environs de 1860 que fut introduit dans les salons de la « comtesse Chodźko » le jeune Alphonse Daudet. Parmi les hommes de lettres connus qui fréquentèrent cette maison, il faut citer, en même temps que Daudet, Philibert Audebrand, journaliste d'une plume cinglante, Philarète Chasles, historien, professeur au Collège de France, et auteur de mémoires pleins de fiel, Pierre Véron, auteur satirique, rédacteur du *Charivari*, Philoxène Boyer, érudit et poète et, enfin, l'auteur de *La Vie de Bohème*, Henri Murger. Après la mort de son mari, le 12. III. 1871, Mme Chodźko vendit ses collections de musée au comte Ladislas Plater qui en fit l'acquisition pour enrichir le Musée de Rapperswyl. Madame Chodźko mourut à Paris le 5 juillet 1889.

B

ANDRÉ GIDE ET WOJTKIEWICZ

*Extraits de l'essai sur Wojtkiewicz, publié dans le recueil
Ludzie Żywi de THADÉE BOY-ZELEŃSKI, édité à Var-
sovie en 1929.*

La personnalité de Witold Wojtkiewicz (1879-1909), l'un des plus originaux de nos peintres, intéresse également le domaine des lettres.

Ce fut, en effet, grâce à un concours de circonstances singulières qu'un écrivain illustre fut appelé à influencer la carrière de cet artiste, surtout si l'on se rappelle combien celle-ci fut brève. Un homme de lettres français découvrit à la Pologne un peintre polonais, et ceci dans une salle de Berlin. Cet écrivain était André Gide.

Pour bien comprendre ce qui s'était passé, il faut se rendre compte de l'état de la peinture polonaise à l'époque, spécialement à Cracovie, centre artistique où Wojtkiewicz venait de terminer ses études à l'Aca-

démie des Beaux-Arts. A l'issue du règne aussi long que despotique de Jan Matejko au cours duquel l'Académie entière n'avait juré que par les gigantesques compositions historiques à personnages multiples, des courants nouveaux — le « paysage », le « plein-air », l'impressionisme — avaient fait lentement leur chemin. A bas la littérature ! à bas l'anecdote ! telle était la devise du jour. « L'ancien régime » avait été remplacé par un despotisme nouveau, celui du « paysage », que symbolisait la puissante bedaine du maître Jan Stanislawski, adoré d'ailleurs de toute la jeunesse.

Comme toujours, il y eut des révoltés... Parmi eux, l'un des plus solitaires était Wojtkiewicz... Non content de tourner le dos au paysage et de peindre des « personnages » humains, il imposait dans ses toiles divers symboles, allégories, éléments bizarres de légende, chose qui, de mémoire d'homme, n'était permise qu'à Jacek Malczewski, et rien qu'à lui. Quant à cet original, on ne savait vraiment pas qu'en penser au juste : de ses toiles émanait une sorte d'ambiance perverse, une espèce de lyrisme, non exempt de grotesque. Il avait acquis une technique bien à lui, un métier strictement personnel, et quant au dessin, il le traitait avec un sans-gêne étonnant. Tout cela ne rappelait rien de connu, ni de reconnu. Wojtkiewicz inquiétait, agaçait le public, mais il était loin d'avoir forcé, ne fût-ce que l'ombre d'une consécration officielle. Au fond, on le traitait avec condescendance ; de plus, on lui faisait grief de sacrifier à la « littérature » ; bien plus tard seulement, on comprit que ce qu'on croyait être « littérature » était tout simplement poésie, et la plus authentique. Wojtkiewicz était un grand poète qui s'exprimait par des moyens picturaux.

Le jeune artiste se ressentait d'une façon fort pénible de l'atmosphère où il vivait. Atteint d'un mal incurable, devinant peut-être qu'il n'aurait guère le temps de se frayer lentement sa voie, doué d'une rare intelligence, pleinement conscient de son idéal d'artiste, il souffrait de sa solitude ; son caractère, de plus en plus susceptible, s'aigrissait. A peine si la foi qu'avaient en lui quelques amis véritables parvenait à lui rendre moins amer le sentiment de son isolement.

Au printemps de 1907, une équipe de quatre jeunes peintres polonais réussit à louer à Berlin une salle modeste pour y exposer leurs tableaux. C'est vers cette « salle reculée » que le hasard dirigea les pas d'André Gide, de passage à Berlin. L'impression que firent sur l'écrivain les œuvres de ce peintre polonais, totalement inconnu de lui, dut en vérité être profonde, puisqu'il fit sur-le-champ l'acquisition de quelques toiles, écrivit à l'adresse de Wojtkiewicz à Cracovie une lettre enthousiaste, l'invita à venir à Paris où il organisa une exposition de ses tableaux et fit imprimer un catalogue dont il rédigea lui-même la préface.

Mais laissons parler André Gide :

[...] C'est à Berlin que je les vis (les toiles de Wojtkiewicz), cet hiver ; je voyageais avec Maurice Denis, et jamais je ne fus plus heureux d'avoir pour compagnon de route cet ami à l'intelligence artistique si ouverte et si éclairée, que le jour où, devant ces œuvres inattendues, je pus fortifier mon émotion à l'émulation de la sienne.

[...] L'exposition groupait des œuvres, point négligeables peut-être, mais sans saveur nouvelle [...], lorsque le surprenant

accent de ces quelques toiles nous retint. Elles éclairaient cette salle un peu sombre, non par l'éclat indiscret des tons, car aux yeux d'un méconnaisseur elles eussent pu passer pour ternes : mais par une entente bizarre des rapports, par la douloureuse fantaisie du dessin, par l'interprétation émue et quasi pathétique de la couleur.

Certes, l'on sent déjà, et l'on sentira davantage à mesure qu'il s'affirmera, par quelles profondes attaches Wojtkiewicz tient à son pays, à sa race irréduite, dont l'âme, à la fois très fière et plaintive, enthousiaste et désemparée, jamais muette encore, trouve en lui l'expression nouvelle qu'elle obtenait naguère de la musique et de la poésie. [...] C'est pourtant à notre jeune école française que son art s'apparente, de sorte que parmi les Daumier, les Degas, les Toulouse-Lautrec, les Bonnard, Wojtkiewicz se reconnaîtra chez les siens.

[...] Puisse Paris, qui sut si généreusement adopter les grands exilés de sa race, un Mickiewicz, un Chopin, sourire à ce nouveau venu. (1)

Dans la vie de Wojtkiewicz, l'importance de cette exposition parisienne, couronnée de succès, fut considérable.

Le destin, pour la première fois dans sa carrière d'artiste, avait daigné lui sourire. Le jeune peintre reprit espoir et courage. Son séjour à Paris — pour court qu'il fût — lui ouvrit des horizons plus vastes, inonda ses nouvelles toiles de couleur et de soleil. A la suite de ce double épisode berlinois et parisien, qui, pour une ville de province comme Cracovie, avait quelque chose de prodigieux, on se mit à regarder celui qui, décidément, n'était plus un débutant, d'un œil plus favorable. On s'arracha les tableaux qu'il eut encore le temps de peindre, on apprit à les regarder ; les deux expositions qu'il réussit à organiser en Pologne connurent un succès fou. Bien que Wojtkiewicz n'eût pas abandonné d'une semelle la voie qu'il s'était tracée dès le début, son talent se mit à resplendir d'un nouvel éclat. Hélas, c'étaient déjà les dernières lueurs du couchant : une grave affection cardiaque eut tôt fait de le terrasser ; au bout d'une longue maladie, il expira au mois de juin 1909. Il n'avait pas trente ans.

La même personnalité hors de pair qui nous frappe dans les toiles du peintre émanait aussi de sa personne. En ce temps de bohème dépeignée qui se drapait dans les fameuses « pèlerines d'artiste », Wojtkiewicz représente à nos yeux le dandysme raffiné. Soigneux de sa personne au point que ses amis le taquinaient en disant qu'il portait sur lui un chiffon pour faire reluire ses souliers, il ne tolérait pas sur ses vêtements le plus léger grain de poussière. Moralement, il présentait les mêmes caractères. Esprit fin et brillant, très érudit, ironique, difficilement accessible, il cachait sous ces apparences une nature douloureuse, vibrante de sensibilité, empreinte de tristesse. Cette tristesse était celle d'un enfant malade, d'un poète qui jamais ne se réconcilia avec la vie, ne se sentant du reste ici-bas qu'un hôte de passage. (2)

(1) Extrait de la préface au *Catalogue de l'exposition* de Witold Wojtkiewicz, à la Galerie Druet, en 1907 (*Œuvres complètes* d'André Gide, tome V, p. 283-287).

(2) Le lecteur français trouvera la reproduction d'un tableau de Wojtkiewicz dans le fascicule d'août 1921 de la revue *Art et Décoration*.

LE DRAME DES APPARENCES

Extraits de l'essai sur André Gide de JAN KOTT, publié dans son recueil d'études littéraires Mitologia i realizm (Varsovie, 1946).

...Gide ne nous a pas laissé un seul livre où il se soit entièrement exprimé et compris. Aussi, le rôle qu'il a joué est-il loin de se réduire à avoir écrit des livres ; il consiste plutôt dans des éléments qui agissent en fonction de ces livres, dans son talent à nous contaminer au moyen de mythes, à nourrir la flamme d'une haute pression intellectuelle.

Lorsque nous contemplons l'œuvre de Gide (... qui occupe un vaste rayon, mort aujourd'hui, de nos bibliothèques...), elle nous semble être une espèce de gigantesque répertoire où l'on aurait enregistré, l'une après l'autre, les mythologies auxquelles les intellectuels de l'Occident ont sacrifié. On ne saurait citer, à côté de Gide, un autre écrivain dont l'œuvre nous permit d'observer, aussi nettement que s'il s'agissait d'une série de cas cliniques, l'agonie de la pensée bourgeoise.

**

Il y a quelque chose de foncièrement immoral et même de répugnant, lorsqu'un intellectuel, par conséquent un homme dont le devoir et la profession sont de penser, emploie tout son talent, son savoir, son intelligence à vouloir nous prouver qu'il n'est qu'un jongleur et un funambule. Dans tout ce que Gide écrit, il y a trop de « jeu », trop d'excès, de tentation, voire de provocation. Il ne veut pas qu'on le prenne au sérieux, il nous fait entrevoir des possibilités, mais c'est pour les fuir aussitôt, il voudrait nous irriter, nous exciter, nous inquiéter, mais le pas décisif à franchir l'effraie.

(..) La pensée pure, la pensée dans le vide n'existe pas. L'affirmer n'est qu'un échappatoire d'intellectuel reculant devant les conséquences qu'implique sa pensée. C'est Pilate se lavant les mains. Personne n'a le droit de corrompre, de dépraver la pensée. Gide ne savait pas qu'il était en train de jouer avec le feu, de scier la branche où il se tenait assis. Ce qu'il écrivait, lui, a abouti à une conséquence : la génération des Lafcadio l'a cru sur parole. Lorsqu'il s'est réveillé, il était trop tard.

**

(...) De la quête de soi-même, Gide souhaite faire le grand problème de la culture européenne. Il a peur du risque, dans toutes les voltes idéologiques, auxquelles il s'est risqué, il se ménage toujours une porte dérobée, une issue, il se défend pour ne pas être cerné, ne pas rester enrobé dans une formule, quelle qu'elle soit. Avec le lecteur, il joue au chat et à la souris, il nous invite à l'attraper pour nous déclarer aussitôt : voyons, ce n'est pas moi, ce n'est qu'une des possibilités qui

sont en moi. (...) Dans le roman sans fin que Gide est en train d'écrire sur lui-même, l'apparence la plus dangereuse dont il puisse nous éblouir est l'apparence de sa variabilité. A chaque instant, Gide s'efforce de nous faire croire aux abîmes de profondeur qu'il recèle, aux mille et une aventures spirituelles qu'il a vécues... Il veut nous faire croire qu'il a réussi à dominer ou, pour le moins, à réconcilier et fondre en lui-même tous les mythes idéologiques, toutes les contradictions de son siècle. En nous répétant son « n i l h u m a n i » il souhaite nous faire admirer et croire qu'il a été à la fois un saint et un pécheur, un rationaliste et un mystique, un classique et un novateur, un catholique et un communiste, un écrivain d'une actualité brûlante créant en même temps pour l'éternité... Mais un cortège de masques n'a jamais fait figure de drame véritable. Dans cette partie, Gide ne s'est jamais intégralement offert lui-même comme enjeu. Des attitudes morales à adopter, il n'a retenu que les gestes.

A maintes reprises, Gide a évoqué le personnage de Goethe. Lorsqu'il publiait les entretiens qu'il avait eus avec ses amis, il ne manquait point de faire allusion aux dialogues de Goethe avec Eckermann. Il attirait notre attention sur la personnalité complète du créateur de *Faust*, sur la richesse de sa vie spirituelle, sur les attitudes multiples qui cohabitaient en lui. Avec une insistance outrée, il se comparait à Goethe. (...) Si Gide a été vraiment le Goethe de cet entre-deux-guerres, malheur non pas à lui, mais à notre époque ! Dans l'histoire des civilisations, elle portera le nom d'époque de décomposition, d'époque de décadence de la pensée bourgeoise.

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS POLONAISES DES OUVRAGES D'ANDRÉ GIDE

1. *Prometeusz źle spętany (Le Prométhée mal enchaîné)*, traduit par Zenon Przesmycki. Lwów, 1901, Nakładem księgarni H. Altenberga, str. 108, in-32°.
2. *Filoktet (Philoctète)*, traduit par Zenon Przesmycki. *Revue Chimera*, 1901, IX^e livraison.
3. *Król Kandaules (Le roi Candaule)*, traduit par Adolf Nowaczyński et représenté à Cracovie en février 1907.
4. *Powrót marnotrawnego syna (Le retour de l'Enfant prodigue)*.
Il existe deux traductions :
a) de Waław Rogowicz, dans le supplément littéraire de la *Nowa Gazeta* (1910, n^{os} 16 et 17) ;
b) traduction anonyme, dans le quotidien *Słowo*, Varsovie 1910.
5. *Falszerze (Les Faux Monnayeurs)*, traduction de Jarosław Iwaszkiewicz et Helena Iwaszkiewiczówna. Warszawa, « Rój », 1929.
6. *Lochy Watykanu (Les Caves du Vatican)*, traduction de Tadeusz Żeleński (Boy). Warszawa, « Rój », 1937.

7. *Persefona (Perséphone)*, traduction de Roman Kołoniccki. Warszawa, Biblioteka « Drogę », 1937.
8. *Powrót z Z.S.R.R. (Retour de l'U.R.S.S.)*, Warszawa, Instytut Wydawniczy « Biblioteka Polska », 1937.
9. Fragments des *Nourritures terrestres* traduits par Zbigniew Bienkowski :
 - a) dans *Okolica Poetów*, 1937, (« *Ménalque* ») ;
 - b) dans le numéro spécial consacré à la poésie française contemporaine par la revue *Kamena*, Lublin, 1938.
10. Trois poèmes : a) *Solstice* ; b) « *Il n'y a pas eu de printemps...* » ; c) Fragments de *La Ferme (Nourritures terrestres)*, traduits par Allan Kosko (*De Verlaine à Eluard — Anthologie de la poésie lyrique française*, Varsovie, 1943, tirage clandestin dactylographié).
11. Trois poèmes : (a) « *Il n'y a pas eu de printemps...* », traduit par Paweł Hertz ; b) Envoi de *Paludes*, traduit par Mme St. Pohorska-Okołow ; c) « *Ballade des biens immobiliers* », traduit par Paweł Hertz (dans l'ouvrage d'Adam Ważyk : *Anthologie de la Poésie française moderne*, Varsovie, éditions « Wiedza », 1947). (1)

C

JAN DZIERŻOŃ (1811-1906)

*Article publié dans le Polski Słownik Biograficzny
(tome VI, 1947, p. 165-166).*

Jan Dzierżoń est né le 16 janvier 1811 dans la commune de Łowkowitz (district de Kluczbork). Son père, Szymon Dzierżoń, cultivateur modeste, s'était signalé comme apiculteur consommé; il l'envoya d'abord à l'école primaire (encore polonaise à l'époque) du village, puis à l'école municipale de Byczyna, enfin à Wrocław. Après avoir terminé ses études secondaires au lycée Saint-Mathieu de Wrocław, le jeune Dzierżoń suivit de 1830 à 1833 les cours de la Faculté de théologie à l'Université de la ville, assistant également à des cours de mathématiques et d'astronomie. Ordonné prêtre en 1834, d'abord vicaire à Siolkowice près d'Opole, il fut nommé administrateur (1835-38) et enfin curé (1838-69) de la paroisse de Katowice (Karlsmarkt) près de Brzeg. S'adonnant avec passion à l'apiculture, il négligeait quelque peu les devoirs de

(1) Bien que, dans sa *Bibliographie des écrits d'André Gide* (1949, p. 158-159), M. Arnold Naville n'ait pas mentionné d'une manière détaillée les traductions qu'on en a faites dans les diverses langues étrangères, il établit cependant une liste de pays selon l'importance des ouvrages de Gide qu'on y a traduits. Viennent en tête l'Italie, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, suivies de près par l'Angleterre, le Japon et la Russie; la Pologne n'arrive sur cette liste qu'à la quatorzième place.

Cf. aussi Léon Pierre-Quint, *André Gide* (1933) et la réimpression de cet ouvrage, considérablement augmentée, chez Stock en 1952 (voir p. 564 : remarques sommaires sur les traductions des œuvres de Gide à l'étranger).

son sacerdoce et ne cachait point ses opinions libérales, ce qui ne manqua pas de provoquer un conflit avec les autorités ecclésiastiques. Il finit par donner, en 1869, sa démission du poste de curé et, à l'issue d'un procès intenté à ses supérieurs, obtint un traitement annuel de 600 thalers. A titre privé, il demeura dans sa paroisse jusqu'en 1884. En 1870, à l'issue du Concile du Vatican, il se rallia au parti « vieux-catholique », se prononçant contre l'infailibilité du pape. A partir de 1884 jusqu'à la fin de sa vie, il vécut en ermite dans son village natal de Łowkowice, ne le quittant que pour assister aux divers congrès d'apiculture.

C'est Dzierżoń qui, dès 1835, avait découvert chez les abeilles le principe de la parthénogenèse. Cette thèse physiologique, accueillie au début avec un grand scepticisme, fut pourtant reconnue pour exacte de son vivant, au Congrès des Naturalistes de Marbourg (1906). Les réformes de Dzierżoń concernant la ruche ont, elles aussi, une portée considérable. C'est à lui que nous devons la nouvelle construction, démontable, de la ruche, dite « ruche à cadres mobiles » ; cet aménagement permet non seulement d'en retirer les rayons pleins de miel ou de couvain sans abîmer la cire ou déranger la colonie, mais encore de procéder librement au transfert ou à la division des essaims, et grâce à cette méthode améliorée, d'organiser un élevage rationnel dans le rucher. A mesure que la théorie et les inventions de Dzierżoń acquéraient une renommée mondiale, honneurs, décorations et médailles commencèrent à illustrer les mérites du modeste apiculteur. La première, l'Académie des Sciences Naturelles d'Iéna l'invita comme membre, en 1860, puis ce fut l'Université de Munich qui le fit, en 1872, docteur *honoris causa* en philosophie ; les sociétés naturalistes, agricoles et apicoles, par dizaines, le nommaient membre honoraire ou correspondant, entre autre la Société Agricole de Cracovie et celle de Lwów. Sa poitrine se couvrit de décorations, parmi lesquelles citons la médaille de l'Ordre de Hesse, celles d'Autriche, de Russie, de Suède, d'Italie et de la Couronne de Prusse. Mais, en 1927, on rejeta à Berlin la motion de l'Institut Apicole qui proposait de donner le nom de Dzierżoń à la ruelle menant à cet établissement, en invoquant comme prétexte que ce nom sonnait « *so undeutsch, oestlich und unpopulär* ».

Ayant déjà fait paraître, dès 1845, de très nombreux articles dans les *Frauendorfer Blaetter* et la *Eichstaedter Bienenzeitung*, l'abbé Dzierżoń publia à la demande du gouvernement prussien sa *Theorie und Praxis des neuen Bienenfreundes* (éditions à Brzeg en 1847, 1849, 1849, 1855, 1861) et son *Nachtrag zur Theorie und Praxis* (Nördlingen 1852). L'œuvre maîtresse de Dzierżoń demeure sa *Rationelle Bienenzucht* (Brzeg, 1861, 1878) et ses derniers ouvrages ont pour titres *Der Zwillingstock* (Kluczborck, 1890) et *Nachtrag zu den Schriften : Der Zwillingstock* (Kluczborck, 1904). Pendant deux ans, de 1854 à 1856, il a fait paraître une revue mensuelle : *Der Bienenfreund aus Schlesien*.

Un an avant sa mort, en 1905, l'abbé Dzierżoń se réconcilia avec l'Église Catholique après une brouille de 36 années. Il mourut le 26 octobre 1906. Il est étrange que, devant sa tombe personne n'ait évoqué

ses immenses mérites dans le domaine de la mélissographie. C'est seulement en 1931 que, sur la façade de son humble maisonnette de Łowkowice, on apposa une plaque commémorative, rédigée en langue allemande, qui célébrait Dzierżoń comme le plus grand apiculteur et mélissographe de tous les temps.

Déjà Józef Lompa (1797-1863), éminent historien et ethnographe silésien, regrettait que l'abbé Dzierżoń n'eût pas enrichi de son immense savoir le patrimoine de la science polonaise. Car il ne parlait chez lui que polonais et collaborait à l'occasion à divers périodiques polonais.

Le neveu du grand apiculteur, Franciszek Dzierżoń, demeurant lui aussi à Łowkowice, fit transmettre à un légataire polonais tous les archives de son oncle : titres et diplômes de décorations, diplômes de membre d'honneur de nombreuses sociétés apicoles, prix décernés aux concours et expositions agricoles, collection de photographies, environ un millier de lettres (dont 33 rédigées en polonais) reçues par Dzierżoń, enfin 800 volumes comprenant les collections des périodiques apicoles ainsi que beaucoup d'autres souvenirs ; ces archives devaient, en leur qualité de legs national, trouver une place d'honneur dans un des musées polonais. La famille de Jan Dzierżoń ainsi que les milieux apicoles de Pologne (notamment le Congrès des Apiculteurs Polonais à Katowice, en août 1938) ont commencé à réaliser la volonté du donateur, en invitant le musée de Silésie à Katowice à recueillir ce legs.

En 1946, pour rendre hommage à la mémoire du grand apiculteur, on baptisa la ville de Rychbach en Silésie du nom de *Dzierżoniów*.

L'ACTIVITE INTELLECTUELLE DES POLONAIS ETABLIS EN FRANCE

MARIE RATULD-RAKOWSKA

(1864 - 1940)

Il y a douze ans décédait à Paris, en pleine guerre, Marie Rakowska qui a, avec la même autorité, servi les lettres françaises, polonaises et anglaises.

Née à Varsovie, après de brillantes études secondaires, elle vint à Paris avec sa camarade Bronisława Skłodowska, dont la sœur cadette, la future Madame Curie, les rejoignit plus tard. Elle avait reçu une bonne formation mathématique et, en plus du polonais, savait très bien le russe, l'allemand et le français, plus tard elle devait apprendre également l'anglais. Se destinant à l'enseignement, elle prépara une licence de sciences naturelles, mais son mariage et deux maternités la détournèrent de ce projet. La littérature, d'ailleurs, de même que les arts, l'attiraient irrésistiblement. Aussi, à part un voyage en Perse et quelques brefs séjours en Pologne, elle ne quitta jamais Paris, ce foyer inégalé de vie intellectuelle. Elle passait chaque jour quelques heures à la Bibliothèque Nationale.

L'enthousiasme et le romantisme polonais se trouvèrent ainsi tempérés chez elle par la culture française, qui lui inculqua un sens remarquable de la mesure. Sa préparation scientifique et même mathématique ont d'autre part marqué toute son œuvre d'une empreinte de clarté et de précision, aussi bien pour le style que pour la composition. Une des particularités de Marie Rakowska est d'avoir pu, avec la même aisance, s'exprimer en deux langues aussi distinctes que le polonais et le français.

Marie Rakowska débuta dans la carrière des lettres assez tard, vers 35 ans, après s'être séparée de son mari. Elle possédait déjà une culture générale assez vaste, qu'elle ne cessera jamais d'étendre, en poursuivant en particulier l'étude méthodique de la langue et de la littérature anglaises. Ses amis, les écrivains Jean Lorentowicz et Thadée Jaroszyński, l'introduisirent dans quelques rédactions, et elle commença par envoyer à la *Nowa Gazeta* de Varsovie des correspondances hebdomadaires sur l'actualité littéraire et artistique. Son premier article fut le récit de son voyage en Perse, récit anecdotique, vif et animé, mais assez superficiel. Rapidement, elle s'attacha à faire de la vraie critique et donna à *La Revue* des études sur les grands écrivains contemporains de Pologne : Żeromski, Prus, Sieroszewski, Wyspiański. Dès 1902 parut, dans une charmante édition de « La Plume », sa traduction de *Sur la lisière des forêts* de Venceslas Sieroszewski, rééditée par Larousse en 1930; *L'avant-poste* de Boleslas Prus ne paraîtra qu'après la première guerre mondiale, dans la collection des auteurs polonais de la *Nouvelle Revue Française*.

A partir de 1908, elle envoya en Pologne des études sur les auteurs anglais et ses premières traductions des admirables essais de Walter Pater. Et ce sera, d'ailleurs, en Pologne, dans ses chroniques si vivantes sur les écrivains français ou anglais, qu'elle donnera toute la mesure de son talent et de sa vaste érudition. Elles parurent dans les *Wiadomości Literackie*, hebdomadaire, et dans toutes les grandes revues : *Pamiętnik Warszawski*, *Biblioteka Warszawska*, *Ateneum*, *Krytyka*, etc.

Elle écrivit même, en polonais, un petit précis de littérature anglaise. A une époque où une très petite élite savait l'anglais, Marie Rakowska eut le mérite de faire connaître tous les grands auteurs et tous les courants de la littérature anglaise.

Traductrice fidèle, mais non servile, elle a su mieux que nul autre rendre toujours la pensée de l'auteur et le caractère de son œuvre. Aussi, dans la lettre-préface à son *Tableau de la littérature française au XIX siècle*, M. Fortunat Strowski a-t-il pu dire qu'au travers de la traduction de Marie Rakowska sa pensée semblait s'exprimer dans sa langue d'origine. Parmi les œuvres traduites du français, citons de Maurice Barrès *Au service de l'Allemagne*, de Gobineau *La chasse au Caribou*, enfin des nouvelles de Schwob, Bloy et d'Espérandieu. De l'anglais elle traduisit : *Dr Jekyll and Mr Hyde* de Stevenson, *Les dialogues imaginaires* de Savage Landor, *Moll Flanders* de Daniel de Foe, *The Strife* de Galsworthy.

Plusieurs de ses traductions importantes n'ont jamais été publiées, telles le *Meleager* de Wyspiański, *L'Avant-printemps* de Zeromski et un tome de ses *Cendres*. *Moll Flanders* et un volume de Hawthorne n'ont pas non plus trouvé d'éditeur en Pologne.

Mais si Marie Rakowska a souvent parlé des poètes et de la poésie, elle n'a jamais voulu les traduire.

Sous le pseudonyme de Radwan, elle écrivit l'histoire des grandes institutions de l'émigration polonaise à Paris (Bibliothèque Polonaise, École de Batignolles, etc.).

Au moment du plébiscite de Haute-Silésie, elle partit pour Bytom auprès de Korfanty et, à elle seule, publia en français un hebdomadaire d'information et de propagande, *Le Messager de Haute-Silésie*, ce qui lui valut la croix d'or du Mérite.

Membre de la Société polonaise des artistes et gens de lettres, elle figure aussi, avec Hieronimko et le Dr Jarkowski, parmi les fondateurs de l'Association polonaise culturelle et sociale, elle collabore à son Bulletin ainsi qu'à un autre périodique de l'émigration polonaise, *Życie Ilustrowane* et, pendant des années, s'occupe du tri et de l'envoi de livres dans les centres de mineurs ou d'ouvriers agricoles polonais. Elle compte enfin parmi les fondateurs très actifs de la Société polonaise des Amis du livre à Paris.

Marie Rakowska vivait à l'écart de la politique, mais ses opinions avancées la faisaient mal voir des sphères dirigeantes et elle n'a pas eu en Pologne la situation qu'elle méritait. La dernière guerre et l'après-guerre n'ont pas permis non plus que soient réunies en volume ses

chroniques si attachantes sur les auteurs anglais, ni rééditées ses traductions des essayistes anglais qui le méritent à tous égards.

*
**

Dans les circonstances actuelles, il ne nous a pas été possible d'établir une bibliographie complète des très nombreux articles, chroniques et traductions de Marie Rakowska, nous n'avons donc retenu que les travaux pour lesquels les indications bibliographiques sont suffisantes. (1)

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DE MARIE RAKOWSKA

I

Œuvres originales en polonais.

Livres.

- Podróż Polki do Persyi* (Récit de voyage d'une Polonaise en Perse).
Varsovie 1904. Deux volumes, 293 pages.
- Na przelomie* (Sur la brèche). Roman publié sous le pseudonyme de « Gryf ». Varsovie 1909, 140 pages.
- Zarys literatury angielskiej* (Précis de littérature anglaise).
Varsovie 1911. Trois volumes, 387 pages.

Articles.

- Józef Conrad* (Joseph Conrad).
Biblioteka Warszawska, Varsovie 1908, p. 358-368.
- Z literatury angielskiej* (Lettres anglaises).
Biblioteka Warszawska, Varsovie 1909, p. 308-324.
- List z Anglii : Powieść*. (Lettres d'Angleterre : Le Roman).
Krytyka, Varsovie 1909, p. 277-286.
- Korespondencje i pamiętniki angielskie* (Correspondances et mémoires anglais).
Echo literacko-artystyczne, Varsovie 1913, p. 364-369.
- Anglia i Ameryka* (Angleterre et Amérique).
Echo literacko-artystyczne, Varsovie 1913, p. 769-773.
- Francis Thompson*.
Nowy Przegląd Literatury i Sztuki, Varsovie 1920, p. 304-330.
- Powieść angielska* (Le roman anglais).
Tydzień Polski, Varsovie 1921, p. 11-14.

(1) Je remercie Madame le Docteur Wanda Caussé qui a eu l'obligeance de me documenter sur la vie et l'œuvre de sa mère, Marie Rakowska.

Jean Giraudoux.

Tydzień Polski, Varsovie 1923, p. 12-14.

John Millington Synge.

Przegląd Warszawski, Varsovie 1923, p. 320-348.

Rimbaud.

Przegląd Warszawski, Varsovie 1924, p. 264-272.

„*Sady*” *Massis'a* (« Jugements » de Massis).

Przegląd Warszawski, Varsovie 1925, p. 247-253.

Nowa poezja francuska według antologii pani Czerny (Nouvelle poésie française d'après l'antologie de Madame Czerny).

Przegląd Warszawski, Varsovie 1925, p. 239-242.

Harlem, Mekka nowoczesnego murzyna (Harlem, Mecque du nègre contemporain).

Tygodnik Ilustrowany, Varsovie 1927.

Ostatni Wiktorianin: Thomas Hardy (Le dernier des Victoriens: Thomas Hardy).

Wiadomości Literackie, Varsovie 1928.

Powieści Sinclair'a Lewis'a (Les romans de Sinclair Lewis).

Wiadomości Literackie, Varsovie 1928.

Celnik Rousseau (Le douanier Rousseau).

Tygodnik Ilustrowany, Varsovie 1928.

Krytyka literacka w dziele Verlaine'a (Verlaine critique littéraire).

Tygodnik Ilustrowany, Varsovie 1928.

Dante Gabriel Rossetti.

Wiadomości Literackie, Varsovie 1928.

Znakomity krytyk angielski Edmund Gosse (L'éminent critique anglais Edmund Gosse).

Wiadomości Literackie, Varsovie 1928.

Herman Melville.

Wiadomości Literackie, Varsovie 1929.

Emily Dickinson.

Wiadomości Literackie, Varsovie 1929.

Dookoła Rimbaud'a (Autour de Rimbaud). Avec une importante bibliographie.

Pamiętnik Warszawski, Varsovie 1931.

Setna rocznica Towarzystwa Literackiego w Paryżu (Centenaire de la Société littéraire polonaise de Paris).

Tygodnik Ilustrowany, Varsovie 1932, p. 529-530.

Rimbaud w Abisynii (Rimbaud en Abyssinie).

Wiadomości Literackie, Varsovie 1935.

II

Œuvres en français.

Stanislas Wyspiański.

La Revue, Paris 1909, p. 201-208.

La littérature polonaise d'aujourd'hui.

La Revue, Paris 1910.

L'esprit de la Pologne d'après ses poètes et prosateurs (Wyspiański, Kasprowicz, Żeromski, Sieroszewski, Reymont, Strug).

Foi et Vie, Paris 1914, les N^{os} 7 et 11.

L'exode polonais.

Mercure de France, Paris 1916.

III

Traductions du français en polonais.

Wybór nowel francuskich (Choix de nouvelles françaises : Henry de Régnier, Léon Bloy, Marcel Schwob, Maurice Barrès, etc.).

Varsovie 1904, 156 pages.

Maurice Barrès, *Pod pikielhaubą* (Au service de l'Allemagne).

Varsovie 1906, 141 pages.

J.-A. de Gobineau, *Polowanie na Karybu* (La chasse au Caribou).

Varsovie s. d., 179 pages.

Fortunat Strowski, *Obraz literatury francuskiej* (Tableau de la littérature française).

Varsovie s. d., deux volumes de 660 pages.

IV

Traductions de l'anglais en polonais.

Robert-Louis Stevenson, *Dziwna historia doktora Jekyll'a i Mister Hyde'a.*

Varsovie 1909, 122 pages.

Walter Savage Landor, *Dyalogi fikcyjne.* Avec une préface du traducteur.

Lwów, 1911, 240 pages.



Walter Pater, *Leonardo da Vinci.*

Literatura i Sztuka, Varsovie 1909.

Walter Pater, *Poezja Michała Anioła* (La poésie de Michel Ange).

Tydzień Polski, Varsovie 1922.

Walter Pater, *Pico Della Mirandola.*

Tydzień Polski, Varsovie 1922.

Walter Pater, *Luca Della Robbia.*

Sfinks, Varsovie.

V

Traductions de l'allemand en français.

Karl Marx, *La Question polonaise devant l'Assemblée de Francfort*. Préface de Jean Longuet.

Edit. F. Alcan, Paris 1929, XII + 84 pages.

VI

Traductions du polonais en français.

Wacław Sieroszewski, *Sur la lisière des forêts*.

Edit. de la Plume, Paris 1902, 477 pages.

(Réédité par la Librairie Larousse, Paris 1930, 309 pages.)

La question juive en Pologne. Enquête précédée d'une introduction de Gabriel Séailles.

Edit. Fischbacher, Paris 1916, 66 pages.

Stanislas Posner, *La Pologne d'hier et de demain*.

Edit. F. Alcan, Paris 1916, 119 pages.

W. Grabiński, *La Pologne. Résumé d'histoire*.

Edit. Fischbacher, Paris 1916, 78 pages.

Marie Zabojecka, *Sur le chemin de l'âme polonaise*.

Paru dans le *Bulletin Polonais*, Paris 1915-1918.

Jan Rutkowski, *Histoire économique de la Pologne avant les partages*.

Edit. de l'Institut d'Etudes Slaves, Paris 1927, XII + 268 pages.

Boleslas Prus, *L'avant-poste*.

Edit. de la Nouvelle Revue Française, Paris 1930, 301 pages.



M. Konopnicka, *La Mère Banas*.

La Revue du Bien, Paris 1902.

St. Żeromski, *Je m'abandonne à ma destinée*.

La Plume, Paris 1903.

St. Żeromski, *L'heure nouvelle*.

La Revue, Paris 1904.

A. Strug, *Sur une tombe*.

La Démocratie, Paris 1913.

W. Sieroszewski, *O Shiki, nouvelle japonaise*.

Les Amis de la Pologne, Paris 1930.

BOLESŁAW PRZEGALIŃSKI

LA CREATION
DE
L'ACADEMIE POLONAISE DES SCIENCES
(POLSKA AKADEMIA NAUK)

Le Premier Congrès de la Science Polonaise a tenu ses assises, à Varsovie, du 29 juin au 2 juillet 1951. A l'issue des débats, on a voté la création de l'Académie Polonaise des Sciences qui aura pour mission de centraliser et contrôler l'ensemble des travaux et des recherches scientifiques poursuivis jusqu'ici par les Sociétés Savantes de Pologne.

Le lecteur voudra bien trouver ci-dessous les principaux documents se rapportant à la naissance du nouvel organisme suprême qui présidera désormais aux destinées de la Science Polonaise.

MESSAGE DU CONGRES DE LA SCIENCE

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Les membres délégués au Premier Congrès de la Science Polonaise, conscients des tâches importantes qui appellent notre science, conscients également des nouvelles possibilités de son développement, s'empressent de vous faire parvenir, Monsieur le Président, l'expression de leurs respectueux hommages.

C'est dans un esprit de pleine compréhension et de profonde gratitude que nous venons de recevoir, Monsieur le Président, le message que vous avèz bien voulu nous adresser le jour de l'ouverture de ce Congrès et qui confirme notre conviction de l'importance des travaux entrepris et du bien-fondé de nos projets. Les indications de votre message concernant notre avenir et les travaux que nous nous proposons d'entreprendre au profit de la nation tout entière, nous montrent clairement la voie à suivre pour intégrer la science dans le courant de la vie.

Le Congrès de la Science Polonaise vient de clore ses travaux, pleinement conscient des responsabilités qu'il assume envers la nation unifiée et groupée dans sa lutte pour la Paix, pour le Plan Sexennal, pour le nouvel essor et la réussite du développement économique et culturel de la Pologne. Le Congrès a tenu ses assises en ne perdant de vue que, dans ce processus, la science constitue un chaînon indispensable, qu'elle est en train de devenir un des éléments véritablement créateurs de la vie nouvelle.

Les travaux considérables que les savants polonais ont entrepris en vue de préparer le présent Congrès prouvent nettement leur volonté de coopération et leur refus catégorique de se tenir à l'écart des réformes grandioses que la nation entière est en train de réaliser. Les organismes, les instituts de recherche scientifique et didactique récemment créés, la littérature en train de prendre un nouvel essor, nos

découvertes scientifiques mises entièrement au service de la vie culturelle et économique du pays sont le résultat immédiat des conditions de vie nouvelle créées par le régime ; ils expriment pleinement la protection et l'assistance que le gouvernement de la République Populaire de Pologne accorde à la science et aux savants. Ces découvertes, ces résultats prouvent d'autre part que les savants polonais se sont profondément pénétrés du rôle qui leur incombe et qu'ils ont déjà commencé à participer au grand effort national qui tend à reconstruire le pays sur des bases pacifiques et à forger l'avenir socialiste de leur patrie.

Les résultats acquis jusqu'à ce jour et les perspectives d'avenir suscitent l'enthousiasme sincère des milieux scientifiques polonais. Les travaux de ce Congrès prouvent que le fait d'avoir intégré la science dans la vie de la nation, et de l'avoir embrayé sur la réalisation du Plan Sexennal n'ont pas manqué d'enrichir considérablement notre recherche scientifique, de creuser en profondeur les sources de notre invention créatrice et d'accroître en même temps le prestige de la science aux yeux de la nation entière.

Quels sont les buts réels de la Science ? Apprendre à connaître l'univers et les lois qui le régissent pour arriver à dominer la Nature, élargir les horizons de la pensée humaine, éliminer à jamais non seulement les causes de souffrance, de malheur et d'exploitation de l'homme, mais encore accroître la joie de vivre.

Le Congrès de la Science Polonaise constate que le seul régime de justice sociale, à savoir le régime socialiste, en garantissant comme il le fait la liberté de la recherche scientifique, permet de réaliser les grandes tâches nouvellement conçues.

Soyez, Monsieur le Président, persuadé que les savants de Pologne se rendent parfaitement compte de ces possibilités nouvelles et qu'ils ont la ferme intention de rassembler toutes leurs forces créatrices pour en faire profiter l'épanouissement futur non seulement de la science, mais celui de la nation et de l'humanité entière. Le désir le plus noble de chaque homme de science est de forger au cours de ses travaux et de ses recherches tous les éléments utiles au pays et à l'humanité et d'ajouter à la joie de sa création propre toute la joie de ceux qu'il fera profiter des conquêtes de la science.

Les milieux savants polonais, qui expriment dans ce message le souhait de voir naître dans les plus brefs délais la nouvelle Académie Polonaise des Sciences, se déclarent intimement convaincus que l'organisation nouvelle de la science polonaise viendra lui assurer les conditions optima de son développement.

En continuant les traditions glorieuses de la science polonaise, nous exprimons ici notre volonté de servir de notre mieux la cause de l'humanité dans un esprit de collaboration fraternelle avec tous les savants progressistes du monde entier, et en particulier avec les savants de l'Union Soviétique et des Démocraties Populaires. A leurs côtés, nous désirons servir la cause du Progrès et défendre la Paix, condition absolue de l'épanouissement de la science.

DISCOURS DU PROF. KAZIMIERZ NITSCH,
PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES DE CRACOVIE

C'est un moment historique que nous sommes en train de vivre aujourd'hui. Les bases mêmes sur lesquelles la science était fondée au sein de la société et son organisation par l'Etat subissent en ce moment des changements radicaux : voici que s'ouvre le I^{er} Congrès de la Science Polonaise qui exprime la volonté non plus d'un groupe d'érudits plus ou moins nombreux, mais qui réunit ici la totalité des travailleurs scientifiques du pays. C'est précisément à l'issue du présent Congrès que va naître, pour devenir l'Institut suprême de toutes les sciences polonaises, l'Académie Polonaise des Sciences. Jusqu'à ce jour, l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie avait été cet organe suprême et avait possédé le privilège de représenter la science polonaise à l'étranger. Il convient que ce soit l'Académie des Sciences de Cracovie qui vienne la première saluer ce Congrès et définir sa position à l'égard de l'Académie Polonaise des Sciences qui y verra le jour.

La situation nous semble claire. Il s'agit de donner à la science ses meilleures chances de développement. Sans doute, définir ladite science est loin d'être une chose aisée, cependant il est certain que la science ne saurait vivre ni se développer que dans une atmosphère sans contrainte, une atmosphère où l'on est libre d'entreprendre toutes les recherches et libre d'en publier les résultats. L'histoire des sciences connaît, à vrai dire, plus d'une conception, plus d'une hypothèse fautive, mais même dans ces hypothèses il subsistait toujours, ne fût-ce que temporairement, une certaine valeur ; n'oublions pas d'ailleurs que seul le principe reconnu de la thèse-antithèse-synthèse nous permet, lorsqu'il s'agit de sciences, de nous élever à des conceptions plus vastes où le risque d'erreur va diminuant toujours. Ce principe d'ordre purement intérieur restera de toute évidence inchangé ; ce qui doit changer en fonction des nouvelles conditions de la vie sociale, ce sont les formes d'organisation. La Pologne ne manquait point jusqu'à ce jour de sociétés scientifiques* d'ordre divers dont plusieurs, telles l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie et la Société des Sciences de Varsovie, ont largement contribué à élever le niveau culturel et scientifique du pays. Leur défaut ne consistait point, comme il arrive parfois de le croire, dans un régionalisme exagéré, mais dans le fait de s'être préoccupé avant tout d'édition et d'avoir manqué de moyens permettant des recherches poursuivies selon un plan établi d'avance. Ces organismes subvenaient aux besoins des érudits qui poursuivaient des tâches individuelles, mais il arrivait rarement qu'ils entreprissent des recherches collectives de synthèse. Cependant le régime d'un Etat socialiste moderne présente des exigences bien plus grandes : tout en ne niant aucunement la nécessité de protéger et d'encourager la recherche scientifique individuelle, il met au premier plan la conception et la réalisation de multiples projets de travail collectif conçus sur

une échelle plus vaste. Il est temps d'en finir avec un état de choses, trop fréquent jusqu'ici, où certaines disciplines étaient florissantes tandis que d'autres n'arrivaient qu'à grand'peine à végéter. S'il se trouve des branches, où le manque d'initiative individuelle se fait sentir, l'initiative d'une Académie des Sciences conçue dans un esprit moderne peut et doit y remédier.

Parfaitement consciente de ces nécessités d'ordre divers, l'Assemblée générale de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie a recommandé à son Bureau de prendre une part active aux travaux de ce Congrès et, plus particulièrement, à ceux qui se rapportent à l'organisation de la nouvelle Académie Polonaise des Sciences. L'Assemblée est intimement convaincue que la création de la nouvelle Académie des Sciences donnera à la science polonaise ses meilleures conditions de développement. Ce développement contribuera à intégrer d'une manière beaucoup plus efficace la science à la vie de la nation et mettra les forces puissantes qu'elle libère au service de la République Populaire Polonaise.

En conséquence, notre Assemblée Générale a pensé que, étant donné la création de la future Académie des Sciences, l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie cessera d'avoir sa raison d'être et que, au moment où les activités scientifiques de la nouvelle Académie prendront leur départ, l'Académie de Cracovie lui cédera et transférera tout son patrimoine, toute son expérience, ses centres de recherche scientifique ainsi que ses biens.

En même temps, l'Assemblée Générale de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie a exprimé l'espoir que tous ses instituts et ses centres de recherche qui, souvent depuis des dizaines d'années, exerçaient d'une manière continue une activité féconde, trouveront les conditions favorables qui leur permettront non seulement de continuer leurs travaux, mais encore de les développer et d'en élever considérablement le niveau.

Enfin l'Assemblée Générale de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie, se penchant avec sollicitude sur les travaux entrepris par le centre scientifique de cette ville, exprime son vœu de voir la nouvelle Académie des Sciences permettre à ses instituts cracoviens la poursuite des recherches déjà entreprises et de leur accorder toute aide et protection nécessaires.

C'est ainsi que les activités de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie pourront, dans leur essence même, ne pas prendre fin, mais, venant s'intégrer dans le cycle de travaux où s'engage un organisme scientifique de type nouveau, elles continueront, comme par le passé, à apporter leur contribution au développement des sciences polonaises et à servir le pays.

Au Premier Congrès de la Science Polonaise, à ses travaux d'organisation d'où va bientôt naître l'Académie Polonaise des Sciences, nous sommes venus ici souhaiter de tout cœur les résultats les meilleurs et les plus durables.

DISCOURS DU PROF. WACLAW SIERPIŃSKI,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE VARSOVIE

La Société des Amis des Sciences de Varsovie, fondée en 1800, a été la première Académie scientifique existant en territoire polonais. Malgré son appellation modeste, la Société varsovienne voulait être autre chose qu'une association de dilettantes éclairés et amis des sciences, elle souhaitait devenir un organisme groupant des savants, des éducateurs et animateurs actifs ; ses efforts collectifs et la plupart des œuvres publiées par ses membres avaient, dès le début, revêtu un caractère pratique, se proposant d'éclairer la nation et de pourvoir à ses besoins. Son véritable animateur et qui assumait pendant 18 années les fonctions de président de la Société fut Stanislas Staszic. C'est lui qui jeta les bases de l'édifice, appelé plus tard de son nom « Palais Staszic », en le destinant sous forme de donation perpétuelle à devenir « le siège de réunions des hommes de science ». Au cours des trente années de son existence, la Société des Amis des Sciences, véritable centre de la pensée progressiste de l'époque, assumait le rôle de directeur de la vie intellectuelle en Pologne. Après la chute de l'insurrection de Novembre, en septembre 1831, les autorités russes n'hésitèrent pas à dissoudre la Société des Amis des Sciences de Varsovie et à en confisquer tous les biens.

Ce n'est qu'à l'issue de la révolution russe de 1905 que put naître en 1907 la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie qui se considérait comme légataire moral de l'ancienne Société des Amis des Sciences, destiné à en continuer les travaux. D'autre part, il existait à Cracovie, depuis 1873, une Académie des Sciences et des Lettres qui, à l'issue de la première Guerre Mondiale, se transforma en Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. En 1931 on conçut l'idée de coordonner plus strictement les travaux des quatre sociétés académiques fonctionnant à l'époque en Pologne. Ces sociétés ne tardèrent pas à nommer un Comité de Coordination qui leur permit de se faire représenter dans un esprit d'entente fraternelle et de solidarité dans toutes les affaires importantes concernant l'ensemble de la science polonaise.

C'est au cours de la seconde Guerre Mondiale que naquit le projet de rassembler les sociétés représentées au Comité de Coordination en une seule Académie des Sciences. La destruction de Varsovie, à l'issue de l'insurrection d'août 1944, la disparition de tant de savants polonais, la nécessité de commencer, aussitôt la guerre finie, à reconstruire tous les centres scientifiques ruinés, obligèrent tous les auteurs du projet à reporter sa réalisation à des temps plus favorables.

Voilà comment l'idée de créer une seule Académie qui devint pour les sciences polonaises un organisme suprême fit lentement son chemin dans l'esprit des savants polonais. On comprenait, d'autre part, que, dans les cadres du nouveau régime de l'État Polonais, l'économie planifiée devait nécessairement se fonder sur les conquêtes de la science ce qui tendait à augmenter considérablement l'importance de la science pour l'État. Cet état de choses favorise aujourd'hui son développement dans une mesure jusqu'à présent inconnue.

Les sentiments de la Société des Sciences de Varsovie à l'égard des travaux du I^{er} Congrès de la Science Polonaise et de la future Académie Polonaise des Sciences ont trouvé leur complète expression dans la résolution que fit voter, le 18 juin 1951, l'Assemblée Générale de notre Société et dont voici le texte intégral :

« Tenant compte du projet de créer prochainement l'Académie Polonaise des Sciences, l'Assemblée Générale de la Société des Sciences de Varsovie déclare ce qui suit :

« Au moment où le Premier Congrès de la Science entreprend de réorganiser à fond la structure de la science en Pologne, la Société des Sciences de Varsovie, pleinement consciente du fait que le nouveau régime de l'État polonais ainsi que le rôle considérablement accru que les sciences sont appelées à jouer dans la vie d'une République Populaire exigent, pour l'organisation de la science, des formules nouvelles, reconnaît que la création d'une seule Académie, organisme suprême des sciences polonaises chargé d'organiser et de diriger l'ensemble des activités scientifiques du pays est devenue une question de la plus haute importance.

« Consciente de ses responsabilités à l'égard du pays, consciente de son rôle d'organe scientifique central de la capitale, la Société des Sciences de Varsovie a décidé d'appuyer activement l'organisation de l'Académie Polonaise des Sciences.

« Cette prise de position a trouvé son expression aussi bien dans la participation de nos membres aux travaux préliminaires du Premier Congrès de la Science Polonaise, et dans l'élaboration, par une commission nommée spécialement à cet effet, de thèses fondamentales concernant la structure de l'Académie et que nous avons soumises, le 16 mars 1950, à l'approbation du Ministère de l'Instruction Publique, que dans les déclarations faites, le 16 décembre 1950, par les membres de notre Bureau au cours de la séance d'organisation du présent Congrès, et enfin dans la part active que le vice-président de la Société des Sciences de Varsovie a prise aux travaux de la Commission du Statut de la future Académie Polonaise des Sciences.

« Tout en approuvant pleinement l'attitude que l'on vient de formuler, l'Assemblée Générale de la Société des Sciences de Varsovie demeure persuadée que la nouvelle Académie des Sciences qui absorbera en naissant la totalité du patrimoine que lui léguent les instituts scientifiques de Pologne, en premier lieu l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie et la Société des Sciences de Varsovie, que cette Académie, qui sera l'héritière des plus nobles traditions scientifiques de notre pays, accordera toute sa protection et favorisera de son mieux le développement ininterrompu de nos sciences et leur intégration dans le rythme vital de la nation et de l'État Polonais.

« En conséquence de cette prise de position, la Société des Sciences de Varsovie, se déclare prête à transmettre à l'Académie Polonaise des Sciences la totalité de son patrimoine, l'essence même des buts qui furent sa raison d'être et qu'elle a, durant des dizaines d'années, fidèlement servis, à lui transférer également tous ses centres de recherche scientifique et tous ses biens, en mettant fin de cette manière

à ses activités d'organisme scientifique autonome ; ce faisant elle tient à exprimer sa conviction que, au sein de l'organisation nouvelle de la science polonaise, nos centres scientifiques, transférés à la future Académie, trouveront des conditions de développement particulièrement favorables et que les membres et les travailleurs scientifiques de la Société des Sciences de Varsovie pourront, dans le cadre des activités de l'Académie Polonaise des Sciences, continuer les travaux qu'ils poursuivent pour le plus grand profit de la Science et de l'État. »

En vous donnant lecture de la présente résolution, je salue au nom de la Société des Sciences de Varsovie le Premier Congrès de la Science Polonaise et je me permets de lui souhaiter avec la plus grande cordialité que ses travaux soient poursuivis en vue du plus grand avantage de la science polonaise et que les résolutions de ce Congrès puissent lui assurer ses meilleures conditions de développement et d'avenir.

DISCOURS DU PROF. KAZIMIERZ KURATOWSKI,
VICE-PRESIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE VARSOVIE

« Le savoir demeure invention vaine tant qu'il n'est pas mis au service des peuples. » Les paroles, que Stanisław Staszic prononça au cours d'une des réunions de la Société des Amis des Sciences de Varsovie et que l'on peut considérer comme le programme de travail de la première Académie des Sciences de notre histoire, sont devenues aujourd'hui une des devises du présent Congrès de la Science Polonaise. Son choix est profondément symbolique, non seulement parce que les paroles de Staszic n'ont rien perdu de leur actualité, mais aussi parce que, en les adoptant pour devise, ce Congrès vient de renouer avec les traditions progressistes de la science polonaise d'il y a cent cinquante ans. Des débats de ce Congrès il résulte fort clairement que, dans la nouvelle phase d'organisation de la science polonaise où nous nous engageons aujourd'hui, rien parmi tant de conquêtes et résultats acquis au cours des siècles ne sera négligé, que tant de nobles traditions, chères au cœur de tout Polonais, seront intégralement respectées et reprises afin de les léguer aux générations à venir.

Voici comment, dans le discours qu'il prononça il y a cinq ans au cours de la session plénière de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie, le Président de la République, M. Bolesław Bierut caractérisait la situation de la science polonaise d'après guerre :

« Par la nature même des choses, la science polonaise se trouve placée aujourd'hui devant des tâches considérables qui auront pour but non seulement d'analyser et d'expliquer la réalité nouvelle à la lumière des conquêtes les plus modernes de la théorie et du savoir humains, mais encore de s'intégrer au rythme créateur de cette réalité et de mettre en œuvre pour le plus grand profit de la collectivité les valeurs inappréciables qu'elle apporte. Dans les phases de métamorphose décisive de la vie d'une nation le rôle de la science dépasse mille fois en importance celui qu'elle est appelée à jouer au cours d'une époque historique normale ».

On conçoit aisément que le nouveau régime de l'Etat polonais et les tâches nouvelles que la science doit y assumer aujourd'hui appellent nécessairement des formules d'organisation nouvelles. On conçoit également que le nouveau Plan Sexennal qui se donne pour but d'industrialiser le pays et de développer l'économie et la culture nationales, ne saurait se passer de son aide et de sa participation la plus active. Pour qu'une participation de ce genre puisse aboutir à des résultats efficaces et tangibles, on doit pourvoir la science de nouvelles formes d'organisation, entièrement applicables à ses nouvelles obligations et au nouveau rôle qu'elle se prépare à jouer dans notre République Populaire.

Telle est la tâche qui attend la nouvelle Académie Polonaise des Sciences.

L'exemple de l'Union des Républiques Soviétiques est là pour témoigner du rôle immense de la science dans l'économie nationale et dans la réalisation des plans qui ont pour but de plier les forces de la nature à la volonté humaine.

Ayant à sa disposition tout un réseau d'instituts et de centres de recherche scientifique de genres divers, assumant en toute responsabilité la direction de la vie scientifique du pays prise dans son ensemble, l'Académie Polonaise des Sciences sera à même de résoudre les problèmes qu'une démocratie populaire pose à la science, de promouvoir et de favoriser l'essor de toutes les disciplines scientifiques sur une échelle inconnue jusqu'ici en Pologne. Son prestige d'organisme suprême des Sciences, son caractère de centre de travail, son rôle d'organe planificateur sont autant d'éléments qui nous garantiront pleinement que les forces créatrices véritablement scientifiques qui animent notre pays seront mises en valeur dans leur intégrité, en tenant compte du maximum de leur efficacité, et qu'ainsi le potentiel scientifique de notre République Populaire atteindra son niveau le plus élevé.

La création d'une Académie des Sciences conçue selon cette formule constitue un événement d'une importance capitale. C'est pleinement conscients de toutes les responsabilités qu'ils sont en train d'assumer, avec une gravité et un sérieux à la mesure exacte du problème, que les milieux scientifiques polonais entreprennent aujourd'hui les travaux préliminaires d'organisation qui vont donner naissance à l'Académie future, et que, dans le fait de sa création, ils voient la réalisation de leurs désirs intimes qui tendaient à doter la science de leur patrie de ses formes d'organisation les plus efficaces.

Les résolutions présentées au cours de la première journée de ce Congrès par les honorables présidents de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie (P A U) et de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie (T N W), institutions jouissant en Pologne du plus haut prestige, ces résolutions ont pleinement exprimé l'attitude des savants polonais.

En effet, ayant compris la nécessité de créer pour le plus grand profit de notre science une Académie Polonaise des Sciences, ces organismes ont décidé de lui léguer la totalité de leur patrimoine, les buts

que depuis cent cinquante ans elles avaient poursuivis sans défaillir, ainsi que la somme de leurs traditions vivantes qui, depuis Stanisław Staszic et les frères Śniadecki se sont, au cours de dizaines d'années, perpétuées jusqu'à Nencki, à Maria Skłodowska-Curie, à Smoluchowski, à Krzywicki et à Banach. Cet acte consistant à léguer un patrimoine séculaire dans son intégrité, combien éloquent par son contenu émotionnel, prouve clairement que les milieux scientifiques compétents ont pleinement compris les tâches essentielles de la République Populaire Polonaise et le rôle crucial que les sciences sont appelées à y jouer.

Le rythme imposant imprimé aux travaux et aux conquêtes de notre République Populaire dont tout Polonais a le droit de tirer aujourd'hui gloire et fierté, dont la Voie Est-Ouest à Varsovie et la ville de Nowa-Huta sont l'expression vivante et le Plan Sexennal le poteau indicateur, ce rythme a été atteint grâce au labeur de millions de citoyens polonais. Nous voulons que tous les travailleurs scientifiques polonais prennent une part toujours plus active à cette reconstruction spontanée de la Pologne moderne, nous voulons que, grâce aux formes nouvelles d'organisation de la science, leur contribution puisse arriver à accroître les ressources du pays en le faisant bénéficier de ses résultats les plus grandioses.

Devant la science polonaise se dressent aujourd'hui des tâches d'une telle envergure qu'aucun de ses adeptes ne manquera de travail. Tout citoyen qui saura et qui voudra offrir ses forces et son labeur à la science et à la nation, pourra le faire librement en s'intégrant dans les nouveaux cadres de nos organismes scientifiques, contrôlés par l'Académie Polonaise des Sciences. Quant aux résultats des travaux de la future Académie, ils dépendent avant tout de nous-mêmes, pionniers de la science, ils dépendent de façon immédiate de l'enthousiasme que nous apporterons à parfaire notre tâche, ils dépendent enfin de l'aide et de la protection dont nous serons capables d'entourer le jeune organisme scientifique en train de naître.

Je propose donc au Congrès de la Science Polonaise la résolution suivante :

RESOLUTION CONCERNANT LA CREATION DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES

« Le Premier Congrès de la Science Polonaise salue avec joie la naissance de l'Académie Polonaise des Sciences, suprême organisme scientifique de Pologne dont les activités embrasseront le pays tout entier et dont le but principal et fondamental sera de favoriser dans la plus large mesure le progrès de la science polonaise dans tous les domaines de son ressort, il salue la naissance de l'Académie Polonaise des Sciences, institution qui se propose de perpétuer et de mettre en œuvre dans toute son intégrité le patrimoine de la science universelle et de consacrer la totalité de ses efforts à faire profiter l'État socialiste polonais en voie

de construction de toutes les conquêtes de la science moderne. Nous sommes intimement convaincus que, ayant hérité des plus nobles traditions scientifiques de notre histoire, l'Académie Polonaise des Sciences, se fondant sur les ressources de ce patrimoine grandiose, forte de la somme d'expérience accumulée au long des siècles par toutes les institutions scientifiques de Pologne, forte enfin de la volonté de tous les travailleurs scientifiques de notre République Populaire, remplira au plus grand profit de l'Etat et de la science la mission que nous avons l'honneur de lui confier aujourd'hui. »

« Accordant en ce moment solennel toute sa valeur historique à la création de l'Académie Polonaise des Sciences, les savants de Pologne, rassemblés ce 2 juillet 1951 en séance plénière du Premier Congrès de la Science Polonaise, s'engagent solennellement par la présente résolution à donner à la nouvelle Académie Polonaise des Sciences leur appui total dans l'esprit le plus sincère d'efficacité et de cordialité. »

« En vue d'inaugurer la première étape des travaux d'organisation qui aboutiront à la création de l'Académie Polonaise des Sciences, le Premier Congrès de la Science Polonaise nomme le Comité d'Organisation de la nouvelle Académie dont on a choisi les membres après avoir consulté les délégués les plus compétents que nous ont envoyés l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie (PAU), la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie (TNW), ainsi que les autres institutions et organismes scientifiques de Pologne. »

LOI DU 30 OCTOBRE 1951

sur

L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES (*Polska Akademia Nauk*)

REGLEMENT GENERAL

Art. 1. — 1° En vue d'assurer à la science polonaise les meilleures conditions de développement à tous les égards et dans toutes les directions, en vue de permettre l'épanouissement ainsi que la dotation de la recherche scientifique conformément aux besoins essentiels de la Nation,

En se fondant sur les traditions progressistes de la science polonaise, sur son important patrimoine et sur l'expérience et les excellents résultats acquis par toutes les institutions et associations scientifiques en activité jusqu'à ce jour, et en particulier par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie et la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, il est fondé une Académie Polonaise des Sciences.

2° L'Académie Polonaise des Sciences est désignée dans le texte de la présente loi par l'abréviation « Académie ».

Art. 2. — L'Académie est l'institution scientifique suprême de la République Polonaise.



Art. 3. — L'Académie groupe dans son sein d'éminents savants polonais pour un travail scientifique créateur.

Art. 4. — L'Académie est appelée à développer la science polonaise dans toutes les directions, à enrichir son patrimoine, à collaborer à une exploitation planifiée des conquêtes scientifiques en vue du développement de l'économie et de la culture nationales et du progrès de la pensée scientifique progressiste dans le monde.

Art. 5. — En vue de remplir sa mission, l'Académie :

1° organise et effectue des travaux et des recherches dans toutes les branches de la science en tenant spécialement compte des problèmes qui ont la plus grande importance pour le progrès de la science, de l'économie et de la culture en Pologne;

2° elle examine au cours de ses sessions scientifiques les questions scientifiques les plus importantes;

3° elle organise des congrès nationaux, des rencontres, des conférences, des discussions scientifiques qui orientent dans ses grandes lignes le développement de la science en Pologne;

4° elle organise des congrès scientifiques internationaux et participe aux congrès organisés dans les autres pays;

5° elle édite les ouvrages scientifiques et en particulier publie les résultats des recherches scientifiques;

6° elle forme dans ses centres de recherches des cadres de travailleurs scientifiques et délivre des grades scientifiques conformément au règlement en vigueur; elle aide les autres institutions à former des cadres de travailleurs scientifiques;

7° elle propage, d'après un plan général, la science au sein de la société, organise et poursuit ses propres travaux dans ce domaine tout en assurant aux autres institutions son concours.

Art. 6. — 1. L'Académie collabore avec les autorités gouvernementales à la planification, à l'organisation et à la coordination de la recherche scientifique et aux travaux effectués par tous les centres scientifiques polonais.

2. Dans ce but, l'Académie :

1° établit, conformément aux instructions des autorités supérieures de l'État, les projets de planification de la recherche scientifique comprenant les questions qui présentent une importance particulière pour le progrès de l'économie et de la culture nationales;

2° établit des plans portant sur plusieurs années ainsi que des plans annuels de recherches scientifiques qui devront être poursuivies par ses propres centres de recherches;

3° soumet à la Présidence du Gouvernement ainsi qu'aux autorités intéressées son avis sur les projets de planification de la recherche scientifique selon les services respectifs;

4° elle soumet aux autorités supérieures de l'État les autres propositions concernant les besoins et l'organisation de la science, la plani-

fication de la recherche scientifique, la gestion des cadres scientifiques et la dotation des instituts scientifiques;

5° dans les limites prévues par la présente loi, elle aide à assurer le contrôle de la recherche scientifique des centres qui ne relèvent pas de l'Académie;

6° elle entreprend des expertises scientifiques pour les besoins des autorités supérieures de l'Etat.

Art. 7. — L'Académie représente la science polonaise vis-à-vis des autorités de l'Etat, de la société et des organismes scientifiques de l'étranger.

Art. 8. — 1. La Présidence du Gouvernement assure le contrôle de l'organisation et des activités de l'Académie.

2. Indépendamment des droits prévus par les prescriptions particulières de la présente loi, la Présidence du Gouvernement communique à l'Académie ses directives générales et en surveille l'exécution.

Art. 9. — L'Académie est personne morale.

Art. 10. — 1. Le siège de l'Académie est Varsovie, capitale de l'Etat.

2. L'Académie peut créer des centres et des postes scientifiques en dehors de Varsovie.

Art. 11. L'Académie se sert d'un sceau (cachet rond) portant au centre, l'emblème de l'Etat et le nom de l'Académie sur la bordure.

LA COMPOSITION DE L'ACADEMIE

Art. 12. — 1. L'Académie se compose de membres honoraires, de membres actifs, de membres correspondants ainsi que de membres titulaires.

2. Tous les membres sont nommés par l'Assemblée Générale de l'Académie sur la proposition du Bureau de l'Académie.

Art. 13. — Le mode de nomination des membres et en particulier le mode de proposition des candidatures est établi par un règlement voté par l'Assemblée Générale sur la proposition du Bureau de l'Académie.

Art. 14. — Le Président de la République nomme les premiers membres de l'Académie.

Art. 15. — Les savants étrangers peuvent également être nommés membres honoraires, membres actifs et membres correspondants

Art. 16. — Les membres actifs et les membres correspondants poursuivent leurs travaux scientifiques conformément au plan général de travail de l'Académie, déposent un compte-rendu annuel des résultats acquis par eux aux sections respectives de l'Académie; ils prennent une part active aux autres travaux de l'Académie et aux sessions de

l'Assemblée Générale ainsi qu'à celles des sections respectives. Les membres titulaires prennent part aux sessions scientifiques.

Art. 17. — Un membre honoraire élu parmi les membres actifs ou parmi les membres correspondants conserve tous ses droits de membre actif ou membre correspondant.

Art. 18. — 1. Les membres actifs, les membres correspondants et les membres titulaires touchent un traitement fixe établi selon les normes établies par le Conseil des Ministres.

2. Ce traitement est indépendant des appointements touchés à d'autres titres et est exonéré d'impôts.

Art. 19. — Les membres de l'Académie bénéficient de tous les droits et facilités prévus dans les instructions spéciales pour les travailleurs scientifiques.

Art. 20. — Le titre de membre actif, de membre correspondant ou de membre titulaire interdit à son possesseur de cumuler, sans le consentement du Bureau de l'Académie, une autre fonction en dehors du travail scientifique, d'un poste dans l'enseignement supérieur, d'un poste de ministre, de sous-secrétaire d'État ou de tout autre poste équivalent.

Art. 21. — Tout membre de l'Académie peut être exclu de l'Académie en raison de son attitude, indigne d'un savant ou incompatible avec les intérêts de l'État Populaire.

Art. 22. — Les dispositions des articles 16, 18, 19 ne sont pas applicables aux savants étrangers membres de l'Académie.

ORGANISATION INTÉRIEURE DE L'ACADÉMIE

CHAPITRE 1.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Art. 23. — 1. L'Assemblée Générale constitue l'organe suprême de l'Académie.

2. Il appartient à l'Assemblée Générale :

1° de fixer dans ses grandes lignes le plan des recherches qui présentent une importance particulière pour le développement de l'économie et de la culture nationales,

2° de fixer dans ses grandes lignes le plan des travaux scientifiques de l'Académie,

3° d'examiner, au cours de sessions scientifiques plénières, tous les problèmes qui présentent une importance scientifique particulière;

4° d'examiner les comptes rendus périodiques du Bureau de l'Académie concernant les activités de l'Académie ainsi que l'état de la science polonaise, son développement et ses résultats;

5° de décider, sur la proposition du Bureau de l'Académie, de la création de nouvelles sections de l'Académie ainsi que de la modification ou de la suppression de celles qui existent;

- 6° d'élire et de révoquer les membres du Bureau de l'Académie;
- 7° de nommer les nouveaux membres de l'Académie;
- 8° de décider de l'exclusion de membres de l'Académie.

Art. 24. — 1. Les membres honoraires, les membres actifs et les membres correspondants prennent part à l'Assemblée Générale.

2. Les savants étrangers membres de l'Académie ne prennent pas part au vote.

Art. 25. — 1. Les sessions de l'Assemblée Générale ont lieu au moins une fois par an. Elles sont convoquées par le Bureau de l'Académie qui fixe également l'ordre du jour des débats. Les séances de l'Assemblée Générale sont présidées par le président ou l'un des vice-présidents de l'Académie.

2. A la demande de la moitié au moins de tous les membres actifs et des membres correspondants, le Bureau de l'Académie est tenu de convoquer l'Assemblée Générale dans un délai de 30 jours à partir du jour de la déposition de la demande. Dans ce cas, l'ordre du jour des débats de l'Assemblée Générale comprend les questions indiquées dans la demande.

3. L'ordre de convocation et de réunion de l'Assemblée Générale est fixé par un règlement voté par l'Assemblée Générale sur la proposition du Bureau de l'Académie.

CHAPITRE 2.

LE BUREAU DE L'ACADÉMIE

Art. 26. — Le Bureau de l'Académie comprend :

- 1) le président de l'Académie,
- 2) les vice-présidents,
- 3) le secrétaire scientifique et son adjoint,
- 4) les secrétaires des sections de l'Académie,
- 5) les autres membres du Bureau.

Art. 27. — 1. Seul un membre actif peut être Président de l'Académie. Les autres membres du Bureau peuvent être choisis soit parmi les membres actifs, soit parmi les membres correspondants.

2. L'élection et la révocation des membres du Bureau de l'Académie doivent être confirmées par le Président de la République.

3. Les membres du premier Bureau de l'Académie sont nommés par le Président de la République pour une durée de trois ans.

Art. 28. — Le Bureau de l'Académie est élu pour une durée de trois ans. Le Bureau sortant continue cependant à fonctionner jusqu'à l'entrée en fonctions du nouveau.

Art. 29. — 1. Le Bureau de l'Académie assure :

1° la direction générale des affaires qui relèvent du domaine des activités de l'Académie ainsi que de ses centres;

2° il représente l'Académie devant les autorités supérieures de l'Etat;

3° il arrête les projets de planification de la recherche scientifique dans les domaines les plus importants pour le développement de l'économie et de la culture nationales, approuve les plans de recherches des centres scientifiques de l'Académie, arrête le plan général des recherches scientifiques de l'Académie et donne son avis sur les plans de recherches présentés par les autres centres scientifiques;

4° il approuve les plans d'éditions scientifiques présentés par les sections et arrête le plan collectif pour les éditions scientifiques de l'Académie;

5° il élabore des propositions concrètes concernant les besoins et l'organisation de la science, la planification de la recherche scientifique, la gestion des cadres scientifiques et la dotation des instituts scientifiques;

6° il crée, sur la proposition des sections respectives, des centres scientifiques de l'Académie, il approuve les plans détaillés de recherches scientifiques présentés par lesdits centres et assure le contrôle de l'exécution de ces plans;

7° il établit le projet du budget de l'Académie et contrôle son exécution ainsi que la gestion économique de l'Académie dans son ensemble;

8° il veille à la coordination des travaux des sections et des comités scientifiques ainsi que des centres scientifiques de l'Académie;

9° il s'occupe d'autres questions qui relèvent des tâches de l'Académie et ne sont pas réservées à la compétence d'autres organismes.

2. La compétence détaillée du Bureau de l'Académie, le nombre et les modalités d'élection des membres du Bureau, la répartition de leur travail et les modalités de fonctionnement du Bureau sont fixés par un règlement voté par le Bureau de l'Académie.

Art. 30. — 1. Les membres permanents du Bureau de l'Académie sont : le Président, le secrétaire scientifique, son adjoint et les secrétaires des sections. En cas de nécessité, le Bureau désigne également d'autres membres du Bureau en qualité de membres permanents.

2. Le montant des appointements des membres permanents du Bureau de l'Académie est fixé par la Présidence du Gouvernement.

Art. 31. — 1. Le Bureau est aidé dans l'exercice de ses fonctions par le Secrétariat de l'Académie dirigé par le secrétaire scientifique et composé de travailleurs scientifiques ainsi que de fonctionnaires administratifs.

2. Sur le plan administratif et économique, le secrétaire scientifique est suppléé par le directeur administratif de l'Académie dans les limites fixées par le secrétaire scientifique lui-même.

3. L'organisation intérieure ainsi que le détail et les limites de la compétence du Secrétariat sont fixées par un règlement établi par le Bureau de l'Académie.

CHAPITRE 3.

LES SECTIONS DE L'ACADÉMIE

Art. 32. — 1. Tout membre de l'Académie est membre d'une section suivant sa spécialité scientifique; on peut être simultanément membre de plusieurs sections.

2. L'acte de nomination décide de l'appartenance d'un membre à une des sections de l'Académie.

Art. 33. — 1. Les sections suivantes de l'Académie sont créées :

Section I. — *Sciences sociales* (philosophie, histoire, philologie, lettres, arts, économie, droit),

Section II. — *Sciences biologiques* (biologie, sciences agricoles et sylvicoles, médecine, sciences vétérinaires),

Section III. — *Sciences mathématiques et physiques, sciences chimiques et géologo-géographiques* (mathématiques, astronomie, physique, chimie, sciences géologique et géographique),

Section IV. — *Sciences techniques*.

2. La création de sections nouvelles ainsi que les modifications ou la suppression de sections déjà existantes ont lieu à la suite d'une résolution de l'Assemblée Générale que propose le Bureau de l'Académie.

3. L'Assemblée Générale décide de l'intégration de chaque discipline scientifique dans sa section respective sur la proposition du Bureau de l'Académie.

Art. 34. — Les sections peuvent se diviser en sous-sections comprenant certains groupes de disciplines scientifiques relevant des cadres de la section. Les sous-sections constituent des unités auxiliaires.

Art. 35. — La Section a pour tâche :

1° de veiller au développement des sciences relevant de la compétence de la section;

2° d'assurer la direction scientifique générale et le contrôle des centres scientifiques de l'Académie dans les limites de la compétence respective de la section ainsi que la coordination de leurs activités;

3° de dresser le plan des travaux scientifiques à poursuivre dans le cadre de l'organisation de l'Académie, dans les limites de la compétence respective de la section;

4° d'établir les plans des éditions scientifiques de la section;

5° d'examiner les comptes rendus des travaux scientifiques poursuivis par les membres de la section;

6° de discuter, au cours des sessions scientifiques de chaque section et sous-section, et d'organiser dans un cadre plus large des discussions sur les problèmes scientifiques d'une importance particulière, et d'en soumettre les résultats au Bureau de l'Académie;

7° de décider de la publication par l'Académie des travaux scientifiques dans les limites et selon les modalités fixées par le Bureau de l'Académie;

8° d'organiser des congrès et des conférences scientifiques;

9° de coopérer à l'application pratique des résultats acquis grâce aux recherches scientifiques et de propager la science;

10° de présenter les candidatures aux postes de secrétaires de section;

11° d'effectuer tous autres travaux pour le compte du Bureau de l'Académie.

Art. 36. — 1. Le secrétaire de la section assure la direction des travaux courants de la section, convoque les sessions plénières et les préside, prépare les matières à débattre et exécute les résolutions des sessions plénières.

2. Le secrétaire de la section remplit ses fonctions avec le concours du Secrétariat qu'il dirige et qui se compose de travailleurs scientifiques et de fonctionnaires administratifs.

Art. 37. — 1. L'organisation détaillée des sections, la division des sections en sous-sections ainsi que l'organisation des secrétariats sont fixées par des règlements établis par le Bureau de l'Académie.

2. Les modalités de fonctionnement des sections et des sous-sections ainsi que le détail de la compétence des secrétaires de section sont établis par le Bureau de l'Académie.

CHAPITRE 4.

LES COMITÉS SCIENTIFIQUES ET COMMISSIONS DE L'ACADÉMIE

Art. 38. — 1. Au près des sections de l'Académie peuvent être nommés des Comités scientifiques. La nomination d'un Comité scientifique est du ressort du Bureau de l'Académie.

2. Le Comité scientifique a pour tâche :

1° de coopérer à l'établissement des plans de recherches scientifiques que devront poursuivre les centres scientifiques, aussi bien ceux qui appartiennent à l'organisation de l'Académie que ceux qui relèvent des ministères respectifs;

2° d'aider à la coordination des activités scientifiques des centres sus-mentionnés au point 1;

3° de coopérer à l'établissement des plans généraux d'éditions scientifiques relevant de la compétence du Comité;

4° de prendre des initiatives en vue de compléter le réseau des centres scientifiques et leur organisation.

Art. 39. — 1. Les membres de l'Académie, les autres travailleurs scientifiques, les représentants des services intéressés et d'organisations économiques et sociales peuvent faire partie d'un Comité scientifique.

2. L'organisation de chaque Comité scientifique, sa composition, les modalités de nomination de ses membres, les modalités de liaison avec les autres organes de l'Académie et les modalités de son fonctionnement sont fixées dans un règlement établi par le Bureau de l'Académie.

Art. 40. — En cas de nécessité, on peut nommer des commissions d'Académie appelées à exécuter des tâches déterminées. La nomination de ces commissions est du ressort du Bureau de l'Académie.

CHAPITRE 5.

LES CENTRES SCIENTIFIQUES ET DE RECHERCHE

Art. 41. — 1. L'Académie organise et dirige un réseau de centres scientifiques, autonomes ou auxiliaires, ayant pour but de poursuivre des travaux scientifiques, de propager la science, de former des cadres scientifiques et de délivrer des grades scientifiques conformément aux règlements en vigueur.

2. Des centres d'Académie peuvent être également organisés en dehors des frontières de la République.

Art. 42. — 1. Les centres scientifiques autonomes portent en règle générale le nom d'Instituts et fonctionnent selon les principes de l'autonomie administrative et financière dans les cadres généraux de l'organisation de l'Académie.

2. Les centres scientifiques autonomes sont nommés par le Bureau de l'Académie.

3. L'organisation de centres scientifiques autonomes ainsi que leur compétence sont réglées par un statut voté par le Bureau de l'Académie. La Présidence du Gouvernement peut accorder au centre la personnalité morale.

Art. 43. — 1. Les centres scientifiques auxiliaires (instituts, laboratoires, ateliers, postes, etc.) fonctionnent directement auprès des sections et dans le cadre de l'organisation des dites sections. Exceptionnellement, le Bureau de l'Académie peut créer un centre auxiliaire fonctionnant en dehors des sections de l'Académie.

2. Le Bureau de l'Académie organise les centres scientifiques auxiliaires et fixe leur compétence et les modalités de leur fonctionnement.

Art. 44. — 1. L'Académie, en accord avec le ministre compétent ou sur la proposition de la Présidence du Gouvernement, peut assumer le contrôle scientifique général de l'ensemble ou d'une partie des travaux poursuivis par un centre scientifique n'appartenant pas à l'Académie. Dans ce cas, le Bureau de l'Académie désigne, en vue d'assurer le contrôle, un organe compétent de l'Académie.

2. Selon les modalités indiquées au § 1, l'Académie peut être chargée du contrôle des centres scientifiques polonais à l'étranger. Dans ce cas, le Bureau de l'Académie peut nommer des comités locaux de tutelle pour lesdits centres.

LA PLANIFICATION DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET L'ÉLABORATION DES RAPPORTS

Art. 45. — Le Bureau de l'Académie vote les projets des plans de recherche scientifique d'une importance particulière pour le développement de l'économie et de la culture nationales, conformément aux indications de la présidence du Gouvernement et aux instructions votées par l'Assemblée Générale, en se fondant sur les matériaux fournis par la Commission Gouvernementale de Planification Economique et par les services compétents, et en tenant compte des propositions présentées par les sections, les Comités scientifiques et les Centres scientifiques de l'Académie ainsi que par les membres de l'Académie. Ces plans sont approuvés par le Conseil des Ministres.

Art. 46. — 1. En se fondant sur le plan de recherches qui présentent une importance particulière pour le développement de l'économie et de la culture nationales (art. 45), on établit des plans détaillés de recherche scientifique, portant sur plusieurs années ou sur une année.

2. Les plans détaillés de recherche scientifique sont approuvés par :
- 1° le Bureau de l'Académie — pour les centres de l'Académie,
 - 2° les ministres compétents — pour les autres centres scientifiques.

Art. 47. — Le contrôle de l'exécution des plans détaillés de recherche scientifique appartient aux organes destinés à approuver les plans (art. 46, §2). En ce qui concerne les centres n'appartenant pas à l'Académie, ledit contrôle peut être confié à l'Académie suivant les modalités prévues par l'art. 44.

Art. 48. — Tous les postes scientifiques participant à la réalisation du plan de recherches scientifiques qui présentent une importance particulière pour le développement de l'économie et de la culture nationales, adressent à l'Académie des comptes-rendus annuels suivant les modalités d'organisation qui leur sont propres.

Art. 49. — Les Comités scientifiques de l'Académie coopèrent à la coordination du plan de recherche des centres scientifiques appartenant à l'Académie et aux services divers ainsi qu'à la coordination des moyens d'exécution desdits plans sans porter atteinte à la compétence des organes appelés à approuver les plans.

Art. 50. — L'Académie élabore, présente à la Présidence du Gouvernement et fait imprimer les comptes rendus de l'évolution de la science polonaise.

LE PERSONNEL DE L'ACADÉMIE

Art. 51. — 1. Les travailleurs scientifiques et ceux de l'administration employés à l'Académie sont des fonctionnaires de l'Etat. Ils sont

soumis au statut général des fonctionnaires de l'Etat, réserve faite des modifications prévues par la présente loi.

2. Les travailleurs scientifiques employés à l'Académie sont soumis aux règlements concernant les travailleurs scientifiques et les fonctionnaires administratifs au statut de la fonction publique.

Art. 52. La nomination et la révocation des directeurs de centres scientifiques de l'Académie ainsi que des travailleurs scientifiques autonomes employés à l'Académie et dans ses centres de recherche, relèvent de la compétence du Bureau de l'Académie.

Art. 53. — Le poste que doit occuper chaque travailleur scientifique, les modalités de nomination et de révocation des travailleurs scientifiques auxiliaires ainsi que des fonctionnaires administratifs sont fixés par un règlement établi par le Bureau de l'Académie.

REGLEMENT FINAL

Art. 54. — 1. Le budget de l'Académie fait partie du budget général de l'Etat.

2. La Présidence du Gouvernement peut, en ce qui concerne la gestion des biens, du budget et des finances de l'Académie, voter des dispositions de détail adaptées aux conditions particulières de son fonctionnement.

Art. 55. — 1. Le Conseil des Ministres édictera les instructions qu'il jugera indispensables pour mettre en œuvre l'organisation de la science fondée sur les stipulations de la présente loi.

2. Lesdites instructions régleront en particulier la prise en charge par l'Académie des activités, ainsi que des installations et des biens mobiliers et immobiliers appartenant aux institutions dont le fonctionnement et la compétence antérieurs doivent être pris en charge par l'Académie.

Art. 56. — Les règlements prévus par l'art. 29 §2, art. 31 §3, art. 37 § 1, art 39 § 2, et art. 53 ; les lois prévues par l'art. 33 § 2, art. 38 §1, art. 40, art. 42 §2 ainsi que les statuts dont il est question à l'art. 42 § 3, doivent être confirmés par la Présidence du Gouvernement.

Art. 57. — L'exécution de cette loi est confiée au Président du Conseil des Ministres, au Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science ainsi qu'aux autres ministres.

Art. 58. — La présente loi entre en vigueur à partir du jour de sa publication.

(*Dziennik Ustaw R. P.* du 9 novembre 1951.)

LE BUREAU ET LES MEMBRES DE L'ACADEMIE POLONAISE DES SCIENCES

A l'instant où nous mettons sous presse le présent numéro de notre bulletin (le 20 avril 1952), voici les informations qui nous parviennent de Pologne :

Elu le 2 juillet 1951 à l'issue du Premier Congrès de la Science Polonaise, le Comité d'Organisation de la nouvelle Académie qui se composait de 30 éminentes personnalités scientifiques (dont 21 membres de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie ou de la Société des Sciences de Varsovie), s'étant réuni pour une dernière séance plénière le 7 avril 1952, a présenté au Président de la République la liste du Bureau de l'Académie et de ses membres.

Conformément à l'article 14 de la Loi du 30 octobre 1951 sur l'Académie Polonaise des Sciences, le Président de la République Polonaise a approuvé la liste soumise à sa signature en nommant 148 personnalités scientifiques polonaises membres de l'Académie Polonaise des Sciences. Le nouvel organisme suprême compte ainsi 34 membres actifs, 73 membres correspondants et 41 membres titulaires.

C'est M. Jan Dembowski, professeur de biologie expérimentale à l'Université de Łódź et directeur de l'Institut National de Biologie expérimentale, qui est nommé *président* de l'Académie des Sciences. Dans le n° 4 de décembre 1949 (p. 45-47) du présent *Bulletin*, nous avons publié une analyse de l'activité scientifique de M. Jan Dembowski, due à la plume du prof. T. Jaczewski.

Sont nommés *vice-présidents* : MM. Kazimierz Nitsch, professeur de langue polonaise à l'Université des Jagellons et président de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres de Cracovie ; Waclaw Sierpiński, professeur de mathématiques à l'Université de Varsovie et président de la Société des Sciences de Varsovie ; Witold Wierzbicki, professeur de statique à l'Ecole Polytechnique de Varsovie.

C'est M. Stanisław Mazur, professeur de mathématiques à l'Université de Varsovie, qui est nommé *secrétaire scientifique* de l'Académie polonaise à l'Université de Varsovie et Paweł Szulkin, recteur de l'Ecole l'Université de Łódź, Stanisław Leszczycki, professeur de géographie à l'Université de Varsovie et Paweł Szulkin, recteur de l'Ecole Polytechnique de Gdańsk sont nommés *secrétaires adjoints*.

*
**

La date de la transmission, par les Sociétés Savantes de Pologne, de leurs fonctions à la nouvelle Académie des Sciences n'ayant pas encore été fixée, lesdites sociétés continuent à exercer leurs activités comme par le passé.



PUBLICATIONS

DU

CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS



BULLETINS

- N° 1 (1948) : Linguistique générale et comparée — Etudes orientales.
N° 1a(1948 : Fondation et histoire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres (1873-1948).
N° 2 (1949) : Mathématiques — Ethnographie et ethnologie — Le 75^e anniversaire de l'Académie Polonaise — Notes bibliographiques.
N° 3 (1949) : Préhistoire — Toponymie et anthroponymie.
N° 4 (1949) : Recherches polonaises sur le monde antique.
N° 5 (1950) : Recherches zoologiques en Pologne.
N° 6 (1950) : Descartes et la Pologne — Anatole France et la Pologne.
N° 7 (1950) : Recherches polonaises sur le monde antique, 1949-1950.
N° 8 (1950) : Le 150^e anniversaire de la Société des Sciences de Varsovie — Notes bibliographiques.
N° 9 (1951) : L'œuvre de Jules Slowacki en France — Notes bibliographiques — La philologie romane en Pologne.



ARCHIVUM NEOPHILOLOGICUM

(Nouvelle série)

1. *Konstanty Michalski* : La gnoséologie de Dante (1950).
2. *Maria Malkiewicz-Strzalkowa* : La question des sources de la tragi-comédie de Lope de Vega « El Rey sin Reine » (1950).



CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES
74, rue Lauriston, Paris (17^e) — Tél. Kléber 66-91

Directeur :

Stanislas WĘDKIEWICZ
Professeur à l'Université de Cracovie.

